LA TABLE RONDE

MAI 1952

SOMMAIRE

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS :

★

PROMENADES

PANTIN-PARISIEN

Un Parisien qui veut finir à la fosse commune n'en trouve plus qu'aux cimetières « parisiens » (c'est-à-dire : réservés aux habitants de Paris) des communes banlieusardes de Bagneux, Pantin et Thiais. Plus une fosse commune dans Paris. « Hors du camp ! » était la formule du Moyen Age contre les lépreux.

Sur le plan, la banlieue parisienne apparaît comme un vaste répertoire d'hommes de gauche (par les rues auxquelles ils donnent leur nom), avec ici et là un îlot de droite, où les voies ont des noms de maréchaux. La droite est à gauche (sur le plan). L'Ouest richard et prétentieux, le Sud-Ouest petit-bourgeois, le Nord, l'Est, le Sud-Est prolétariens. On dirait que les riches ont construit à l'Ouest alors tranquille, laissant aux pauvres la « route de l'invasion ». Tout cela ponctué de forts, de prisons, d'abattoirs, de cimetières, et d'asile d'aliénés.

Thiais paraît sans personnalité. Bagneux est flanqué du fort de Montrouge. La prison de Fresnes et l'asile de Villejuif font charnière entre Bagneux et Thiais. Pantin est flanqué du fort d'Aubervilliers et de la prison de Drancy. Flanqué en outre d'un hôpital franco-musulman, qui doit le pourvoir en morts musulmans de La Chapelle, le quartier le plus pauvre de Paris, si j'en crois une récente statistique, lue dans *le Monde*, de la fortune moyenne dans chaque quartier de Paris. Flanqué enfin des abattoirs de La Villette, ce qui permet de rêver que l'on envoie d'aventure à sa fosse commune, par mégarde, quelque cadavre de taureau abattu. Bref, entre son fort, sa prison, son hôpital et son abattoir, le *pudridero* (pourrissoir) de Pantin, charnier où j'imagine entassés les indigents les plus indigents de Paris, par là-dessus les Arabes, et par là-dessus les taureaux, me paraît de beaucoup le plus fruité.

Telle est la vue romantique que d'avance on se fait, d'après la carte, et l'imagination aidant. Elle a son bien et son mal. La réalité sera tout autre.

*

« Pantin-parisien » est protégé, et en quelque sorte sanctifié, par les abattoirs de La Villette. Je suis touché quand je songe que le chemin que je fais pour y aller est celui que font les bœufs qu'on mène, eux aussi, à leur dernière demeure, — cette grande passion finale des cornus. Je mêle ces sentiments à ceux des « aristocrates chantants » que j'imagine sur leurs charrettes, conduits vers la guillotine, et classant les femmes qu'ils croisent en celles qu'on doit pouvoir « faire », et les autres. Ce qui est mon occupation, dans le taxi. (Il faut être bien bête pour aller aux îles Bahamas en vue d'y faire l'amour, quand on peut être à la rue de Flandre avec deux cents francs de taxi.)

J'ai dit au chauffeur de m'arrêter à la porte de La Villette. Quand on approche, il me demande : « Vous allez aux abattoirs? » Il y a une dizaine d'années, le sympathique J.-J. Gautier me trouvait déjà « la dégaine d'un marchand de bestiaux ». Je vois avec satisfaction que je n'ai pas trop changé. Voici mes collègues, les tueurs aux gourdins-matraque, aux glorieuses bacchantes, aux mains rougeaudes, et les Artémis taurochtones, aux tabliers tachés de sang. Je me sens en famille. Vive la boucherie ! Ah ! ce n'est jamais moi qui dirai avec l'air dégoûté, comme le fils du pélican : « Des tripes ! Encore des tripes ! »

Aux abords du cimetière la vie s'anime, prend un aspect particulier. On trouve où pisser, s'asseoir en payant (bistrot), s'asseoir sans payer (banc), boîte aux lettres, et tout et tout, jusqu'à l'hôtel, où, j'espère, on peut faire une passe, jusqu'aux parfums Piver. Chez le dernier fleuriste de l'avenue de Flandre, à droite, avant l'avenue du cimetière, il y a une extrêmement jolie fille — exceptionnelle, — de dix-huit ans.

Pantin-parisien, fondé en 1886, est vaste : cent hectares. C'est un cimetière comme les autres ; par ses vastes espaces, assez gai, à mon goût (sauf en certain endroit, dont nous repar-

lerons). J'y retrouve l'art de la France de rendre bourgeoises les tragédies. On y rigole ferme, paraît-il, les dimanches de beau temps. Le cimetière Saint-Vincent servait à mon ami X... pour y promener son toutou ; à Pantin, les beaux dimanches, on irait plutôt pour se peloter (le short, hélas, y est interdit, comme dans les églises). Plus qu'à Thiais et surtout qu'à Bagneux, le recrutement d'ici est très populaire. « Quand on a dit Pantin, on a tout dit, » me dit l'employé qui m'accompagne.

Le mécanisme de la fosse commune est simple. L'indigent y va, mais le non-indigent peut y aller aussi (il arrive souvent que des camarades du mort, sur le terrain même, afin de lui éviter la fosse commune, se cotisent pour lui payer une concession de cinq ans, au prix minime de 1 575 francs).

La fosse est située à la pointe est du cimetière. Pour elle comme pour les ossuaires, relégués eux aussi aux extrémités, fonctionne, fût-ce inconsciemment, le vieil anathème : hors du camp ! Le système est la tranchée. D'ailleurs l'expression « la tranchée » est employée autant que celle de « fosse commune » : on envoie un corps « à la tranchée ». J'aime retrouver les mots de Verdun, les mots de mon premier ossuaire. A mesure que les corps arrivent, on fait avancer la tranchée. Profondeur réglementaire : un mètre cinquante. Quatre-vingts centimètres entre chaque cercueil. Les cercueils en volige (bois blanc). Deux enfants, à condition qu'ils aient moins de sept ans, peuvent être inhumés dans la même tombe en tête-bêche.

Ces tombes, l'une à côté de l'autre, ont l'aspect de toutes les tombes modestes. Pas de pierre tombale évidemment. La plupart portent une inscription sur un petit écriteau. Celles dont le mort est non identifié, une petite branche, piquée sur le tumulus, indique qu'il y a là un corps. Nombre de ces tombes sont fleuries.

Un corps reste en moyenne cinq ans à la tranchée, et ensuite est envoyé à l'ossuaire. Mais certains y restent jusqu'à quinze ans. La proportion des corps qui vont à la fosse commune est, à Pantin-parisien, d'un peu plus de 6 pour 100.

★

Près de la fosse commune il y avait un ossuaire. Il est comble. On en a creusé un autre à l'extrémité opposée du cimetière, le long du mur de clôture : toujours « hors du camp ! », toujours les confins maudits.

Je traverse le cimetière, accompagné cette fois par un fossoyeur. Les allées ont des noms d'arbres. On compte par divisions. Division de l'armée Leclerc, — des F. F. I, — des tués dans les bombardements de La Chapelle et de Noisy. Nombreuses divisions israélites, avec les pierres érigées en forme de Tables de la Loi. Pas d'Arabes : ils vont au cimetière musulman qui est voisin. Partout on brûle des tas de détritus, mais ces fumées anodines prennent en ce lieu un air de religion antique. Dominant tout cela, quoi? Le fort d'Aubervilliers, qu'on rêvait tel qu'un burg, sinistre à souhait, est proprement invisible. Ce qui domine, c'est une sorte de minaret aux couleurs de pièce de pâtisserie : l'immeuble de l'ex-revue *l'Illustration,* avec une horloge énorme, monstrueuse. *Omnes vulnerant, ultima necat.* Délicate attention, cette horloge.

L'ossuaire nouveau s'étend sur le côté sud-est du cimetière. Là aussi c'est le système de la tranchée, mais une tranchée qui est une fosse large et profonde : profonde de quatre à cinq mètres, large d'autant. D'abord on creuse, et on jette pêle-mêle les ossements provenant tant de la fosse commune (en principe après cinq ans) que de toutes les concessions qui ne sont pas à perpétuité (à mesure que les concessions finissent). Quand c'est plein, on recouvre de terre et on creuse en suivant.

Aujourd'hui la fosse, creusée depuis peu, ne contient que quelques ossements éparpillés, et quelques sacs en papier qui en renferment d'autres : le marbrier, quand il a sorti le squelette de son cercueil, en jette telles quelles les *grosses pièces* dans la fosse, mais rassemble dans ces sacs les petites avant de les jeter. La paroi de la fosse qui la coupe dans sa longueur est faite d'ossements empilés, crânes, tibias et le reste, enchevêtrés les uns aux autres, et verdis par la mousse, alors que les ossements qui jonchent le sol, plus récemment mis à nu,

sont jaunes. Cette paroi qui a, j'y reviens, quatre à cinq mètres de haut, vue de face est impressionnante, quoi qu'on en aie. « Je vous ai fait venir pour vous montrer à quoi tout aboutit ici-bas (1). »

La fosse est entourée d'une mince palissade. Les promeneurs ont fait sauter les nœuds du bois, pour y mettre l'œil, ou bien ils se hissent le long de la palissade, ou bien, plus simplement encore, ils regardent par les larges interstices entre les lattes. Comme la fosse est à quelques mètres de l'enceinte du cimetière, on entend taper les marteaux paisibles des chantiers voisins.

Et, tout de suite, ce qui saute à l'esprit, c'est qu'il n'y a pas de mesure entre la façon dont les cadavres sont traités à côté, dans les tombes, et la façon dont ils sont traités ici. Là, tant d'égards, et ici cet entassement sordide. Pourtant ce sont les mêmes *choses*, et, si elles méritent le respect là, pourquoi ne le méritent-elles pas ici?

Je crois qu'il faudrait adopter une certaine conception du cadavre, et s'y tenir. Ou bien il est quelque chose qui, à tort ou à raison, doit être traité avec piété, et alors cet entassement est indécent et odieux. Ou bien le mort est ailleurs, ou n'est plus du tout, le cadavre en tout cas n'est *rien*, et alors qu'on nous épargne les têtes découvertes devant le corbillard, les silences, les fleurs, l'entretien des tombes, l'interdiction du short dans les cimetières. Mais on ne peut pas, sans une choquante absurdité, passer de la seconde de ces conceptions à la première, simplement *parce qu'il s'est écoulé tant d'années*. Respect pendant cinq, ou quinze, ou trente ans, selon contrat et prix payé : j'achète quinze ans de respect. Puis la pelle du marbrier qui vous projette comme une ordure, et vous laisse là, squelette nu, exposé aux yeux de tous, confondu dans une masse horrible? Non. Choisissons.

★

Comme, en 1923, je veillais ma grand-mère morte, la fatigue m'inspira l'idée de m'étendre, et je m'étendis sur le lit à côté

(1) *Charles-Quint, sur son lit de mort, à son fils le futur Philippe II.*

du cadavre, où je demeurai quelque temps. Et j'ai écrit, beaucoup plus récemment, il y a trois ou quatre ans peut-être : « Il faut avouer que j'aime les pressentiments de mon agonie et de ma mort. » Mon imagination ne travaille pas du côté de la mort.

Mais cela est-il acquis pour toujours? Ce serait bien beau, je n'ose l'espérer. Et voici une histoire, que l'on contait à Madrid il y a quelque vingt-cinq ans. Un homme n'avait pas peur de la mort ; lui non plus, elle ne lui faisait pas marcher l'imagination. Non par provocation, moins encore par sacrilège, simplement pour prouver qu'il est insensible au macabre, il parie qu'il... Ici je laisse des points de suspension ; ma mémoire me trahit : mettons, si l'on veut, quelque chose d'analogue à ce que ce serait, que passer une nuit dans la fosse de Pantin, au pied de la paroi d'ossements.

Notre homme tient son pari. La nuit passée, nul changement en lui. Pas même une gaîté suspecte. Son naturel, son parfait équilibre ; en vérité il avait raison : il a des nerfs d'acier, il n'a rien ressenti. Le surlendemain, même état, déjà l'on n'y pense plus. Le troisième jour, il a de longs silences, où son regard reste fixe, il n'est plus à ce qu'il fait. Le quatrième jour il devient fou.

★

Nous revenons. Le fossoyeur qui me conduit, et de qui j'apprécie beaucoup la conversation, a, me semble-t-il, un peu honte de ne m'avoir montré que la partie « maudite » de son domaine. Il a hâte de m'amener aux divisions nobles, celles qui avoisinent la porte d'entrée principale : là se gonflent les habituelles sépultures bourgeoises. Il me parle de son travail. « Le drame, ici... » me dit-il. Quel est ce drame? Et comment serait-il autre chose que la mort? « Le drame, ici, c'est la terre. » Il veut dire : la terre qu'il faut sans cesse remuer, pour ceci ou pour cela. J'évoquais Verdun ; voilà un mot qui fut bien souvent prononcé par les *poilus*. Mais dans un sens plus large il fait aussi réfléchir. Heureux qui ne connaît de drames que les drames de son métier !

Demeuré seul, je me suis promené parmi les tombes. Au

cimetière Saint-Vincent je n'en avais trouvé qu'une qui eût une certaine personnalité : celle de Steinlen. Si rares soient-ils, la vie a quand même ses originaux. La mort les efface : il y a un conformisme de l'appareil mortuaire, comme si, plus encore que partout, l'alignement était ici de rigueur. A Pantin aussi je n'ai trouvé qu'une seule tombe singulière. Dans la division 83, sur une dalle, on lit cette inscription :

ICI VIT
MONSIEUR SIMON BAUM
GENTILHOMME DE CŒUR ET D'AME
NÉ LE 29 NOVEMBRE 1873
DÉCÉDÉ LE 16 OCTOBRE 1942
DANS LA SOLITUDE FORCÉE

Ce vieux monsieur juif, enterré dans une division aryenne, est très étrange, qui se donne du *Monsieur* sur sa tombe (ce qui est unique, je pense, dans tout ce cimetière et ailleurs), qui s'y donne du gentilhomme, qui fait la distinction, si subtile mais si juste, entre le cœur et l'âme, qui parle de sa solitude, quand tant de pierres tombales cherchent à faire croire que leur mort était « très entouré ». Mais il se trompe : il s'est fait au moins un ami, avec moi.

Une autre tombe me touche. Celle d'un petit garçon de dix ans, « mort accidentellement. » Ce n'est pas la tombe en soi, ni même la photo du garçonnet sur la tombe, c'est son rire sur cette photo, son rire radieux, éblouissant, qui met pour moi dans ce vaste champ funèbre la seule note poignante. Il n'est pas vrai que les morts jeunes soient bénis des dieux. Tout au contraire, la mort la plus poignante est celle de l'être qui avait le plus à attendre, et qui le savait.

Assis sur un banc, je griffonne les trois notes qui suivent.

★

Comment deux êtres qui s'aiment ne demandent-ils pas à être inhumés non dans la même tombe, mais dans le même cercueil? Alors les corps, à mesure qu'ils se décomposent, pénétreraient l'un dans l'autre, et se mélangeraient effecti-

vement, au lieu des mélanges épidermiques du pajo. Et l'amour, c'est ça, il me semble.

Je songe encore à la mère du garçonnet récupérant, de façon ou d'autre, son squelette (1), et le prenant sur ses genoux, le câlinant, l'étendant contre elle... L'amour, ce doit être cela aussi, il me semble. (J'en parle par ouï-dire, comme on sait.)

Ces deux imaginations ne m'apparaissent pas du tout morbides. Le tout est d'aimer, évidemment. Et j'ai peine à croire qu'il ne se soit trouvé personne pour les réaliser, depuis tant de siècles que l'on aime et que l'on meurt.

Déjà, à vingt ans, dans *la Relève du Matin*, je rappelais cette femme de l'antiquité romaine qui, pour faire un une bonne fois avec un époux bien-aimé, avala ses cendres. Rira ou frissonnera qui voudra, le principe de tous ces gestes est logique et normal, nullement extravagant à mon sens.



A partir surtout d'un certain âge, une journée de bonheur éclatant (sous le signe amoureux, il va sans dire) appelle un lendemain de mélancolie, plus que la journée morne. Dans la journée morne on se disait : « Comme la nature fait bien les choses ! Elle veut qu'on en ait assez, juste au moment que tout va finir. » Mais la journée éclatante vous arrache un cri d'horreur : « Il va falloir que tout cela finisse ! » Le soir on cuvait son bonheur, — vraiment, comme un vin trop lourd. Le lendemain est dur. Ainsi votre réaction devant la pensée de votre mort peut varier du tout d'un jour à l'autre.

Cette loi simple, et après tout satisfaisante, ou qui devrait l'être, que le bonheur ait pour revers le désespoir de le perdre bientôt, et la tristesse pour avers le contentement d'en apercevoir la fin, en bref, que le bonheur soit empoisonné, et que le malheur soit consolé, cette mystérieuse loi d'équilibre me

(1) La concession va arriver à expiration. La mère sait que les restes de son enfant vont être *jetés aux ordures* (l'ossuaire). Elle s'arrange avec le marbrier, rentre en leur possession, et les rapporte chez elle.

Risque pénal certes, mais qui n'en risque d'autres? Et je vois bien un tribunal condamnant le marbrier, mais je le vois mal condamnant la mère. Je me charge de sa plaidoirie, en tout cas.

paraît vérifiée, en ce qui me concerne, par mon attitude devant mes alertes de santé de 1930 et 1938. Celle de 1930 fut reçue avec la sérénité d'*Explicit Mysterium*, parce que les années malheureuses de 1925-1928 n'étaient pas loin. Celle de 1938 me donna quelques jours d'angoisse, parce que toute la période 1930-1938 avait été pour moi de grand bonheur. — Cependant ce que j'avance là n'est peut-être qu'une hypothèse.

★

Comment un homme qui a atteint la soixantaine peut-il trouver la justification de faire un geste, de donner un coup de téléphone, sachant ce que bientôt il va advenir de tout cela? La justification de tout ce qui ne tend pas à un bonheur immédiat?

Je les vois, si évidemment marqués pour la mort dans trois ou quatre ans, et pleins d'âpreté, faisant le méchant, se crispant pour un petit pourcentage, quand ils sont gorgés, pour une petite satisfaction de vanité, risible hier, monstrueuse aujourd'hui, pour entreprendre quelque chose qui sera arrêté avant que d'être à mi-chemin, pour conserver quelque chose qui sera éparpillé par leurs stupides héritiers. Sont-ils inconscients? Ils ont, je pense, des éclairs de conscience ; et puis ils se rejettent dans les coups de téléphone : sans l'agitation ils couleraient à pic, comme l'avion tombe quand il perd de la vitesse. Leurs éclairs de conscience sont appelés par le monde « des moments de dépression nerveuse ».

Quant à moi, je ne me décide pas sur ce qui est raisonnable pour une fin de vie. Être cet automate qui n'agit plus qu'à demi, un ressort cassé par l'insanité de faire quoi que ce soit. Ou être cet aveuglé volontaire qui trébuche dans la tombe au moment qu'il tissait une intrigue pour faire partie d'un conseil d'administration.

Toute ma vie, plus ou moins selon les périodes, je n'ai fait d'actes — fors les actes du plaisir — qu'avec une âme qui en voyait tellement la vanité qu'elle les démentait dans le même temps que je les faisais, qu'elle leur soutirait la plus grande partie de leur force. Les deux maîtres de Pascal : celui qui vous enseigne les sciences, et celui qui vous apprend à les

mépriser. J'ai écrit longuement là-dessus, dans *l'Ame et son ombre (Service inutile)*. Ce qui agissait de moi n'était qu'une espèce d'ombre, qui agissait comme un somnambule, dans un état second. Absent de mes actes.

S'il en était ainsi quand j'étais dans la plénitude de la jeunesse, qu'en sera-t-il dans quelques années? Ce qui était chez moi vision de la vie sera renforcé par l'approche de mon éclatement individuel. Que m'importera de connaître un peu plus ou un peu moins, de comprendre un peu plus ou un peu moins, d'avoir un peu plus ou un peu moins de renommée, alors que cela ne m'importait pas du temps que j'avais la durée devant moi? A quel point ne sera-t-il pas trop tard, quand il est déjà trop tard aujourd'hui? Et l'on me verra sans doute, de l'extérieur, agir comme les autres, mais en réalité dans quelle dérision et quelle horreur et quel reniement de ce que je fais! Jusqu'au jour où je me demande comment je pourrai seulement lever le petit doigt : paralysé par la démence que supposerait le moindre geste, mort avant d'être mort, et je dirais néant vivant, si le néant pouvait souffrir. Est-ce qu'on rédige une prière d'insérer, autrement qu'avec un rire affreux, quand commence de se former entre vos omoplates le long ver qui bientôt va vous dévorer le cœur? Demain plus qu'aujourd'hui encore pétrifié dans la devise qui aurait pu être celle de toute votre vie : « N'ÊTRE DE RIEN. NE RIEN FAIRE. N'ÊTRE RIEN. »

Le vieillard qui a une forte foi religieuse n'a qu'à attendre avec patience la fin de son intermède terrestre, en continuant de suivre rigoureusement les règles de sa religion (qu'est-ce que cinquante ans de menues contraintes, contre une éternité de paradis! Mais il faut une foi de roc : tout est perdu au moindre doute. Alors nous avons le « J'ai peur! J'ai peur! » de l'abbé Perreyve à l'agonie). Pour le vieillard incroyant, je tends à penser qu'il n'y a plus d'actes justifiables que ceux de son plaisir immédiat, et ceux de son affection ou de sa charité. « Je lève le petit doigt, à seule fin que X... soit heureux pendant quelques années (ou quelques instants). »

★

Voici la fin du jour. Une sirène annonce la sortie des usines. Les flammes changeantes des tas qui brûlent brillent davantage dans le crépuscule. De gros oiseaux, corneilles peut-être, que rassure la solitude venante, prennent possession des tombes : chacun d'eux, j'imagine, a sa tombe accoutumée. A la porte de La Villette, obliquant à gauche, j'ai suivi le boulevard Sérurier, désert encore même en cette heure où partout la vie afflue. A droite, le chemin de fer, les affreux trains qui s'en vont, les charmants trains qui arrivent, les abattoirs et leur crasse rosâtre, dominés dans l'arrière-fond par la basilique de Montmartre gris-perle. A gauche, en falaise sur la zone, les lointaines façades blafardes des derniers immeubles de Pantin et de Bobigny, et les hautes fumées que je voyais toujours, il y a trente ans, quand nous jouions au foot en banlieue. Quelque part, dans la verdure lépreuse de la zone, les pierres maintenant les toits de tôle, les gars aux cheveux blond filasse, les boîtes de conserves, les clébards crotteurs. En contrebas, des canaux, leur lacis triste, et un enfant pâle, immobile comme eux, pêchant à l'infini je ne sais quoi dans cette eau sans âme.

HENRY DE MONTHERLANT.

12 mars 1952.

PAGES DE JOURNAL

Le cabinet que j'achève à peine d'arranger dans les combles, avec des meubles achetés rue du Cherche-Midi, ressemble à toutes les autres chambres de la vieille maison. Depuis trois jours que j'y vis, il me ressemble déjà. A travers la vitre, je regarde cet avril grelottant sur un paysage de trumeau, et pourtant Paris commence à moins de huit lieues. La solitude qui a toujours été ma passion, le fut longtemps au double sens du mot : je ne pouvais me passer d'elle qui me torturait. Aujourd'hui, dans cette maison de campagne qui ne vient pas « de mon côté » et que les morts ne hantent pas, je bénis chaque journée, dès qu'elle s'ouvre, libre de toute obligation et de tout rendez-vous, avec la lecture interrompue au milieu de la nuit et que je vais reprendre, le manuscrit ouvert sur ma table, l'office du jour où un verset s'adressera à moi en particulier. Ai-je tort de m'être mis à part, si loin des hommes, et de n'en pas ressentir de scrupule? Mais il faut bien que l'approche de l'éternité comporte quelques privilèges. Et voici la preuve que ce retranchement n'est pas maudit : ceux que nous aimons font partie de notre bonheur d'être seul avec Dieu, ils sont tout mêlés à cette vague oraison qui emplit de telles journées. J'ai passé des années à croire que la vie chrétienne exigeait un sacrifice sanglant de toute tendresse, un arrachement inhumain. L'âge permet cette ascension encore frémissante et pourtant apaisée où nous emportons avec nous qui nous voulons.

La prière... C'est l'âge encore qui nous aide à comprendre qu'elle est un état : l'état de Grâce se confond avec un état de prière, en dehors de toute formule, mais même de toute méditation appliquée. Il suffit d'un rappel, comme d'une

main pressée dans l'ombre, d'un imperceptible mouvement du cœur. Et que cela n'ait rien à voir avec ce que décrivent les traités de mystique, c'est l'évidence, bien que relevant peut-être de l'état d'oraison, de ce qui s'appelle « faire oraison ». (Bossuet demandait à Mme Guyon « quelle était son oraison ».) Eh bien, l'âge nous y amène sans que nous ayons à consulter les livres, il nous y porte comme le flot qui monte. État qui n'a rien d'exceptionnel et qui n'empêche de vaquer à aucun travail, sauf... Oui, je m'interroge : ai-je jamais composé une page de roman dans l'état dont je parle? Peut-être à l'époque de *Ce qui était perdu*, du *Nœud de vipères?* Je n'en jurerais pas. *Galigaï*, en tout cas, est sorti de moi durant des semaines où tout semblait fermé, non sans doute hermétiquement, mais ou tout était intercepté du côté de Dieu. Ce qui fait croire à Robert Kemp, que je suis devenu assez grand homme pour prendre des libertés avec Dieu et que je me crée en vieillissant une religion à la mesure de mon importance!... Non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de permissions que le vieil homme se donne, le vieil homme que nous croyons avoir tué et qui se porte le mieux du monde, le vieil homme de lettres à fiel, à passion et à stylo que l'agonie même ne parvient pas toujours à réduire au silence : Proust mourant disait que ce qu'il ressentait lui servirait pour la mort de Bergotte.

★

Que c'est étrange d'avoir la foi ! s'écrie X. Comment peut-on avoir la foi? J'hésite toujours à répondre ce que je crois vrai : qu'elle est affaire de volonté et qu'il faut commencer par vouloir croire. J'imagine le « parbleu »! sardonique de Gide : « Je ne vous le fais pas dire, cher ami ! » Eh bien, oui : la foi est d'abord un *acte*, « l'acte de foi, » si elle est en même temps une grâce, sinon elle ne serait pas une vertu. Tout tient dans le raccourci absurde et sublime de la prière faite *avec larmes* par ce pauvre père dont l'enfant était possédé : « Je crois, Seigneur ; venez au secours de mon incrédulité, » (*Marc* IX, 23.)

De même que la prière est un état, la foi est un acte, mais

un acte à quoi il faut bien que quelque chose ou plutôt que quelqu'un réponde, sinon, qui persévérerait? « A quoi *il vous semble* que quelqu'un répond? » C'est là le pari : je parie pour quelqu'un et vous pariez que je me dédouble. Ici, il faut rompre l'entretien parce que l'expérience religieuse est incommunicable. Il n'empêche que la vie sacramentelle, et singulièrement l'Eucharistie, agissent avec efficacité, dans la froideur, dans la sécheresse ; le choc émotionnel n'y entre apparemment pour rien... à moins que l'état émotif n'existe même non perçu, non enregistré? Mais j'en reviens à cette évidence que la foi-volonté ne se soutiendrait pas longtemps si rien ni personne n'y répondait : « Parlez pour vous ! » Eh ! oui, on ne parle jamais que pour soi et que de soi. Et à propos de ces choses, mieux vaudrait ne jamais parler d'un autre, surtout en le nommant.

On lit à haute voix ma lettre à Cocteau dans les Carmels. Je ne m'en vante pas. Il y a péril à se laisser porter par son sujet ; il vous porte jusqu'où vous ne vouliez pas aller. Non que ma réaction n'ait été justifiée et saine. Mais que ne m'en suis-je tenu à *Bacchus?* Même par allusions il ne faudrait jamais toucher en public au secret des rapports d'un être avec Dieu. La vraie réponse que Cocteau m'a faite n'est point celle que la presse a publiée. Edgar Poe l'a donnée d'avance, cette réponse, dans *Alone*, et elle vaut pour Cocteau, et pour moi aussi, elle vaut pour tous les poètes : « *Dès l'heure de mon enfance je n'ai pas été comme d'autres étaient; je n'ai pas vu comme d'autres voyaient. Je ne pouvais tirer mes passions d'une source commune. Ce n'est pas à la même source que j'ai puisé ma douleur; je ne pouvais sur le même rythme éveiller mon cœur à la joie; et tout ce que j'aimais j'étais seul à l'aimer. C'est alors, en mon enfance, à l'aube d'une vie bien orageuse, que de toutes les profondeurs du bien et du mal surgit le mystère qui m'enveloppe encore.* » (cité par Alfred Colling : *Edgar Poe*.)

Ce Poe, dont aucun Martin du Gard n'empêchera la dernière parole d'avoir été : « Le Seigneur vienne en aide à ma pauvre âme. »

★

N'ai-je point, au temps de la jeunesse et de la maturité, connu la même paix? Oui, sans doute, mais l'orage rôdait toujours. Il rôde encore? Oui, mais c'est un orage d'arrière-automne : son grondement est trop faible pour attenter au grand silence hivernal. Et puis, il faut tout dire : un secours nous vient de cette crainte... Comment la définir? la crainte de ne pas achever sa vie avec décence. Il n'est rien qui me fasse peur comme le vieil écrivain dont chaque livre correspond au geste furtif, et pourtant public, du vieillard qui se déboutonne. Ne faisons pas les fiers : tout écrivain vieillissant court ce risque, car sa profession l'asservit à son imagination et son imagination hérite de la puissance sexuelle défaillante. On peut être précipité à tout âge. « Je voyais Satan tomber du ciel comme la foudre. »

Ici encore j'entends le « parbleu »! de Gide. « Vous avez peur, vous vous assurez de votre collier, vous y attachez vous-même la laisse. » Ce serait vrai si je n'aimais pas Dieu. « Cher ami, vous le répétez par habitude. Comment peut-on aimer l'Être invisible, incommensurable, sans visage et sans regard? Comment aimer quelqu'un qu'on ne peut prendre dans ses bras? » Il est vrai : qu'eût été Dieu pour moi, si le Fils n'était venu et n'avait dit : « Qui me voit, voit mon Père »? Son Père, notre Père.

La foule immense de ceux pour qui ces choses-là n'existent pas, ne sont même pas pensables, à qui le sens de Dieu fait défaut, comme pourraient leur manquer l'odorat et le goût. La foule immense de ceux qui ont eu ce sens, ou qui auraient pu l'avoir mais qui y ont substitué leur passion, un vice. Et le petit nombre qui ne peut se passer de Dieu. C'est dans ce sens qu'il faut entendre, il me semble, l'expression « le petit nombre des élus ».

★

En exergue de cette méditation, je recopie ce texte de Romano Guardini *(Vie de la foi)* : « L'homme qui vieillit prend davantage conscience de l'éternel. Il s'agite moins,

et ainsi les voix venant de l'au-delà se font mieux entendre. L'éternité envahissante fait pâlir la réalité du temps. » A quoi je joins la prière de sainte Gertrude, relue souvent sur l'image mortuaire de Francis Jammes : « O mon amour, amour du soir de ma vie, réjouissez-moi de votre vue à l'heure de mon départ. O mon Jésus du soir, faites-moi m'endormir en vous d'un sommeil tranquille... » Mais cette sainte avait été crucifiée durant toute sa vie (du moins je l'imagine, car j'ignore tout de sa vie). Elle avait droit à cet abandon du soir et, après une longue journée de labeur, à ce repos sur le seuil, au bord de la nuit. Elle n'était, avec le Seigneur, descendue de la croix qu'à l'approche de l'ensevelissement et de la résurrection. Mais moi, si étranger à l'esprit de pénitence et qui n'ai jamais cherché que mes délices, que conclure de ce pieux *de senectute* que je viens d'écrire sinon qu'au déclin, je cherche encore, comme j'ai toujours fait, à me préserver, à me mettre à l'abri, que je m'applique à rendre habitables les abords de la mort? Ce dernier rayon, ce dernier zéphyre « qui animent la fin d'un beau jour », je les capte. Ce Dieu que j'accueille, en vue de ma sépulture, je ne lui demande pas de partager sa souffrance, je n'attends de lui que sa paix, cette paix promise à ceux qu'il aime : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. » Et que nous importe que ce ne soit pas la paix que le monde donne? C'est d'une autre paix, c'est de la sienne précisément que nous avons besoin, maintenant qu'il se fait tard et qu'autour de nous le crépuscule recouvre de sa cendre les visages aimés. Oui, c'est l'heure où nous ne lui demandons plus que sa paix et cette bouchée de pain qui le fit reconnaître par les deux disciples, à Emmaüs, dans une chambre assombrie.

Mais même s'il en est ainsi, je n'en rougis pas. Les chrétiens, comme les autres hommes, cherchent d'abord leur plaisir ; Pascal en convenait lui-même avec Mlle de Roannez. Je cherche mon plaisir mais je m'efforce de ne plus le séparer du Dieu de douceur et de consolation : « Parce qu'à votre âge, cher ami, vous croyez ne plus avoir le choix... » Allons donc ! Comme si à l'artiste que touche un rayon de gloire, si éphémère qu'il puisse être, toutes les illusions n'étaient offertes ! Il lui suffirait de s'y prêter ; cette paix du soir

demeure la récompense d'une lutte : la même qu'il nous a fallu soutenir depuis que nous sommes au monde... Mais, comment dire? elle se poursuit dans une sorte d'immobilité : oui, l'âge confère à l'homme l'immobilité : nous devenons le dieu Terme de notre propre vie, — notre statue dressée sur la rive indistincte que l'Océan de Dieu ronge sourdement.

FRANÇOIS MAURIAC.

NOTE SUR M. BRUNETIÈRE

(Suite et fin) (1).

Nous avons dit, tout au commencement de ces études, à ce moment même où il nous fallait bien non pas sans doute indiquer notre plan, car nous n'avons pas de plan, nous ne devons pas en avoir, et j'espère justement démontrer, si nous en venons à traiter un peu et à rechercher de la méthode même que nous suivons en ces recherches, nous en viendrons sans doute à démontrer qu'il n'y a pas et qu'il ne peut pas y avoir de plan dans cet ordre et dans cette sorte de recherches, sous peine d'erreur initiale et universelle, méthodique, mais nous avons dit tout au commencement de ces études, au moment où nous avons marqué seulement la grosse articulation, que la sociologie et l'histoire formaient comme deux étages, deux ordres superposés, la sociologie étant superposée à l'histoire en une telle superposition que les certitudes acquises de l'histoire, quand il y en aurait, ne pourraient remonter à la sociologie, arrêtées net qu'elles sont par cette séparation étanche horizontale, étanche pour les certitudes seules, et que les incertitudes au contraire, originelles et particulières, de l'histoire automatiquement remontent, toutes dans la sociologie. Car les faits dont on serait sûr, on n'est pas sûr automatiquement et par là-même qu'il y en ait des lois, et surtout on n'est pas sûr automatiquement et par là-même que l'on ait les lois qu'il y en ait et que l'on en soit sûr, de ces lois. Et au contraire les faits dont on n'est pas sûr, on est sûr automatiquement et par là-même que l'on n'est

(1) Cf. *La Table Ronde* n° 52.

pas sûr, ni qu'il y en ait des lois, ni à plus forte raison des lois qu'il y en aurait. Ainsi l'histoire peut transmettre et léguer perpétuellement à la sociologie de l'incertitude remontante. Et elle ne s'en fait pas faute. Elle ne peut absolument jamais lui transmettre, lui léguer une certitude remontante automatique.

Telle est du moins notre thèse, et il est bien évident que je ne la présente que comme telle. Je ne la donne que pour ce qu'elle est. Je ne prétends point l'imposer. J'ai voulu, et j'ai dû la proposer seulement. Quand nous aurons, sinon assez, du moins autant que nous l'aurons pu, exploré le terrain, le domaine de l'histoire, au moment même où nous-mêmes nous passerons sur le terrain, sur le domaine de la sociologie, par le fait même, par l'événement de notre propre passage il est évident que nous serons arrêtés sur cette difficulté capitale, que nous y resterons un certain temps, que nous aurons alors, mais nous le ferons alors seulement, que nous aurons alors à étudier en général tout ce passage, tout ce changement d'étage et de niveau, la relation de l'histoire et de la sociologie, ou plutôt de la sociologie à l'histoire, la superposition de la sociologie à l'histoire, le passage de l'histoire à la sociologie. Alors, mais alors seulement, j'appuierai ma thèse autant que je le pourrai.

Pour aujourd'hui seulement tout ce que je veux faire est que je ne veux pas laisser échapper ce Balzac de Castelnaudary, que nous ne connaissions pas encore, et qu'il ne faut point qu'il rentre dans le néant, d'où le seul Créateur ne l'avait jamais tiré, non plus que ce Balzac médecin, sans lui demander le renseignement tout à fait caractérisé qu'il apporte, qu'il ne faut point qu'il remporte inemployé, non pas seulement en général et vaguement sur ce que c'est que la sociologie, mais tout particulièrement sur ce que c'est qu'un beau cas de sociologie. A un Balzac venu de notre Touraine, à un Balzac simple Balzac, à celui qui a fait son droit, nul n'a pu, nul ne pourra jamais demander que de l'histoire. Un Balzac venu au contraire d'aussi loin que de Castelnaudary, et qui a fait sa médecine, est beaucoup plus malin. Car ce que dans son bagage il porte, sans aucune fatigue apparente, dans son petit balluchon de petit pro-

vincial qui débarque à Paris dans la capitale du royaume, ce que dès lors nous ne pouvons pas ne pas lui demander, ce n'est rien moins que de la souveraine et de la superposée sociologie.

Tant que nous sommes dans cette création, dans la Création qui s'est réalisée, dans cette création-ci, nous ne pouvons jamais faire que de l'histoire. Pour monter à la sociologie superposée, il faut sortir aussi du monde présent, du monde réalisé, monter aussi, comme on le voit particulièrement sur cet exemple éminent, monter à des simili-mondes, si cela est monter, à des simili-créations, à des mondes, à des créations, à des personnages imaginaires.

La thèse de la sociologie et des sociologues est très exactement la thèse inverse. De la nôtre. Étant donné un Balzac réel (Tours-droit) toute étude, toute enquête, toute recherche, toute entreprise de la connaissance que nous pouvons avoir de ce Balzac appartient à l'historien, est une étude, une enquête, une recherche, une entreprise de connaissance historique. Peu importe qu'ensuite on donne ou non à cette histoire le nom de science. Peu importe que cette étude, que cette enquête, que cette recherche, que cette entreprise de connaissance historique soit en outre nommée scientifique. Nous aurons sans doute à discerner que le mot de science appliqué à l'histoire, que cette épithète *scientifique* appliquée aux opérations de l'histoire, aux recherches historiques, reçoivent un premier sens précaire, un sens pour ainsi dire grossier, commun, élémentaire, tout à fait différent du sens plein, exact, parfaitement établi, du deuxième sens qu'on leur donne généralement, qui est leur sens propre, et particulièrement qui est le sens qu'ils reçoivent toujours quand on les veut notamment appliquer aux opérations de la sociologie. Nous pourrons montrer peut-être alors, nous démontrerons sans doute que la confusion générale qui présentement recouvre toutes ces difficultés vient pour sa plus grande part de la confusion particulière que l'on n'a pas dissipée entre ces deux sens du mot *science* et de l'épithète *scientifique*, entre le premier sens, ou sens vulgaire, exotérique, indifférent, que l'on applique plus ou moins inconsciemment à l'histoire, et le deuxième sens, ou sens exact, ésotérique, par-

faitement différencié, que l'on applique plus ou moins consciemment à la toute différente sociologie. Confusion particulière elle-même plus ou moins inconsciente ou consciente, plus ou moins confuse ou distincte, mais que quelques-uns, qui sont intelligents, commettent et perpétuent avec une complaisance vraiment singulière.

Les problèmes que nous nous posons en cette première partie pour l'histoire, ou plutôt les innombrables et difficiles problèmes, sinon insolubles, qui se posent d'eux-mêmes pour l'histoire porteront donc tous et ne porteront tous que sur ce Balzac réel, ainsi défini, ainsi épinglé, étiqueté, *Tours-droit*. Aussitôt que l'on sort, aussi peu que ce soit et sous quelque prétexte que ce soit, fût-ce pour l'améliorer, fût-ce sous prétexte de le connaître mieux, de le connaître plus à fond, de le pousser, enfin de le perfectionner, aussitôt que l'on sort, si peu que ce soit, de ce Balzac réel, — de ce même mouvement automatiquement on quitte l'histoire, on sort de l'histoire, on la quitte pour toujours, on la quitte éternellement.

On ne peut quitter l'histoire, comme on ne peut quitter la réalité, puisqu'on les quitte du même geste, qu'éternellement. C'est ici un cas particulier de la fidélité. Qui a seulement conçu la pensée d'être infidèle, a déjà commis le péché. Qui est infidèle en esprit, a déjà commis l'adultère dans son cœur, est infidèle en fait. Toute infidélité au réel, à peine ayant reçu le plus petit commencement d'exécution, à peine espérée, à peine pensée même, ce qui est toujours un commencement d'exécution, est pour nous infinie, éternelle, une infidélité, un crime infini, éternel. On ne peut, selon nous, manquer à la réalité que de tout, et de toujours.

Quand nous disons que l'histoire et que l'historien s'en tiennent à ce, seul, Balzac réel, ainsi étiqueté, *Tours-droit*, il ne faut point se hâter d'en conclure que nous croyons que la tâche de l'histoire et que l'œuvre de l'historien soient faciles. Rien n'est facile au contraire de tout ce qui tient au réel, rien n'est aisé de tout ce qui tient à la connaissance et à l'organisation du réel. Rien n'est aussi difficile au contraire, et autant dire aussi impossible. Savoir à quel point, dans quel sens et dans quelle mesure nous pouvons recevoir, obtenir quelque connaissance de ce que fut le Balzac réel,

c'est-à-dire en un mot savoir ce que c'est que l'histoire, propre, en quel sens, à quel point, dans quelle mesure elle est seulement possible, et licite, à quel point, dans quel sens et dans quelle mesure elle existe, elle est légitime, voilà déjà des difficultés immenses, une première partie de difficultés qui sans doute, avant le célèbre passage, nous arrêteront longtemps. Non nous n'avons pas dit que cela ne fût rien, ni que cela fût facile, de connaître, ou d'essayer de connaître le monde comme il est. Il est infiniment plus difficile de connaître un atome du monde réel que d'imaginer des univers et des infinis d'imaginations. Mais ce que nous avons dit c'est qu'il n'y a rien d'aussi hautement respectable, rien d'aussi digne d'attirer un homme, de tenter l'effort, de solliciter l'opération. Ou, pour parler exactement, cela seul nous paraît respectable, cela seul nous paraît digne d'attirer un homme, de tenter l'effort, de solliciter, d'exiger la mise en œuvre. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Tout autre est la pensée des sociologues. Le monde présent, le monde réalisé, la lecture adoptée, la *leçon* acceptée, l'exemplaire qui a été donné bon à tirer, le monde enfin que le bon Dieu nous a fait, exprès, devraient-ils dire, comme une matière d'histoire, le monde réel en un mot ne leur suffit pas. Ça ne les intéresse pas. Il faut à leur Grandeur un autre monde, d'autres mondes, des mondes forgés, tout un attirail de feintes et d'imaginations.

Il faut à ces messieurs des mondes à eux. Le nôtre, le monde réel, celui de Tours et de la vallée de la Loire, et de l'École de Droit, est bon pour nous, gens du commun. C'est un monde de gens de peu. Il faut à ces délicats un autre monde, d'autres mondes, tout un appareil d'univers, où ils aillent jusqu'à Castelnaudary et la Faculté de Médecine. Et c'est en cela, très proprement, qu'ils sont sociologues.

Ici intervient en effet, ici apparaît, parfaitement nette, parfaitement caractérisée, l'idée de *science*, et ici seulement, dans son deuxième sens, qui est le seul où l'on doive s'arrêter, dans son sens exact, averti, ésotérique, parfaitement différencié. L'idée d'une science considérée, constituée non pas comme un voyage de recherches, comme une entreprise

d'exploration du réel, mais comme un système de connaissance non pas du *réel*, mais du *vrai*, d'un *vrai* qui évidemment se prétend être et se donne comme et se présente non seulement comme *un vrai du réel*, mais comme *le seul vrai du réel.*

Car naturellement ils ne prétendent point donner dans l'*imaginaire.* — Voilà assez longtemps, nous ont-ils déjà répondu, dans leur langage grossier, — c'est pour les autres sociologues évidemment, pour les sociologues professionnels que je parle ici, et non plus du tout, on le voit de reste, pour M. Brunetière, — il y a déjà assez longtemps, nous ont-ils déjà répondu dans leur langage grossier, que vous nous rasez avec ce Balzac de Castenaudary ou de Montélimar, et qui a fait sa médecine. On l'a assez vu, celui-là. Vous auriez mieux fait de le taire un peu, et de le cacher comme nous. Vous êtes un adversaire déloyal. Vous sortez des habitudes. Vous ne faites plus de la polémique reçue.

Et puisqu'il s'agit de la connaissance et que nous sommes en plein entrés dans le célèbre domaine de la connaissance, vous pouvez croire que nous le connaissons assez. Vos stupides plaisanteries ne nous atteignent pas. Vous triomphez, mais c'est la faute à Brunetière, disent-ils. Avec cette sorte de brutalité qu'il a, avec sa carrure habituelle, ce joueur de mauvais tours a, sauf le respect que vous lui portez, débiné le truc. C'est un de ces hommes qui gâtent un métier. Il vous a ainsi préparé un triomphe facile. Mais de mauvais aloi. On dirait que c'est fait exprès. D'ailleurs il a dû le faire exprès. Pour nous embêter. Et pour nous trahir, puisque vous dites qu'il est des nôtres, un des nôtres, et non des moindres. Il est comme les jésuites de Pascal, avec son Balzac de Montélimar, avec son carabin de Balzac. Il pense tout haut, il parle tout haut, devant tout le monde, il dit tout haut, il écrit ce que nous faisons sans le dire, sans trop y penser même, sans beaucoup nous l'avouer. C'est un truc très connu dans la comédie et le pamphlet. Et c'est aussi un truc très connu que d'introduire dans une discussion sérieuse, scolaire, les trucs très connus de la comédie et du pamphlet. Vous vous perdez de réputation, à ce jeu, auprès des personnes considérables. Mais vos lourdes facéties ne nous atteignent point. Car nous vous suivons sur votre propre

terrain et nous vous répondons qu'en effet nous ne donnons pas dans l'*imaginaire*. Car si nous n'étudions pas nommément ce Balzac réel de Tours, ce n'est pas davantage pour étudier votre Balzac imaginaire de Castelnaudary. Ne croyez pas que nous ayons pour celui-ci une tendresse particulière. D'abord nous n'avons pas de tendresse du tout. Pour personne. Ainsi nous n'avons pas une tendresse particulière pour ce Balzac fils de notre imagination, — *créatrice*, comme la nommaient nos manuels de baccalauréat, — pour ce Balzac méridional et chef-lieu d'arrondissement. Et si nous n'étudions pas le premier, ce n'est pas pour étudier davantage le deuxième, qui n'existe guère plus, ni les innombrables autres imaginaires. Si nous quittons un instant, ou si nous paraissons quitter le réel, ce n'est point pour l'*imaginaire*, comme vous nous en accusez frauduleusement, ou étourdiment, c'est pour le *vrai*. Ce que nous étudions, ou du moins ce que nous nous proposons d'étudier, ce n'est pas plus ce Balzac de Castelnaudary que ce Balzac de Tours. L'un et l'autre sont également précaires, également temporaires, également inscientifiques ou antiscientifiques. Nous les méprisons donc, nous les délaissons donc également. Ce que nous étudions, ou du moins ce que nous nous proposons d'étudier, c'est ce qu'il y a de *vrai*, de *scientifiquement vrai* dans Balzac, c'est-à-dire ce qu'il y a dans Balzac *indépendamment*, ce qui demeure en lui *indépendamment de ce qu'*il est né à Tours et qu'il a fait son droit, c'est-à-dire, — on peut l'avouer, on peut aller jusque-là, — ce qui demeurerait dans Balzac, dans ce Balzac premier qui nous est fourni par le réel, quand même Balzac fût venu au monde à Castelaudary, et qu'il eût fait sa médecine au lieu d'avoir étudié au droit. Formule dernière, extrême, limite, à laquelle on ne peut rien reprocher que d'être un peu trop ouverte, un peu trop peu dissimulée, un peu trop complaisante à l'adversaire, et pour ainsi dire un peu trop ouverte à tous les vents, un peu trop loyale. Formule dont vous vous prévalez contre nous un peu facilement, et, il faut le dire, un peu en démagogue, populaire.

Tout se passe comme si. Je ne veux point entrer aujourd'hui et incidemment, fût-ce sur un exemple aussi heureusement tombé, je ne veux point entrer aujourd'hui, hors de mon

propos, dans ce grand débat du passage de l'histoire à la sociologie. Quand ayant, autant que nous l'aurons pu, exploré le domaine de l'histoire, nous en viendrons à examiner, à explorer lui-même ce passage capital, nous nous rappellerons, nous retiendrons, nous examinerons, nous explorerons l'exemple, nous utiliserons la formule que M. Brunetière nous a si heureusement, si loyalement donnée. Tout ce qu'aujourd'hui je veux noter d'un mot, c'est la formule qu'un homme averti de notre génération reconnaît immédiatement dans cette formule d'histoire ou plutôt de sociologie de la littérature, c'est la formule scientifique par excellence : *Tout se passe comme si...*

Formule scientifique, formule de création par limitation de la science dans le deuxième sens, dans le sens plein, seul exact, dans le sens ésotérique, le seul que nous ayons à retenir, et le seul que nous ayons à considérer, de ce mot *science* et de ce mot *scientifique*. Il est singulier vraiment, et cette rencontre, ce recoupement fait une preuve singulièrement éminente, que cette formule extrême, limite, en un certain sens définitive que nous devons à M. Brunetière d'une histoire ou plutôt d'une sociologie de la littérature entre aussi aisément et immédiatement, avec une aussi aisée complicité, dans cette vieille et première formule générale de la création par la limitation de la science en son deuxième sens, en son sens véritable, seul intéressant, seul à retenir, qu'elle cadre aussi commodément avec cette formule générale, qu'au fond elle se retrouve en elle identiquement la même, appliquée seulement dans un cas particulier. Qui ne la reconnaît ici la vieille formule de nos classes de sciences, la vieille formule scolaire, et telle aujourd'hui qu'elle fut dans tous les temps de la science, depuis les tout premiers commencements de la véritable science, depuis les commencements mêmes des premiers, des anciens temps modernes. *Comme si :* tout est dans cette articulation, dans cette sorte d'embranchement, dans cet aiguillage, dans ce départ oblique, dans cette succession, et, pour dire le mot, dans cette substitution.

Comme si : gond de toute la certitude scientifique moderne, et aussi de toute l'incertitude ; point et formule de discernement, de discrimination ; point de répartition, de départage,

formule de départ, de distribution ; part faite à la certitude, qui est fondée d'autant ; mais qui n'est fondée justement que par la part légitimement faite au contraire à l'incertitude ; part ainsi faite aussi, en face, à l'incertitude ; part faite à la certitude scientifique propre, mais qui n'est obtenue que par une limitation elle-même certaine, elle-même définitive, elle-même consentie, abandonnée, par une obtruncation de toute certitude métaphysique sous-jacente à cette certitude scientifique propre. Ainsi part faite irrévocablement à l'incertitude métaphysique par abandon irrévocable, éternel, métaphysique, de toute certitude métaphysique sous-jacente à la certitude scientifique propre correspondante, mise en cause.

Mais l'une est irrévocablement, indissolublement la rançon de l'autre ; nulle certitude scientifique n'est acquise, n'est obtenue, n'est assise, n'est établie, fondée par le ministère du *comme si* que à ce prix, à cette condition, moyennant cette rançon d'abandonner irrévocablement, éternellement, métaphysiquement toute certitude et même toute préoccupation métaphysique sous-jacente correspondante.

L'une paie l'autre. C'est un contrat non résolutoire. L'une est la rançon de l'autre. Le *comme si* n'est que le missionnaire de la rédemption, le père de la Trinité, le frère de la Merci, qui paie la rançon du prisonnier. Toute cette certitude scientifique moderne est gagée sur toute cette démission, sur toute cette abdication métaphysique exactement correspondante et compensatoire. L'une porte l'autre. L'une fait l'autre. L'une paie l'autre. L'une limite l'autre et la fait par cette limitation même. Et elle ne peut la faire que par cette limitation.

Tel est très exactement, mais très en bref, le sens et la portée, tel est le ministère et le fonctionnement du *comme si* dans l'établissement de la première science moderne, dans le jeu, dans l'équivalence, dans le balancement de la certitude scientifique et de l'incertitude métaphysique de cette science. On a dit assez que cette invention, que cette subtilité de procédure, que cette imagination, que ce détour, que cette fiction de procureur avait instauré la science moderne, lui avait enfin donné la quiétude, et toute sa certitude propre, toute la certitude dont elle est capable ; on a dit assez qu'elle seule

avait enfin permis de fonder la science moderne, lui avait enfin assuré cette grande fortune, à laquelle nous assistons, avait seule enfin décidé de son sort. On l'a beaucoup dit. Peut-être un peu trop, j'entends un peu plus que cela n'était vrai. Peut-être n'est-ce point les méthodes, si impérieusement, si allant de soi et si universellement qu'on l'ait prétendu, peut-être surtout n'est-ce point les intentions qui ont fait la science moderne et qui ont fait sa réussite et sa fortune. Peut-être est-ce uniquement, tout bonnement, — et cette autre opinion, dont je puis dire sans trahir personne et sans abuser qu'elle doit être, ou je me trompe fort, celle de notre maître M. Sorel, cette autre opinion arrête et satisfait l'esprit, arrête et retient la faveur, plus on s'y arrête et plus on l'examine, — peut-être est-ce tout simplement la technique, certains progrès très particuliers, très caractérisés, très détaillés, très de détail, certaines inventions de métiers, d'appareils, d'instruments, d'usages, de combinaisons industrielles, et industrieuses, de simples outils mis à la disposition de la science moderne et qui n'avaient pas été mis à la disposition de la science antique. J'avoue que je suis assez tenté de croire que ce qui fait qu'un homme réussit ou non une expérience commencée, ou même commence, tente une expérience, a l'idée d'une expérience, l'imagine, particulièrement que ce qui fait qu'un moderne réussit, tente, invente une expérience là où un Ancien était à cent lieues d'y penser même, ce n'est point son intention métaphysique, ou scientifique, ou son arrière-intention, ou sa non-intention ; que ce n'est pas même sa ou ses méthodes, — on démontrerait sans aucune peine que les méthodes nommées *scientifiques*, particulièrement les méthodes inductives, sont pour ainsi dire éternelles, au moins autant que les mathématiques, et de beaucoup antérieures à Bacon et à la grande instauration de la science moderne ; — mais que c'est l'état de sa technique, la situation de l'appareil à cette même date, enfin l'outil qu'il a en main, — car, quoi qu'on en ait dit orgueilleusement, ou, au degré inférieur, prétentieusement, c'est surtout de ses mains qu'il travaille, étant homme.

Telles sont quelques-unes des grandes, et des difficiles, et des presque insolubles et inépuisables, telles sont quelques-

unes des graves questions auxquelles nous ne pourrons pas ne pas nous heurter, où nous ne pourrons pas ne pas nous arrêter, que nous serons contraints d'examiner, dans la mesure de nos faibles moyens, quand nous en viendrons à ce difficile passage de l'histoire à la sociologie. Car ayant à nous demander ce que ce pourrait bien être que la sociologie, en quel sens et dans quelle mesure elle pourrait bien être, et être une science, il faudra bien que nous commencions par nous demander en général, ce que c'est qu'une science. Réciproquement, ou plutôt en contrepartie, nous aurons ainsi, et aussi, à nous demander si cette limitation métaphysique de la science moderne, origine et cause plus ou moins fondée, plus ou moins contestée de sa fortune, en supposant même, en admettant qu'elle ait fondé en effet cette fortune historiquement, n'a eu pour cette science et pour la fortune de cette science que des résultats heureux. Nous nous le demanderons en ce premier sens que nous chercherons à savoir si cette limitation de la science moderne du côté de la métaphysique, si cette obtruncation, si cette abrasion ne lui a pas enlevé, et irrémédiablement, infiniment de profondeur, de recul, de lointain, d'arrière-plan, de vie et d'heureuse inquiétude, de fécondité, d'incertitude, de *creux* dans la résonance, de moelleux, d'infini. Nous nous le demanderons ensuite et peut-être enfin en ce deuxième sens que nous aurons à nous demander si cette absuppression de la métaphysique de la science moderne est bien définitive, si elle est bien acquise en toute propriété humaine, si la métaphysique, chassée d'un côté, en compensation ne reparaît pas d'un autre côté ou plutôt partout, de tous les côtés, un peu partout, si séparée, chassée en masse et pour ainsi dire officiellement, écartée en bloc et sous son nom propre et sous son visage découvert, elle n'est pas rentrée au contraire partout, hors de sa place, hors de son propos, partout en poussière, partout dissimulée, partout sournoise, partout hors de sa place, partout aux aguets, partout à l'affût, partout officieuse, et insidieuse, et déplaisante. Nous aurons à nous demander si la science moderne, dans ses diverses manifestations, mais plus particulièrement dans celle qui nous retiendra de l'introduction de la sociologie, n'est point pourrie de métaphy-

sique, en réalité, et même de métaphysiques, des métaphysiques les plus dangereuses, et même je dirai des seules qui soient dangereuses de toutes les métaphysiques, étant dissimulées, inavouées, ne s'avouant pas.

Les métaphysiques ouvertes, franches, avouées, qui s'avouent franchement, les métaphysiques de plaine, qui se donnent pour ce qu'elles sont, pour des métaphysiques, les métaphysiques de plat pays ne sont pas dangereuses. Celles qui sont dangereuses, au contraire, ce sont toutes ces métaphysiques, prétendues laïques et réellement confessionnelles d'une certaine confession, qui depuis le commencement des temps modernes, honteuses se donnent pour des physiques.

Quelle que soit la réponse que nous fassions à la première de ces trois importantes et difficiles questions, à celle qui formait la partie en opposition aux deux autres, aux deux questions jumelles de la contrepartie, c'est-à-dire que nous répondions que c'est en effet la limitation de la science moderne du côté de la métaphysique, ou plutôt que nous répondions que c'est le progrès de la technique de métier qui a fait l'instauration de la science moderne et sa fortune, en tout état de la cause l'importance historique du *comme si* ne s'atténue, ne diminue sensiblement pas. Pour l'usage que nous avons à en faire ici, elle demeure sensiblement la même. Elle n'est pour ainsi dire pas atteinte. Car depuis le temps que tant de générations de philosophes et de savants ont vécu sur cette idée, ont admis cette hypothèse, sans penser même à la discuter, sans même l'examiner, depuis tant de temps, comme dit la chanson, elle est tant entrée dans la créance des philosophes et des savants qu'elle-même à son tour, et quoi que l'on doive et que l'on puisse penser de son origine et de sa légitimité, de sa valeur de réalité, elle est devenue à son tour une cause efficiente réelle en matière de science et de philosophie, et peut-être la plus puissante, la plus efficace, la plus efficiente aujourd'hui des causes efficientes en ces deux matières. Elle est entrée dans la mentalité des philosophes et des historiens tellement que par là elle s'est installée valablement, efficacement, efficiemment, par l'effet d'un droit historique incontestable et aujourd'hui incontesté, dans toute la mentalité moderne, particulièrement dans la mentalité du phi-

losophe et du savant moderne, et nommément dans la mentalité du sociologue, où tout aboutit. Reprenant à notre tour, et à notre compte, par un amusant retour, cette formule du *comme si*, et l'appliquant par détermination préférentielle justement à l'histoire de la valeur du *comme si*, nous dirons provisoirement et toujours comme par hasard que tout se passe dans l'histoire de la science moderne comme si l'explication de la solidité de cette science par l'introduction du *comme si* était valable.

Étant donnée cette validité, au moins historique, et de fait, étant donnée cette légitimité, au moins acquise et traditionnelle, cette légitimité par créance, par sommeil, par consentement mutuel et commun, par autosuggestion, commune et individuelle, par bonne entente, par laissez-passer, par universel acquiescement et contentement et consentement, par une sorte d'universelle complicité, enfin par ce qu'on peut nommer une légitimité bien assise de branche cadette, ce n'est point abuser, ce n'est point dépasser, ce n'est point grossir arbitrairement quelque valeur de quelque réalité que de poser que le *comme si* est devenu, est aujourd'hui en fait la formule cardinale de la certitude de la science moderne. Et ce que j'ai voulu noter seulement, c'est que c'est à cette formule de certitude ou de certification physique, mais aussi et en échange d'incertitude métaphysique, de déviation, de dérivation, de débranchement, de fuite et d'évasion métaphysique, de déclenchement, d'échappatoire et de dissimulation, de faiblesse et de lâcheté mentale, de déraillement essentiel, à cette formule furtive et déclinatoire, à cette formule tangentielle qu'avec une sûreté de décision mentale et morale peut-être unique, avec une admirable sûreté de touche, de trait, M. Brunetière s'est instinctivement référé lui-même, et qu'il a référé la définition et la proposition de l'étude qu'il entreprenait de Balzac. Étudier Balzac sans doute, puisque enfin on ne peut pas faire autrement, quand on fait métier, d'étudier Balzac ; mais avoir au moins cette consolation, dans son malheur, avoir au moins cette assurance, contre ce sacré Balzac réel, contre ce malencontreux, de l'étudier comme s'il n'était point né à Tours, et qu'il n'eût pas fait son droit ; — il en sera bien attrapé, ce criminel qui

a commis le crime d'être ; — c'est à cela en définitive que se réduira et le Balzac de Castelnaudary et le Balzac de la Faculté de Médecine, que M. Brunetière n'a mis là que pour exciter notre indignation, pour nous faire monter, pour mieux corser sa pensée, un peu pour nous faire marcher, — il me pardonnera cette expression également indigne et de lui et de nous, — enfin par cette sorte de sincérité exacerbée qu'il a, au moins en pareille matière, par un effet de cette probité amère et qui jouit de son amertume, par un effet ici particulièrement remarquable de cette sorte de provocation permanente, de haussement d'épaules intérieur, de satisfaction profonde, et recuite, et sûre d'elle-même, par un nouveau pli de ces lèvres plissées, par un nouvel éclair, par un éclair de plus de ce regard à binocle narquois, par un nouveau plissement de ces traits acutangles, fatigués, replissés, par un nouvel effet, par un effet de plus d'avertissement intérieur perpétuel, d'entente avec soi, bien établie, nullement inquiétée, de manifestation de véritable courage, et d'ostentation de bravoure, si rare chez un homme de ce temps-ci, et par conséquent si agréable à trouver chez un de nos contemporains, qui fait qu'il donne toujours à sa pensée, comme par hasard préférentiel, exactement la forme qui choquera le plus le vague passant, qui heurtera le plus l'adversaire, une de ces formes qui ne pardonnent pas, une de ces paroles à qui l'on ne pardonne point, une de ces formules, un de ces mots d'enfants terribles qui éclatant soudain aux tables de famille donnent la pensée des grandes personnes sous une forme si saisissante, et tellement irrévocable, irréparable, irreprenable, tellement imprévue, et tellement simple, comme il convient au génie, tellement vraie et vraiment et profondément éternelle, tellement naïve et fraîche et impossible à prévoir, à imaginer, et même à retrouver, quand même on les a une fois entendus, impossible autant à reprendre, et à effacer aussi de toute éternité, impossible pourtant à effacer de la mémoire, géniale enfin, tellement sous-profonde et pour ainsi dire contemporaine du jugement du dernier Jour, que tout le monde universel se tait, stupide, d'abord, honteux, secrètement éclairé ; puis tout d'un coup que tout le monde se ressaisissant se récrie, — pour effacer, en vain, — pour

n'avoir pas entendu, — et que tout le monde parle à la fois, et se hâte de faire du bruit, pour effacer ce silence, pour ne l'avoir pas entendu, de protester, et de démentir, ou tout au moins d'expliquer, d'atténuer, tellement on est sûr que c'était bien ça, tellement on a été saisi, éclairé, pénétré jusqu'au fond, illuminé, jusqu'au plus profond, térébré, tellement on sent bien, en dedans de soi, que cette fois la pensée y était tout entière, comme on ne l'avait jamais connue, comme elle était pourtant, tout entière avec amplitude et plénitude, dans toute son ampleur et toute sa fécondité pleine, avec satisfaction et jouissance, non pas seulement elle, mais plus qu'elle et toute elle, avec tout ce qui manque à nos réalités pour devenir des réalités, avec sa marge sous-mentale et sous-morale, avec sa frange sous-sentimentale, avec toute son auréole de sa toute parfaite et satisfaite certitude métaphysique et religieuse.

Il a suffi en effet que tant de générations de philosophes et de savants se soient laissé dire et par suite se soient dit à eux-mêmes qu'ils conduisaient ainsi leur philosophie et leur science et se soient en effet imaginé les conduire ainsi, de cette sorte et sur ce pacte, pour qu'en effet il y ait aujourd'hui et depuis longtemps une situation de fait, devenue comme une situation de droit, pour qu'il y ait un droit d'usage, un état de possession, et nous sommes ramenés à la formule : pour que tout se passe comme si le contrat avait été réellement conclu ; ce fait que tant de générations de philosophes et de savants, et aussi d'amateurs et de spectateurs, de maîtres et d'élèves, ont vécu sur ce pacte, a créé, par le fait, un droit nouveau, a créé, a fait ce pacte. Tout se passe comme si, et Balzac aussi se passera comme si. C'est à cela que se réduira le Balzac de Castelnaudary, mais il n'ira pas à moins que cela. Il m'est impossible de ne pas saisir ici sur le fait la formule même de constitution de la science moderne par sa limitation du côté de la métaphysique, par sa grande renonciation métaphysique, par son abdication. C'est l'idée même de la constitution de la science moderne, idée qui est, tout au fond et en dernière analyse, de lâcher le réel, tout de même, de quelque manière, il faut le dire brutalement, de le lâcher comme trop ardu, comme trop vert,

comme insaisissable, et, naturellement, comme ayant tort.

Puisqu'on le lâche, il faut bien qu'il ait tort ; puisqu'on y renonce, il faut bien que ce soit de sa faute. Ainsi se justifie à ses propres yeux, et aux yeux du monde spectateur, cette idée qui est au fond de la science moderne, de se substituer, au fond, à la métaphysique, en ayant l'air de la décliner seulement par une modestie affectée. Fausse modestie, car l'idée de derrière la tête de la science moderne, c'est de se substituer à la métaphysique, de l'éliminer sans doute, mais en un sens autre que celui qu'elle dit. Elle se donne l'apparence de l'éliminer par une grande considération de respect ; de ne la mettre de côté que pour la mettre comme dans un sanctuaire ; en réalité elle ne l'élimine ainsi qu'avec, bien, l'espoir secret qu'ainsi mise de côté, de ce côté, elle tombera au rebut. Cette idée de la science moderne est de se substituer à la métaphysique, non pas seulement de la mettre de côté, de la décliner, puis de vivre, de prospérer, de travailler tranquillement et libre à côté d'elle ; mais l'idée de la science moderne est de se substituer entièrement à elle, de la supplanter, de se mettre totalement et complètement en sa place, au titre de la constitution d'un système du vrai se substituant à l'opération de la recherche du réel.

Toute métaphysique, ou la métaphysique, si on veut la nommer sous son nom général, était essentiellement une entreprise de recherche, une opération d'enquête, un voyage d'exploration du réel. A ce titre elle réunissait plus ou moins, c'est entendu. Elle était plus ou moins précaire, elle était plus ou moins réussie, elle aboutissait plus ou moins, plutôt moins, ou peu, ou pas du tout. Mais enfin c'était cela qu'elle se proposait, et rien de moins, cela qu'elle entendait faire, et, pour dire le même mot, réaliser. Enfin c'était cela qu'elle voulait. C'était cela qu'elle s'imposait, qu'originairement elle s'était imposé à elle-même, délibérement, ou plus ou moins inconsciemment ; c'était cela qu'elle se demandait à elle-même ; ce n'était rien moins que cela qu'elle exigeait de soi-même.

C'était cette enquête, cette exploration, cette recherche qu'elle se demandait à elle-même, qu'une fois pour toutes et

perpétuellement ensuite elle avait requise, qu'elle requérait de soi-même.

Infiniment moins exigeante, l'idée de la science moderne, qu'il est manifestement impossible de ne point saluer ici, est que, après tout, ce réel est bien embêtant, qu'il ferait mieux de se laisser saisir, mais que, puisqu'il ne veut pas, somme toute, et qu'il a un aussi mauvais caractère, il vaut mieux, sommairement, ne pas y regarder de trop près, et, grossièrement, se contenter à moins, se contenter de peu. Et il est de fait que l'on s'est contenté à beaucoup moins, à très peu, que l'on s'est satisfait ou tout au moins déclaré satisfait à peu, que l'on s'est contenté à très peu de frais.

Sincèrement, je crois. On aime à être contenté. L'homme aime à être satisfait. On a mieux aimé être satisfait, se contenter de peu, avec peu, que de vivre insatisfait, que de ne pas se contenter avec le tout, ni même avec un peu qui fût authentiquement du tout, de ce tout, de ce même tout.

On aime à se contenter. L'idée de la science moderne est de se demander si à défaut de ce réel insociable, à défaut même de cette réalité inhabitable on ne pourrait pas utilement instituer une vérité, constituer un système de vérité sinon aisément saisissable, au moins un peu moins insaisissable, et même un peu ou assez saisissable, dont on se contenterait.

C'est à la constitution de ce système, c'est à l'organisation, et quelquefois à l'invention de cette vérité que la science moderne s'occupe dans ses moments, qui ainsi ne sont sans doute pas tous des moments perdus. Tel fut elle-même son premier moment, — je prends cette deuxième fois ce mot dans son sens philosophique — : établir une vérité, instituer un fait, introduire un événement, constituer un système qui se substituât au réel, au simple réel, au premier réel comme faisant l'objet et la matière d'un système de connaissance, de tout un système correspondant de connaissance.

Ainsi est née, ainsi a fait son établissement dans le monde la *vérité scientifique*, l'idée de la connaissance et de la vérité scientifique. Beaucoup de débats seraient éclairés si on introduisait simplement, si on reconnaissait simplement cette

simple distinction du réel et du vrai, notamment du vrai scientifique.

Son premier mouvement, son premier moment avait été un mouvement, un moment de modestie sans doute sincère. Mais elle ne suivit pas longtemps ce premier mouvement, parce qu'il était le bon ; elle ne demeura pas longtemps dans ce premier moment. Son deuxième mouvement, celui qui l'a menée loin, celui qui l'a conduite au point où nous la voyons triompher aujourd'hui, son deuxième moment, qui est celui où nous assistons aujourd'hui à tout son triomphe politique et social, fut de déclarer que tout ce système et que toute cette vérité, qui originairement n'étaient que des pis aller en remplacement du réel inabordable, après tout valaient bien ce réel, qui faisait tant le fier ; qu'ils valaient autant ; que même, à la réflexion, ils valaient mieux ; oui, c'est ça, ils valaient mieux ; que ce réel, remplacé ; pour cette bonne raison qu'enfin, — comme il fallait s'y attendre, — ils étaient plus réels que lui. Toujours la légitimité de la branche cadette.

Ainsi quand on prend du gouvernement, on n'en saurait trop prendre ; un substitut. un jeune substitut, venu simplement et modestement en remplacement du réel finissait par chasser ce vieux roi réel et le reléguait dans un vieux château des bords de la Loire tourangelle. Et celui qui originairement n'avait été qu'un substitut devenait la démocratie légitime. Et la distance qui séparait ce substitut de la légitimité première, cette distance inévitable en réalité, irréductible et inépuisable, irrévocable, cette distance, de moins en moins considérée, de plus en plus négligée, négligeable sans doute, on finit par n'y plus penser et toute la complicité de la science moderne tend à ce qu'on n'y pense plus. Ainsi se perdent dans la célèbre nuit des temps les origines évanouies des familles. On serait épouvanté, dit un classique, si les origines des familles les mieux établies apparaissaient à la lumière de la mémoire. Le classique le dit autrement.

Cette distance, toute distance s'effaçait. Tout écart s'oblitérait. La possession d'état de la modestie de la science devenait peu à peu, à mesure que s'accomplissait le triomphe des temps modernes, une possession d'état de l'orgueil. Et

par une conséquence naturelle, à mesure que l'on refoulait injustement le réel, on lui en voulait de cette injustice même, on le méprisait, on l'ignorait, on le voulait ignorer d'autant. C'était évidemment lui qui avait tort, puisqu'on lui faisait subir une injustice. Il devait avoir la manie de la persécution.

Le réel avait tort, puisqu'on ne pouvait pas faire affaire avec lui.

En même temps et surtout on lui en voulait surtout parce que et de ce que on sentait bien qu'au fond tout ça, ça ne lui faisait rien, au réel, qu'il était éternel, parce qu'il était patient ; que tout ça, et ce qu'on pensait de lui, lui était bien égal.

Ainsi aboutissait à son dernier aboutissement, dans une sorte de déformation dernière, dans une déformation dernière scientifique moderne, mais sous cette déformation même il faut bien la reconnaître et la saluer pour la dernière fois, au moins jusqu'à plus profonde et nouvelle intuition : ainsi expirait, ainsi aboutissait à son dernier aboutissement cette vieille idée platonicienne, cette vieille et vénérable idée, platonicienne et ante-platonicienne, et ante-hellénique même, cette vieille et vénérable idée des anciennes humanités ; cette idée hindoue, brahmanique et bouddhique, cette idée du peuple d'Israël, et de tant de peuples et de religions qu'innocent je ne connais pas et qu'il faut demander à la compétence de M. Isidore Lévy ; cette idée hellénique, profondément hellénique, éminemment platonicienne ; et qui ailleurs, ailleurs que dans la science moderne, dans d'autres allées, ouvrant d'autres perspectives, dans d'autres avenues, ouvrant d'autres horizons, dans les métaphysiques et dans les religions devait être appelé à un si prodigieux avenir, à de si hautes et à de si véritablement uniques destinées : qu'en effet il y a un écart ; en effet qu'il y a une distance ; en effet qu'il y a une marge, une frange ; enfin qu'il y a en effet quelque chose ; que nous ne voyons pas ce qu'il y a ; ce qui est ; que ce qu'il y a n'est pas ce que nous voyons ; qu'il y a autre chose, que nous ne voyons pas ; que l'être n'est pas dans les apparences, ou qu'il n'est pas tout entier, qu'il n'est pas tout dans ou sous les apparences ; qu'il ne faut

point se borner, se limiter aux apparences ; que si l'on veut partir d'elles, il faut faire tout un travail, tout une opération de remontée, de transcendance, de dialectique.

C'est un travail de cet ordre que la science moderne s'est faite fort d'opérer ; quand nous aurons à étudier *de plano* son propos et sa réussite, sa méthode et son fonctionnement, nous nous apercevrons sans doute que la science moderne, croyant, s'imaginant, plus ou moins sincèrement, faire une opération de cet ordre, a, en réalité, fait un travail tout à fait différent qui n'est généralement qu'une imitation, souvent grossière, parfois même une sorte de contrefaçon de la première opération, de l'opération métaphysique et religieuse, notamment, et par exemples éminents, de la dialectisation platonicienne et de la transcension kantienne.

L'opération métaphysique et religieuse consistait en effet, étant donné le *réel apparent* ou *apparent réel*, à partir de ce réel pour essayer de saisir, au-dessous et à travers, un *réel* plus *essentiel* ou tout à fait *essentiel*, absolument essentiel, mais qui n'en fût pas moins réel, qui au contraire n'en fût que plus réel, plus réellement réel, plus réel d'autant, et, à la limite, absolument réel. Il ne s'est jamais agi dans l'opération métaphysique et religieuse que du réel, d'un passage d'un réel à un autre, d'une mutation de réel, d'un approfondissement du même réel. Approfondissement métaphysique, religieux, et qui par définition doit être respectueux infiniment. Dans le travail de la science moderne, au contraire, il s'agit d'une substitution. Et même il s'agit d'une substitution très particulière, très caractérisée : de la substitution au *réel apparent* d'un *vrai moins apparent*, et un peu plus rationnel, ou simplement un peu moins irrationnel, que nous continuerons à nommer le *vrai scientifique*.

Loin de moi la pensée d'en faire un grief à la science moderne. Elle avait sans doute raison. Et surtout, ce qui vaut mieux, ce qui surtout pour elle valait mieux, elle avait ses raisons. La meilleure de ces raisons était sans aucun doute qu'elle la science moderne elle ne pouvait pas faire autrement. Dans la mesure où son objet était étranger à l'homme, au sens et dans la mesure où sa matière était étrangère à l'humanité, la science, moderne, par sa destination même et

par son usage, par tout son fonctionnement réel, n'ayant aucune intuition, aucune prise, directe, aucun saisissement, immédiat, aucune saisie, n'avait non plus aucune connaissance de cet ordre, aucune connaissance directe, aucune certitude immédiate, métaphysique, totale, réelle, aucune certitude de saisie. Or c'était cela que par ce singulier contrat elle donnait ; cela que par ce singulier pacte elle abandonnait. Cela, c'est-à-dire ce qu'elle n'avait pas, ce qui pour elle n'existait pas, n'était rien. Elle ne perdait donc absolument rien à ce marché, comme elle n'avait rien à y perdre. C'était pour elle un troc sans danger, un troc sans contre-partie, sans équilibre, sans équivalence, un troc où elle ne payait pas. Où non seulement elle ne payait pas, mais où elle ne risquait rien, où elle ne courait aucun risque de payer, ni d'avoir à payer jamais.

Quand la science moderne changeait, échangeait, troquait de la certitude métaphysique pour de la certitude dès lors nommée par définition certitude scientifique, c'est-à-dire quand elle vendait sa certitude métaphysique, toute sa certitude métaphysique pour acheter ce qu'elle a obtenu de certitude physique, je vous crois qu'elle n'a pas fait un marché de dupe, car ce qu'elle donnait n'existait pas, n'avait aucun prix, ni pour elle ni pour d'autres, et ce qu'elle recevait, au contraire, pour ce prix, avait un certain prix, un prix variable selon les personnes qui estiment, mais un prix considérable pour elle, puisque ce n'était rien moins que tout ce que nous lui connaissons de certitude physique.

Elle était bon prince, la science moderne ; elle faisait son jeu ; nous n'avons rien à lui dire ; et tout philosophe opérant serait mal venu à le lui reprocher.

Mais ce que nous aurons à examiner de très près, c'est très exactement si au point précis où l'objet et la matière du travail cesse d'être étrangère à l'homme et à l'humanité pour devenir, si infiniment peu que ce soit, de l'homme et de l'humanité même, ce que nous aurons à nous demander de très près, c'est si à ce point précis ne se produit pas un rebroussement de la courbe qui, à partir de ce point très exactement, rendrait au contraire le marché onéreux pour celui qui le ferait.

Quoi que l'on pense donc de la réalité de ce troc et de sa légitimité, en fait il était infiniment avantageux à la science moderne, puisqu'elle ne donnait rien, et qu'en échange, en retour, elle recevait au moins quelque chose, et même quelque chose de considérable pour elle. Toute la question que nous nous poserons sera de nous demander si cet avantage ne cesse point de fonctionner brusquement, immédiatement, instantanément, au moment où l'objet et la matière du travail devient, à quelque degré que ce soit, si peu que ce soit, et à la limite infiniment peu, par quelque participation que ce soit, si peu que ce soit de l'homme et de l'humanité même, c'est-à-dire, sommairement, grossièrement parlant, à partir du point où commencent ce que nous nommons l'histoire et la sociologie, c'est-à-dire en dernière analyse, enfin si ce point de discernement, de discrimination ne fonctionne point lui-même comme un point de rebroussement dans la courbe, comme un point originaire d'un nouveau tracé, à partir duquel, à dater duquel tout ce troc et tous ces marchés, tout ce marchandage et toutes ces négociations concordataires cesseraient soudainement d'être avantageuses, deviendraient manifestement désavantageuses pour qui conclurait le contrat, onéreuses pour qui aurait l'imprudence de signer inconsidérément le pacte.

Ce serait une signature bien mal placée, un seing privé d'honnête homme bien mal engagé, car ce que nous donnerions, nous, en échange, ce ne serait plus : rien, ce ne serait pas ces inexistences et ces vanités, ce serait quelque chose, puisque ce serait sans doute un morceau d'infini, puisque ce serait cette prise directe, ce saisissement immédiat, cette intuition, cette connaissance directe, cette certitude immédiate, métaphysique, totale, réelle, cette certitude de saisie qu'en nous-mêmes, par nous-mêmes et sur nous-mêmes nous avons de l'homme et de l'humanité.

Car il n'est point que le style seul qui soit de l'homme même. La métaphysique aussi est de l'homme et de l'humanité. Et sans doute même elle en est le propre. Au moins autant que le célèbre rire.

Voilà ce qu'il ne faudrait pas oublier, voilà ce qu'il faudrait considérer avant toute entrée en matière si l'on se pro-

posait d'écrire un essai de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences dont l'objet et la matière sont l'homme et l'humanité même.

Voilà ce qu'ont perdu complètement de vue les modernes, plus ou moins bien intentionnés, qui ont voulu introduire, de toutes pièces et toute montée, la science, au sens deuxième, au sens exact que nous avons reconnu à ce mot, la deuxième science moderne, dans les recherches et dans les opérations dont l'objet et la matière sont l'homme et l'humanité. Ils ont imité un troc dont ils avaient le modèle sous les yeux et la justification dans l'histoire bien connue de l'introduction de la science moderne. Imitation servile. Imitation imprudente. Imitation illégitime. Irréfléchie. Contrefaçon condamnée d'avance. Caricature. Car ils n'avaient omis de se demander que ceci, qui est le principal. Ils avaient oublié de se demander seulement si ce même marché, ou plutôt si un marché, un troc de même forme, de même gabarit, mais de contenu infiniment différent, ne leur deviendrait pas aussi infiniment onéreux.

Ils n'avaient oublié que le principal. Ils suivaient innocemment une courbe. Ils prolongeaient innocemment la courbe de réussite et de fortune de la science moderne dans ces études particulières dont l'objet et la matière sont l'homme et l'humanité. Ils pensaient innocemment bénéficier de toute cette fortune et de tout ce prolongement. Ils escomptaient innocemment, le prolongement et l'héritage de cette réussite. Ils se faisaient les continuateurs de la science moderne comme d'autres s'en étaient faits les introducteurs. Ils attendaient l'héritage, ancien déjà, et très légitimisé. Ils se donnaient comme, ils se croyaient bonnement les héritiers par prolongement. Ils n'avaient oublié qu'un détail, une formalité. Un héritage est toujours bon à prendre, surtout pour une âme bourgeoise, et le monde moderne est presque uniquement bourgeois. Et ce détail était naturellement le point capital. Ils oubliaient de se demander si ce prolongement était, même géométriquement, légitime, si cette courbe, dont ils suivaient la fortune, et qu'ils prolongeaient aveuglément, n'avait pas un point de rebroussement quand on changeait du tout au tout son contenu, sa représentation, sa signifi-

cation, quand on changeait du tout au tout l'objet et la matière des études qu'elle représentait. Ils n'oubliaient que de se demander si cette courbe n'avait point un point de rebroussement et si ce point de rebroussement ne coïncidait pas exactement, ponctuellement, avec celui de leur intervention.

Ils avaient commis cette erreur si fréquente en matière de symbolismes plus ou moins mathématiques et de leur interprétation, de ne plus considérer que la courbe seule et de négliger, d'oublier totalement la réalité des études que cette courbe figurait. En quoi d'ailleurs ils demeuraient constants avec eux-mêmes, puisque toute leur tendance intérieure secrète était de négliger, de toute manière, de mépriser, d'oublier tout ce qui de quelque manière était réalité. Ils obtenaient ainsi des prolongements de courbe. On en obtient toujours autant qu'on en veut. Mais ces prolongements de courbe étaient imaginaires.

Or à des prolongements de courbe imaginaires la réalité ne répondra jamais que par de téméraires fortunes. Des prolongements de courbe imaginaires ne donneront jamais que de précaires usurpations.

Ils ne s'étaient pas demandé s'il n'y avait point un point de rebroussement dans leur courbe au point précis où l'on changeait de bord, où l'on passait, où l'on franchissait, où l'on devenait de l'autre bord, du bord de ceux qui sont enquêtés, où l'on passait du côté de ceux qui en même temps poursuivent l'étude, le voyage d'exploration, l'opération de recherche, et qui dans le même temps deviennent l'objet et la matière de cette étude, de cette exploration, de cette recherche.

Ils ne s'étaient pas demandé si ce changement de bord, du tout au tout, de ce qui est, qui devient l'objet et la matière de la science ne faisait pas inévitablement un point de rebroussement dans leur traditionnelle courbe, si à ce point prècis le déchiffrement, l'interprétation ne changeait point du tout au tout.

Je me garderai comme du feu d'employer ici tout le jargon d'*objectif* et de *subjectif*. Je dirai seulement : ils devaient examiner d'abord, ils devaient se demander avant tout si leur courbe ne subissait point un rebroussement inévitable

au point où l'objet et la matière de ces études en devenait en quelque matière l'agent et l'opérateur lui-même.

Ils devaient examiner, ils devaient se demander si à partir de ce point de rebroussement leur marché ne leur devenait point infiniment onéreux. Non seulement à eux et pour eux, mais à et pour cette humanité, qu'ils prétendaient représenter. Quand les autres donnaient ce qu'ils n'avaient pas pour avoir un peu de ce qu'on leur donnait, les autres étaient bons marchands ; mais eux ; comment ne voyaient-ils pas, et, s'ils y voyaient, comment ne disaient-ils pas, comment n'avouaient-ils pas que ce qu'ils recevaient n'avait aucun prix, et que ce qu'ils donnaient au contraire avait sans aucun doute un prix infini. De sorte que non seulement ils faisaient un marché de dupes, mais qu'en eux et par leur ministère ils faisaient toute l'humanité dupe.

Or on peut bien, à l'extrême rigueur, se consoler, d'eux bien qu'il ne faille se consoler d'aucun péché. Mais on ne peut se désintéresser de toute cette humanité.

Quand les autres donnaient ce qu'ils avaient de métaphysique pour avoir un peu de physique, ils ne donnaient rien. Nous au contraire. Ce que l'on veut, ce que l'on demande que nous donnions, c'est à peu près tout ce que nous avons de certain.

Quand donc nos mandataires nous reviennent nous dire que décidément ils sont très forts et qu'ils ont fait un très bon marché pour nous, et que nous n'avons plus, comme disent les notaires, qu'à y apposer notre signature, gardons-nous de croire à de tels contes, gardons-nous d'en croire sur leur parole ces serviteurs infidèles, gardons-nous surtout d'y mettre notre signature, derrière eux, gardons-nous d'engager notre nom derrière le leur, gardons-nous de compromettre, d'engager une signature qui jusqu'ici n'a jamais été protestée.

Parce que cette fois-là, sans doute, elle aurait de grandes chances, ou elle courrait de grands risques d'être protestée.

Quand donc enfin des personnes très bien intentionnées, et qui ne sont nullement nos mandataires, qui ne nous représentent à aucun titre, que nous n'avons jamais déléguées, nous viennent tout de même rapporter que par leurs soins

le monde moderne a fait un très bon marché en introduisant, sous la forme de la sociologie, la deuxième science moderne dans les études et dans toutes les recherches dont l'objet et la matière est l'homme et l'humanité, ils ne prouvent rien, sinon qu'ils ne sont point philosophes et qu'ils n'ont pas même l'idée qu'il y a deux certitudes et de la distance infinie qu'il peut y avoir entre une certitude métaphysique, réelle, de saisie, sur le fait, d'intuition, de lueur, de lumière intérieure sur l'homme et sur l'humanité par le moyen d'un éclairage en nous-mêmes ; qui est une certitude ; et les certitudes physiques, vraies, qui ne sont que des constitutions et des instituts, des systèmes de représentations et de symboles, des jeux de définitions et de signes, des significations, des appareils, des échafaudages et, quand elles réussissent le mieux, des constructions, des machineries et encore des automobiles, enfin et toujours des jeux d'alphabets, des systèmes de quelque langage ; des algèbres.

Et que ces deux certitudes ne sont point séparées par une distance infinie dans le même ordre, mais qu'elles appartiennent à deux ordres, non seulement infiniment éloignés, mais infiniment séparés l'un de l'autre.

Méconnaissant cette distance infinie, et ce que c'est qu'une certitude, et qu'il y a deux ordres de certitudes, et la distance infinie qui les sépare, ils passaient ce marché. Ils eussent mieux fait de se demander simplement si nous connaissons bien par exemple les mouvements astronomiques et les équivalences mécaniques de la même connaissance que nous connaissons l'homme et l'humanité.

Nous retrouverons toutes ces études, et toutes ces distinctions ; nous ne pouvons pas ne pas les retrouver ; quand nous-même nous effectuerons le passage de l'histoire à la sociologie ; celui que nous ne retrouverons peut-être pas, et qu'au moment de le quitter il faut remercier hautement de cette sorte de carrure, un peu impatientée des épaules et des traits, qui lui est propre et qui lui a fait trouver, qui lui a révélé et qui lui a fait révéler aux yeux des hommes, qui lui a fait donner en une seule fois, publier d'un seul coup la formule culminante de l'introduction de la sociologie dans l'histoire par une formule particulièrement bien appropriée

de l'intervention d'une sociologie dans une histoire d'une littérature, c'est M. Brunetière. Cette carrure d'ailleurs qui lui est naturelle et dont nous le remercions, cette carrure aussi qu'il aime avoir, où il se plaît, qu'il entretient et fomente, et dont il est secrètement fier, fait de lui un merveilleux objet, une matière toute préparée, et très bien préparée, de sociologie. Par un merveilleux accord secret, par une admirable et parfaite entente avec soi, plus ou moins inconsciente ou consciente d'ailleurs, qui est comme un symbole et comme un gage, qui fait une représentation et une garantie de sa sincérité, c'est parce que plus ou moins inconsciemment ou consciemment il se sent profondément un homme à sociologie, un homme à mettre, à être mis en sociologie, un objet bien fait et une toute prête matière de sociologie, parce que plus ou moins inconsciemment ou consciemment il sent profondément que ses fortes articulations se présentent comme toutes posées pour qu'elles reçoivent, pour y poser, pour y articuler des charnières, des nettetés et des lois de sociologie, des arguments sociologiques, enfin c'est parce que, d'un mot, plus ou moins inconsciemment ou consciemment profondément il sent que tout cela est sociologicable que très innocemment et très sincèrement, d'un mouvement continu et d'une conséquence directe, innocemment se projetant au dehors, comme nous tous nous faisons, il pense, il dit, il croit que nous pouvons, que nous devons, qu'il faut mettre le monde en sociologie pour acquérir du monde une connaissance certaine au deuxième degré, une certitude au deuxième degré, une certitude scientifique dans le deuxième sens du mot science, moderne. Et donnant lui-même l'exemple il entreprend de certifier scientifiquement l'histoire de la littérature française en se faisant l'introducteur d'une sorte nettement qualifiée de sociologie littéraire ou de sociologie de la littérature dans son histoire de cette littérature française. Une telle démarche, une telle initiative, une telle introduction, représentant en acte, extérieur, ce que la pensée, ce que la nature intellectuelle même de M. Brunetière est en nature, intérieure, nous avons ainsi, ayant une représentation fidèle, nous avons, — s'il en était besoin, je me hâte de le dire, — une confirmation, une garantie de la sincérité

de M. Brunetière, de la sincérité entendue en son véritable sens, en son sens profond, en son deuxième sens, qui est celui d'une conformité profonde, essentielle, entre ce que nous faisons au dehors et ce que nous sommes en nous-mêmes au-dedans, entre nos représentations et nous qui sommes représentés, entre notre manifestation et nous qui sommes manifestés, entre notre projection et nous qui sommes projetés.

Ainsi la sociologie de M. Brunetière, sociologie littéraire ou sociologie de l'histoire de la littérature, n'est qu'une projection au dehors, un image projetée de ce que M. Brunetière se sent en lui-même. Et dès lors je ne vois plus ce que nous aurions à lui reprocher.

Je me demande ce que nous aurions à dire.

A moins que l'opération réciproque, inverse, d'ailleurs bien connue, ne se soit produite aussi et en même temps, que l'opération n'ait aussi retenti sur l'opérateur, le travail sur le travailleur, sur l'ouvrier de ce travail, qu'elle ne l'ait par ce retour en contre-coup formé, reformé à son image, que ce ferme propos, cette volonté arrêtée, ce souci, cette préoccupation de faire de la sociologie n'ait, par une manifestation nouvelle de cette même sincérité, mais cette fois par une manifestation particulière de sincérité opératoire, de la sincérité de métier, de la sincérité au travail, rendu l'auteur lui-même objet et matière de sociologie. Ces sortes de retours opératoires sont fréquents. En réalité, et pour nous limiter au cas particulier éminent qui nous occupe et aujourd'hui nous retient, il est probable que l'action et la réaction se sont dans ce cas particulier mêlées, renforcées, confondues, ajoutées au point qu'il serait peut-être impossible, et au moins abusif, et qu'il serait faux de les vouloir distinguer, tant elles ont travaillé ensemble, du même geste, du même mode, sous la même forme, dans le même sens, au même effet. Quelle que soit d'ailleurs la part de cette action et la part complémentaire de cette réaction dans l'ensemble, dans l'effet commun, la forme et la matière aussi étant commune et la même, — en admettant que l'on veuille démêler ces deux parts antithétiques et complémentaires et qu'il soit légitime de les démêler, — tout ce que nous avons pu dire

de la sincérité, de la fidélité, de la constance avec soi-même, en allant et en revenant, en revenant comme en allant, demeure entier, demeure acquis, demeure le même.

Que ce soit le sociologicable qui se fasse lui-même sociologue, rien n'est plus naturel, rien n'est plus automatique, rien n'est plus humain. Et en un certain sens rien n'est plus légitime, rien n'étant plus sincère.

Mais qu'à son tour, et en retour, la sociologie élaborée fasse le sociologue, sociologicable, cette réaction est aussi naturelle, aussi automatique, aussi fait humain, aussi légitime, — étant aussi sincère.

Que ces articulations naturelles nettes de M. Brunetière lui aient fait, lui aient donné cette sociologie de la littérature aux articulations nettes, c'est bien ; mais que revenant cette sociologie nette articulée ait encore donné de la netteté à ses articulations naturelles, c'est aussi bien. L'ouvrier fait le travail, le travail fait l'ouvrier.

L'insincérité ne commencerait que si la représentation cessait de fonctionner fidèle, si venant de l'un ou de l'autre, de l'ouvrier ou du travail, une paille d'infidélité se glissant dans le métal, dans le miroir de la représentation. Tant qu'il n'en est pas ainsi, l'un vaut l'autre, l'un fait l'autre, et tout le monde est content.

Aussi longtemps que la fidélité de la représentation joue, tant que la représentation joue fidèle, peu importe que cette fidélité vienne du travail et de la matière, ou qu'elle vienne de l'ouvrier : l'homme est sincère ; au moins en ce sens ; et dans la mesure de cette sorte de la sincérité. Que la fidélité aille de l'ouvrier au travail, ou que du travail elle revienne à l'ouvrier, la représentation joue également, également fidèle.

Pareillement si le monde moderne a tant de sociologues et tant de sociologies, s'il a donné le jour à tant de sociologues, et si à tous ces sociologues il a fait tant et de telles fortunes, universitaires, gouvernementales, politiques, sociales, parlementaires, ce n'est pas seulement pour toutes ces misérables raisons que nous aurons à énumérer quand nous en viendrons au passage de l'histoire à la sociologie, ce n'est pas seulement parce que la sociologie dispose des

chaires de l'enseignement supérieur, et qu'elle a envahi déjà l'enseignement secondaire, ce n'est pas seulement parce qu'elle donne les titres et les grades, ce n'est pas seulement qu'elle confère le gouvernement, qu'elle possède l'administration, qu'elle accroche aux boutonnières laïques les décorations, croix et rubans et qu'elle distribue jusqu'aux nobles et riches alliances de défense et de noblesse républicaine ; une aussi totale réussite ne s'explique jamais toute, dans aucune histoire de l'humanité, un commandement aussi incontesté ne s'épuise pas par d'aussi misérables moyens ; il y faut, toujours, une sorte de conviction, profonde, bien ou mal faite, bien ou mal placée, justifiée ou non, et ainsi même, ainsi que nous l'avons dit pour M. Brunetière, une sincérité, pour le monde moderne une sorte de la sincérité ; c'est donc aussi pour une raison plus profonde, et même pour une raison presque profonde, pour une sincérité, — et en ceci M. Brunetière nous présente, en mieux, mais enfin nous représente ce monde moderne, dont il est, beaucoup plus qu'il ne le croit, — c'est pour cette raison, c'est pour cette sincérité que le monde moderne, étant un monde de talents et même un monde de talent, et presque j'irai jusqu'à dire un talent de monde, il se sent profondément être un monde sociologicable. Ici est sa sincérité. Il est sociologique parce qu'il sent bien qu'il est sociologicable. Et que c'est encore cela qui le rendrait le mieux. Il est un monde sociologique, le royaume et le régne des sociologues, parce qu'il est et qu'il sent bien qu'il est un monde presque uniquement sociologicable, je veux dire un monde qui n'est presque bon à rien, qu'à être mis en sociologie.

On ne peut sociologiquer ni le génie ni le peuple. On ne peut sociologiquer que le talent.

Le talent appelle pour ainsi dire la sociologie ; comme il appelle d'en faire, ensemble, dans le même temps, du même geste il appelle d'en subir ; comme il demande, comme il appelle d'être sociologue, ensemble, dans le même temps, du même geste il demande, il appelle d'en être la matière et l'objet.

Le génie et le peuple, ensemble et par un accord mystérieux, répugne également à la sociologie ; comme il refuse

d'en faire, ensemble, dans le même temps, du même geste il refuse d'en subir ; comme il refuse formellement d'être sociologue, ensemble, dans le même temps, du même geste il refuse formellement d'en être la matière et l'objet.

Il en a même une horreur presque inexplicable.

Or le monde moderne est un monde de talents ; un monde de l'ordre du talent ; un monde de talent, ce qui est plus grave ; enfin, je l'ai dit, un talent de monde. Il est, il constitue une tentative *excessivement talentueuse* de faire un monde, et qui par suite ne pouvait que misérablement avorter. C'est une des principales raisons pour lesquelles on n'avait jamais vu un monde aussi misérablement raté. Il n'est ni un monde de génie, ni un monde de peuple. Il est totalement étranger au génie, totalement étranger au peuple.

C'est pour cela qu'il se plaît tant, qu'il se complaît, qu'il se réjouit et se reconnaît et se reflète en toute sociologie. Et il n'est jamais aussi content, aussi bien représenté que par des sociologiques ; objets et matières sociologiques, hommes sociologiques.

Il n'est jamais aussi bien représenté que par des sociologues.

Il ne peut jamais être représenté, même au mieux, même en mieux, que par des talents. Il n'est jamais représenté, il n'est pas représentable, il est hors mis et hors cause tenu par tout génie et par tout peuple, par tout ce qui est génie, par tout ce qui est peuple.

Nous retrouvons ici cette vieille parenté secrète, cette parenté singulière, cette parenté mystérieuse du peuple et du génie par-dessus le moyen talent que je crois bien que nous avons déjà signalée plusieurs fois, qui est une pièce essentielle de tout discours que l'on ferait désormais sur l'histoire universelle, qui ferait peut-être elle-même une introduction nécessaire à toute historique future, que nous aurons pour notre part à examiner d'un peu plus près et assez longuement, que nous retrouverons partout et toujours tout au courant de ces recherches, qui partout et toujours au-dessous de nous courra, comme un sous-sol permanent aux fréquents affleurements, aux émergences plurielles, sous nos laborieuses et continuées géologies. Le peuple, — et par

ce mot je ne désigne évidemment pas les électeurs, qui appartiennent autant et plus que personne au monde du talent, je désigne le peuple comme nous l'avons connu quand nous étions petit, le peuple dont nous sommes, le peuple avant l'envahissement de la politique, parlementaire, et l'invasion du primaire, le peuple comme il demeure, sensiblement intact, car il a la vie longue, et enterre beaucoup de ceux qui croient l'enterrer, comme il demeure perdurable et sensiblement le même sous les parasitismes superficiels, au-dessous, sous l'envahissement de la politique parlementaire et l'invasion du primaire, — ce peuple fait une sorte d'équivalence au génie et le génie fait une sorte d'équivalence à ce peuple, il y a entre eux deux une telle sorte d'affinité secrète, une telle parenté mystérieuse, une telle image, un tel jeu de représentation qu'ils se joignent ; aux deux extrêmes ils se rejoignent, par en haut et par en bas, par les sommets et par les profondeurs, encerclant de toutes parts, par-dessus et par-dessous, l'intermédiaire et le stérile talent.

Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte, disaient ces bonnes gens. Je le dis comme eux, non point parce que j'aperçois la fin de ce cahier, mais parce que je vois le moment de quitter la compagnie de M. Brunetière ; et les bifurcations et les complications des routes humaines sont si nombreuses que dans le courant de toutes ces recherches nous ne le rencontrerons peut-être plus jamis. Je ne le quitte pas sans beaucoup de regret. Loin de tant de soucis, de tant d'inquiétudes et de tant de recherches, loin de cette aveugle et de cette sourde affinité mystérieuse qui joint le génie au peuple et le peuple au génie, oubliant avec cet historien de la littérature le grand mot de Marivaux, *enfin de voir clair dans son cœur*, dans ce royaume de sociologie, dans ce domaine enchanté des sociologues, où, à ce qu'il paraît, tout le monde est content, moi-même, je l'avoue, comme un sociologue j'étais content. J'étais heureux comme eux et comme eux solitaire. N'étais-je point aussi devenu un peu des leurs? N'avais-je point succombé à la tentation de sociologie?

C'est une sacrée tentation aussi, disons-le grossièrement ; et quelle tentation offerte, quand on travaille sur un homme

aussi nettement discriminé, sur une œuvre aussi nettement discernée, sur un auteur aussi carré, aussi naturellement articulé, auteur, objet et matière de sociologie ; plus que cela : qui lui-même est comme la sociologie faite homme en matière d'histoire de la littérature ; et soi-même comment ne se sentirait-on pas devenir sociologue. Soi-même on s'articule. On se nettifie. On se certifie. Et c'est bien pour cela que l'on devient aussi heureux. L'assurance est un ferme oreiller pour une tête mal faite. C'est là, et là seulement, que l'on sent que l'on devient dieu.

Au fond l'idée de M. Brunetière, son idée de derrière la tête, celle que lui-même il n'aperçoit peut-être pas, et devant laquelle sans doute il reculerait si quelqu'un le retournant, le faisant se retourner, lui faisant opérer la *conversion* métaphysique, la lui avait montrée, c'est d'instituer. C'est de constituer. C'est de substituer.

Je l'ai dit d'un mot dans le *Zangwill* et nous aurons sans doute à le redire un peu plus longuement à l'achèvement de ces recherches, à la conclusion de ces études, si jamais nous achevons, le sociologue est un dieu. Ou pour parler exactement il est Dieu. J'entends Dieu même, le Dieu des monothéistes, le Dieu des Chrétiens par exemple, un Dieu, sinon tout-puissant, au moins tout connaissant, puisqu'il faut qu'il épuise le détail infini de l'événement universel, particulièrement de l'événement humain. La sociologie ne fonctionne pas à moins que cela. Pour fonctionner, je dis pour son moindre fonctionnement, elle ne requiert pas moins, il ne lui faut pas moins, elle n'exige rien moins. A moins de compte, elle ne joue pas. Il faut et il suffit que le sociologue soit un Dieu, qu'il soit Dieu tout connaissant.

C'est ce qui les rend infiniment heureux ; c'est ce qui au-dessus de nous leur assure cette supériorité infinie, que nous ne leur contestons point, ce gouvernement, cet air de commandement, et ce commandement réel sur tout et sur tous.

Ils sont infiniment heureux, ils sont infiniment supérieurs. Pendant que nous autres faibles hommes, pauvres êtres nous nous perdons, que nous nous embrouillons dans nos interminables explorations, dans nos géodésies laborieuses, le sociologue, lui, il suffit qu'il ait dans des vieilles boîtes à

cigares des paquets énormes de fiches pour que dans ses mains maigres il tienne le secret de l'humanité toute.

C'est dans cette caste sacrée que je viens de faillir avoir un avancement. Je ne quitte qu'à regret l'homme à qui j'ai failli devoir cet avancement. Aussi ne le quitterai-je point sans présenter encore quelques observations et sur lui-même et sur le cas éminent, sur l'exemple culminant que lui-même il nous a si loyalement, si résolument fourni.

Je serai très bref. Nous retrouverons plus tard toutes ces questions et nous leur donnerons, quand nous les rencontrerons dans leur généralité, tout l'espace qu'elles méritent, qu'elles demandent, qu'elles requièrent, qu'elles exigent, qu'il faut bien qu'on leur donne, car à défaut de nous, elles ne manqueraient pas de le prendre toutes seules. Aujourd'hui donc, et dans cette particularité, il ne peut s'agir que de mettre pour ainsi dire quelques notes, nous ne pouvons nous proposer que de présenter quelques brèves observations.

Je pense que je pourrai me limiter à une conclusion et à trois observations.

Ma conclusion sera de ce que c'est, en conclusion, qu'un *Balzac vrai scientifique.*

Ma première observation sera de la manière dont s'obtiendrait, en réalité, ce Balzac vrai scientifique.

Ma deuxième observation sera d'examiner, très en bref, si la fabrication de ce Balzac vrai scientifique ne recouvre pas en réalité une métaphysique, et une des métaphysiques les plus grossières.

Et ma troisième et dernière observation sera d'examiner, non moins en bref, si la fabrication de ce Balzac vrai scientifique répond bien à la tendance intérieure de la science moderne elle-même, qu'elle invoque sans cesse comme un modèle et non pas seulement comme un exemple, j'entends à la véritable tendance de la véritable science moderne.

En dernière analyse quand M. Brunetière déclarait la faillite de la science, il ne déclarait donc la faillite de personne autant que de soi, il ne déclarait nulle faillite autant que la sienne. Je ne dis pas cela pour le diminuer, car nulle opération n'est aussi hautement honorable, pour le penseur, pour l'historien, pour les philosophe, pour l'écrivain, que de déclarer, s'il y a lieu, sa propre faillite, partielle ou totale.

CHARLES PÉGUY

La Note sur M. Brunetière *fait partie de l'un des cinq recueils d'études inédites de Charles Péguy dont les Éditions de la Nouvelle Revue Française viennent d'entreprendre la publication, et dont le premier volume* Par ce demi clair matin *vient de paraître en librairie.*

LE MONUMENT

Autour du monument, pierres placées pour l'ombre,
L'air circule, très pur quoique très habité.
Dans cette ombre le corps enfin se dénouant
A convoqué les vers pour son arrangement.
Ils l'ont débarrassé d'un fangeux oreiller
Puis ils ont retiré leur présence inutile.
Tes os se sont enfin installés à leur boîte.
Ils adhèrent sans gêne à cette couche droite
Qui pour ce pur débris ne paraît plus étroite.
Je peux rouvrir les yeux sur ta transformation.
Elle ne m'émeut plus, si complète soit-elle,
M'ôte le désespoir de ta forme mortelle
Et me satisfait mieux que tes anciens portraits.

LA DERNIÈRE SIMPLICITÉ

L'appartement de notre grand-mère avait été réduit quelques années avant la fin de sa vie, tronqué de sa plus grande pièce au profit d'une veuve énorme et sanguine. Des trois pièces qui lui restaient elle n'occupait plus, chacune à son heure, qu'un coin. Dans la chambre, le désordre était limité au lit.

Ses fenêtres donnaient au-dessus des faîtes d'un jardin sans humidité, dans un ciel toujours beau mais selon la saison d'azur ou de pervenche, parfois aussi pâle en hiver que son petit crachoir émaillé.

...A peine plus foulé, le tapis du petit salon, Dans la chambre, malgré quelques heures actives, plus aucun désordre. Je m'y assis une partie de la nuit, non loin d'une fenêtre entrebâillée. Elle ne remuait plus, au milieu de son lit retirée autant que possible.

Mais alors tout s'est rapidement modifié. La chambre d'un mort devient en quelques heures une sorte de garde-manger. Pas grand-chose, plus personne : une sorte de scorie, de fœtus, de baby terreux, à qui l'on n'est plus tenté du tout d'adresser la parole, — pas plus qu'au baby rouge brique qui sort de sous le ventre d'une accouchée.

FRANCIS PONGE.

HISTOIRES QUE TOTO M'A CONTÉES

SAN PIETRO ET SAN PAOLO

Au temps jadis, Monsieur, les gens de Rome construisaient deux églises, l'une pour San Pietro, sur le Monte-Vaticano, et l'autre pour San Paolo, hors des murs de la ville. Les deux saints passaient tous leurs loisirs, assis sur l'un des balcons du Paradis, à observer les ouvriers au travail, car ils étaient l'un et l'autre très inquiets au sujet de leurs églises. San Pietro désirait voir la sienne finie avant celle de San Paolo ; aussi, tous les soirs, après qu'il faisait nuit, laissait-il les clefs du Paradis sous le porche, et demandait-il à son confrère, Sant'Andrea, de jeter un coup d'œil sur la porte pendant qu'il s'éloignait, pour une minute ou deux, jusqu'au coin de la rue. Alors il se glissait jusque dans l'église de San Paolo et défaisait le travail que les ouvriers avaient effectué au cours de la journée ; et s'il y avait quelque sculpture, quelque pilier, ou quelque autre objet de ce genre qu'il trouvait à son goût, il l'emportait et l'incorporait à sa propre église, rebouchant si adroitement l'endroit d'où il l'avait pris, que personne n'y voyait de différence. Et de cette façon, tandis que les constructeurs de l'église de San Pietro avançaient d'une manière merveilleuse, ceux de l'église de San Paolo n'avançaient pas du tout.

Cela continua longtemps ainsi, et San Paolo s'inquiétait davantage de jour en jour ; il en perdait l'appétit, et ne prenait plus plaisir à rien. Santa Cecilia essaya de l'amuser avec des chansons nouvelles qu'elle avait faites, mais cela le mit fort en colère, et il dit qu'une femme doit étudier en silence et dans la soumission.

Un jour qu'il se penchait par-dessus le balcon, il vit qu'on apportait dans son église deux piliers de pierre jaune antique, fort rares et précieux, et qui provenaient de quelque pays étranger (je n'en sais pas le nom). Il en fut absolument ravi, et il alla jusqu'à la porte du Paradis pour demander à San

Pietro de vouloir bien lui dire s'il avait jamais vu des piliers plus beaux. Mais San Pietro se contenta de dire qu'ils étaient assez jolis, après quoi il pria San Paolo de se retirer de là et de lui permettre de fermer la porte, pour le cas où quelque âme indigne s'y glisserait subrepticement.

Ce soir-là, Monsieur, à la nuit tombée, San Pietro alla voler ces deux piliers de pierre jaune antique, et les mit en place dans sa propre église. Mais le lendemain matin, San Paolo, qui, durant toute la nuit, n'avait fait que penser à ses piliers tout neufs, dit une messe basse parce qu'elle était plus courte, et se rendit ensuite au balcon pour avoir le plaisir de contempler son église avec ses magnifiques piliers de pierre jaune antique. Et lorsqu'il vit qu'ils n'y étaient pas, il fut saisi d'inquiétude, et alla s'asseoir dans un coin ombragé, afin de réfléchir à ce qu'il convenait de faire. Après avoir longuement médité, il se dit qu'on l'avait volé, et comme il savait qu'une personne qui a commis un premier vol continuera à voler tant qu'elle demeure en liberté, il résolut de surveiller son église la nuit, afin de pouvoir découvrir qui avait volé les piliers.

Au cours de la journée, les constructeurs de l'église de San Paolo mirent en place deux nouveaux piliers de jaune antique, et deux de porphyre, et puis encore deux autres, de vert antique. San Paolo, du haut de son siège au balcon, se réjouit de ces belles choses, car il savait qu'elles étaient tellement belles qu'elles serviraient d'appât au voleur, qui tenterait une nouvelle expédition, au cours de laquelle il le pincerait.

Après l'*Ave Maria*, il échangea quelques paroles aimables avec l'un des anges qui passait tout juste son armure dans le corps de garde avant de prendre sa place parmi le cordon de sentinelles qui entourent la Cité de Dieu, le jour comme la nuit. Ces anges, Monsieur, ont au moins cent pieds de haut, et San Paolo pria l'un d'eux, qui devait se poster près de la porte, de le cacher sous ses ailes, afin qu'il pût guetter le voleur sans être vu. L'ange lui dit qu'il était très heureux de lui être agréable ; car San Paolo était un Romain de Rome, et très bien vu au Paradis ; et, dès la nuit tombée, San Paolo se cacha dans l'ombre de ses plumes.

Bientôt il vit San Pietro sortir par la porte ; et la lumière, dont est constitué le corps des saints, l'accompagnait, de sorte que, bien que la terre fût dans l'obscurité, San Paolo voyait nettement tout ce qu'il faisait. Et il empoigna les deux nouveaux piliers de jaune antique, et les deux de porphyre rouge, et aussi les deux de vert antique, tout comme vous, monsieur, vous empoigneriez six pinceaux, et il les

emporta dans sa propre église sur le Monte-Vaticano, où il les mit en place. Et quand il eut rebouché l'emplacement d'où il avait pris les piliers, de telle sorte qu'on ne pouvait pas s'en apercevoir, il revint au Paradis.

San Paolo le croisa à la porte, et l'accusa de larcin, mais San Pietro répondit, en le prenant de haut, qu'il était le Prince des Apôtres, et qu'il avait droit à tous les meilleurs piliers pour son église. San Paolo repartit qu'il avait déjà eu l'occasion, jadis, de résister ouvertement à San Pietro parce qu'il était dans son tort (et ça, c'était à Antioche, monsieur) ; et alors ils échangèrent des paroles injurieuses, et les deux saints se querellèrent si bruyamment que le Padre Eterno, assis sur son trône de saphir, dépêcha auprès d'eux San Michele Arcangiolo pour faire comparaître devant Lui les adversaires.

San Paolo dit alors :

« O Maestà Onnipotente, — Les citoyens de Rome construisent deux églises, l'une pour moi et l'autre pour San Pietro ; et j'ai remarqué que depuis quelque temps, alors que les ouvriers de mon église ne semblent pas avancer dans leur travail, l'église de San Pietro est presque terminée. Avant-hier (et nous sommes aujourd'hui samedi), on a installé dans mon église deux piliers de pierre jaune antique, des piliers fort magnifiques, Maestà, mais quelqu'un les a chapardés pendant la nuit. Et hier, on a mis en place six piliers, deux de jaune antique, deux de vert antique, et deux de porphyre. Cette nuit, j'ai fait le guet pour voir si on les volait, et j'ai vu San Pietro qui est descendu et les a emportés dans sa propre église sur le Monte-Vaticano. »

Alors le Padre Eterno se tourna vers San Pietro, lui demandant s'il avait quelque chose à dire.

Et San Pietro répondit :

« Domeniddio, j'ai appris depuis longtemps cette leçon, qu'il n'est pas bon de nier ce que Votre Omniscience sait être vrai ; et je reconnais avoir emporté les piliers, et bien d'autres choses aussi, de l'église de San Paolo, et les avoir installés dans la mienne. Néanmoins, je désire faire remarquer qu'il n'est point là question de vol. Altissimo, vous avez daigné faire de moi le Prince du Collège Apostolique, le Gardien des Clefs du Paradis, et le Chef de Votre Église sur terre, et il n'est point convenable que les églises que les hommes construisent en mon honneur soient moins magnifiques que celles qu'ils construisent pour San Paolo. C'est pourquoi, en prenant ces piliers au sujet desquels San Paolo fait tant d'embarras ridicules, je suis simplement dans mon droit — droit qui appartient à la dignité du rang qu'il a plu à

l'immortelle splendeur de Votre Majesté de me conférer. »

Mais cette défense ne satisfit pas le Padre Eterno. Il dit que la façon secrète dont s'y prenait San Pietro était une preuve qu'il savait qu'il faisait ce qu'il ne fallait pas faire, et qu'en outre il n'était pas équitable envers les hommes qui construisaient l'église de San Paolo d'emporter les belles choses auxquelles ils avaient consacré leur argent en l'honneur de San Paolo. Il donna donc un avertissement à San Pietro, lui recommandant de ne pas permettre que pareille chose se reproduise.

Le lendemain était jour férié, et les ouvriers ne travaillèrent pas ; mais le lundi, ils placèrent dans l'église de San Paolo plusieurs dalles de lapis lazuli et de malachite, et pendant la nuit San Pietro, qui était le plus hardi et le plus audacieux des hommes, eut le front de les emporter et de les mettre dans sa propre église, en plein devant les yeux de San Paolo, qui se tenait à la porte, l'observant. Dès avant son retour, San Paolo avait porté sa plainte par devant le Padre Eterno, et San Pietro reçut une semonce fort vive, dans laquelle on l'avertissait que, s'il persistait dans sa désobéissance, son rang élevé lui-même, ses services utiles et sa bonne conduite en général, ne l'exempteraient pas d'une punition.

Le lendemain, qui était un mardi, on installa dans l'église de San Paolo un merveilleux baldaquin de jaspe et de marbre violet, présent du Grand Turc ; et, pendant la nuit, San Pietro descendit comme à son ordinaire et fit main basse dessus. Pour la troisième fois, San Paolo se plaignit au Padre Eterno, et alors toute la Cour du Ciel fut convoquée par-devant le Seigneur pour ouïr le prononcé du jugement.

Le Padre Eterno dit — et Sa Voix, Monsieur, était pareille au grondement du tonnerre — que, puisque San Pietro s'était rendu coupable de désobéissance envers le Décret Divin, pour autant que, poussé par la vanité, il avait pris le bien de San Paolo pour l'utiliser à sa propre église, sur le Monte-Vaticano, et, ce faisant, avait empêché que l'église de San Paolo fût achevée, — il était ordonné que, jusqu'à la fin des temps, la grande église de San Pietro à Rome ne serait jamais terminée. Le Padre Eterno ajouta aussi que, comme Il ne voulait donner nul encouragement aux rapporteurs et aux cafards, l'église de San Paolo hors des Murs, bien qu'achevée, serait soumise aux destructions et aux démolitions, et qu'aussi souvent qu'elle serait reconstruite, elle serait détruite.

Et, vous le savez, Monsieur, l'église de San Paolo est constamment abattue par l'incendie ou par les explosions, et l'église de San Pietro n'a jamais été quitte de la main des ouvriers.

OU IL EST QUESTION DE BEATA BEATRICE ET DE LA MAMMA DE SAN PIETRO

— Ah ! Monsieur, ne soyez pas en colère contre moi, parce que, vraiment, je l'aime tellement ! Que pourrais-je faire d'autre, alors qu'elle est jolie comme elle l'est, et toujours sage, joyeuse et patiente? Et quand je l'ai rencontrée hier soir à côté du hangar aux bateaux, je l'ai prise dans mes bras, lui demandant de m'embrasser, et elle l'a fait, Monsieur. Et puis je lui ai dit que je l'aimais beaucoup, et elle a dit qu'elle m'aimait aussi. Et j'ai dit que, quand je serais un homme, je l'épouserais ; et quand je l'ai regardée dans les yeux, ils étaient pleins de larmes, de sorte que je sais qu'elle m'aime ; mais elle est honteuse parce qu'elle est si pauvre et que sa maman est une telle mégère. Mais est-ce que ça me gêne, qu'elle soit pauvre — la petite colombe? *Ma che!* Quand je sens ses bras si doux autour de mon cou et son haleine dans mes cheveux, je l'embrasse sur les lèvres, sur le cou et sur la gorge, et je sais que c'est Beatrice, corps et âme, qu'il me faut et que j'aime, et non ses vêtements en lambeaux !

Toto sauta à bas du tronc d'arbre et se tint debout devant moi, tout son jeune corps souple tendu et surexcité tandis qu'il poursuivait ses annonces déclamatoires.

— Votre Excellence n'a-t-elle pas dit que je suis fort comme un bœuf, et ce ne sera-t-il pas ma joie de travailler dur pour rendre ma mie heureuse, et riche, et resplendissante comme le soleil? Croyez-vous que je dépense ce que vous me donnez chez le marchand de vin ou à la tombola? Vous savez que non. Oui, je l'ai toujours mis de côté, et maintenant, j'en mettrai de côté davantage, et, d'ici un an ou deux, je vous demanderai la permission de l'épouser. Non, je ne veux pas m'en aller, ni vous quitter. Que le diable vienne m'enlever sur ses ailes et m'emporte au fond de l'enfer et m'y brûle à jamais dans son feu le plus chaud, si je fais ça ! Et puis, si Beatrice est là, ça ne changera rien pour Votre Excellence ; vous n'aurez jamais besoin de la voir, vous ne serez même pas obligé de savoir, si vous ne le désirez pas, qu'il y a, vivant tout près de vous, une pareille fleur du Paradis, un tel ange. Et je puis vous assurer que Beatrice a le plus grand respect pour vous, et si seulement vous voulez bien être assez bon, assez gentil, pour nous permettre de nous rendre heureux

l'un l'autre, elle sera toute fière et heureuse de vous servir aussi bien que moi, et de m'aider à vous servir, moi aussi. Et puis, Monsieur, vous savez combien vous aimez un fritto? Oui, — eh bien ! Beatrice sait faire un *rigaglie* si merveilleux que vous direz qu'il doit venir tout droit du Paradis ; et ça, je le sais, parce que je l'ai essayé moi-même.

Il se jeta sur le sol, me baisa les mains, me baisa les pieds, pleura, et me fit une scène épouvantable.

Je lui dis de se lever et de ne pas faire l'imbécile. Je lui dis que peu m'importait ce qu'il faisait, et lui demandai si je m'étais jamais conduit brutalement envers lui, ou si je lui avais jamais refusé quoi que ce soit de raisonnable.

Il jura que j'étais un saint, un saint du Paradis, que je l'avais toujours été et le serais toujours, parce que je ne pouvais pas m'en empêcher ; et il allait retomber à genoux, lorsque je mis fin à ce genre de manifestation, et lui dis qu'il ferait mieux de m'amener cette petite, et de ne pas m'échauffer davantage (car j'avais déjà bien assez chaud) avec son vacarme.

— A dire vrai, Monsieur, répondit-il, j'ai toujours été bien sûr que vous prendriez pitié de nous quand vous sauriez à quel point nous nous aimons. Et quand vous nous avez surpris hier soir, j'ai dit à Beatrice qu'il fallait à présent vous mettre au courant de tout, parce que j'étais certain que, tant que je ne vous tromperais pas (et ça, vous savez que je ne l'ai jamais fait) il n'y avait rien à craindre ; et je lui ai dit que vous voudriez sans doute la voir pour lui donner de bons conseils, parce qu'elle est mon amie ; et elle a dit qu'elle considérerait ça comme trop d'honneur. Alors j'ai senti qu'elle tremblait contre mon cœur, et je l'ai embrassée longuement, et lui ai dit qu'il fallait qu'elle soit brave, comme moi ; et, Monsieur, puisque vous êtes assez aimable pour vouloir la voir, j'ai pris la liberté de l'amener, et elle est là.

J'avais toujours admiré l'habileté de ce gamin, et ne fus pas fort surpris de sa dernière annonce.

— Où donc? fis-je.

— Je l'ai placée derrière cet arbre, Monsieur, — et il indiqua du doigt un gros chêne éloigné d'une vingtaine de mètres. Je ne pus m'empêcher de rire de sa pénétration psychologique ; et il prit courage, je le suppose, devant mon aspect favorable. Toutes sortes de nuages d'hésitation, d'incertitude et de doute, s'évadèrent de ses yeux bruns et transparents tandis que son visage s'épanouissait en un sourire absurde et complaisamment chargé d'attente. — Faut-il que j'aille la chercher, Monsieur?

Je fis un signe de tête affirmatif. J'avais déjà quelque expé-

rience de ses amourettes ; mais c'était ici une phase nouvelle, et je me dis que je ferais mieux d'être préparé à *n'importe quoi.* Il s'éloigna de quelques pas, et disparut derrière le chêne. Il y eut un léger bruissement dans le taillis, et un bruit de baisers pendant une minute ou deux. Puis il en ressortit tenant par la main sa compagne. J'ai dit que j'étais préparé à n'importe quoi, mais j'avoue que j'eus un instant le souffle coupé par ce que je vis : Ce n'étaient pas un gamin et une jeune fille qui s'approchèrent de moi, mais deux gamins — apparemment tout au moins. Ils vinrent se poster à côté du hamac dans lequel j'étais étendu. Toto, voyez-vous, avait seize ans ; c'était une créature splendide et sauvage *(discolo)* des Abruzzes, un corps comme le Persée de Cellini ; avec la peau brune, sous laquelle il y avait du sang authentiquement rouge — lisse comme une pêche, et noble comme un dieu. Il avait un faible pour piquer une rose toute blanche parmi les ondulations noires de ses cheveux, au-dessus de l'oreille droite, et la couleur de cette rose, s'opposant à ses joues, toutes rougies comme elles l'étaient maintenant, était un spectacle dont il fallait vraiment rendre grâce aux dieux. Je lui faisais porter des vêtements blancs par ces chaudes journées d'été au bord du lac — une chemise de soie non boutonnée, et aux manches retroussées, laissant voir sa large poitrine brune et ses bras souples, et une culotte courte du même tissu, commode pour ramer. (Il avait sous ses ordres une demi-douzaine de créatures à sa ressemblance, et leur occupation était de me porter mon attirail de photographie et de chasse aux insectes, et de me servir à table tandis que je flânais au fil des jours d'été parmi les Monts Albains ou le long de la côte orientale.) Le personnage qui l'accompagnait, qui semblait être un garçon, et qu'il appelait Beatrice, paraissait avoir environ quatorze ans, et était encore bien plus délicatement mignon qu'il ne l'était lui-même. Ce qui était, chez lui, l'indépendance magnifique et audacieuse de son port était remplacé, chez elle, par une attitude de tendresse et de douceur, tout aussi frappante, à sa manière, que l'autre. Elle portait ses cheveux en une tignasse soyeuse et courte comme Toto, et sa chemise était boutonnée jusqu'à la naissance de sa gorge charmante. Elle arrivait à peu près à l'épaule du gamin, et se tint devant moi, dans l'expectative, les pauvres petits genoux tremblants, cependant qu'une rougeur discrète lui montait et redescendait au visage. Ils étaient d'une beauté si exquise, dans cette ombre chinée de soleil, devant le lac bleu servant de toile de fond, que je ne pus m'empêcher de les faire attendre quelques minutes. On ne voit point tous les jours de tableaux comme celui-là. Au bout de quelques ins-

tants, il lui passa le bras autour du cou, et elle lui passa le sien autour de la taille, et s'appuya légèrement sur lui. Mais il ne me quitta point des yeux.

— Continue, Toto, dis-je ; qu'est-ce que tu allais dire?

— Eh bien ! Monsieur, j'ai pensé, voyez-vous, que si Beatrice venait vivre chez nous — avec moi, je veux dire — ce serait plus commode pour vous si elle était comme nous autres tous, parce qu'alors elle pourrait faire des choses pour vous, tout aussi bien que nous, et que les gens ne bavarderont pas.

Je songeai immédiatement que Toto avait encore raison, comme d'habitude ; car, je le jure, la petite amie qu'il avait là passerait partout pour un très joli garçon, ayant tout juste la rondeur potelée de l'Apollino florentin, et rien de plus.

— Alors, j'ai pris des habits propres de Guido, et je les ai apportés ici de bon matin ; puis je suis allé chercher Beatrice et je les lui ai mis, et je l'ai cachée derrière l'arbre, parce que je savais bien que vous me gronderiez à son sujet quand vous descendriez lire vos journaux ; et j'ai résolu de tout vous dire, et de vous aviser que notre bonheur, à tous les deux, était entre vos mains. Et je voulais seulement que vous la voyiez comme ceci, pour que vous sachiez qu'il n'en résultera pour vous aucune gêne ni aucun désagrément si vous avez la bonté de nous permettre de nous aimer l'un l'autre.

Cela paraissait bel et bon ; mais, que cela le fût ou non, il était inutile d'être revêche à ce moment précis, de sorte que je leur dis d'être aussi heureux qu'ils le voulaient, et que je ne me mettrais pas en travers de leur chemin tant qu'ils ne se mettraient pas en travers du mien. Ils me baisèrent les mains, l'un et l'autre, et j'embrassai Beatrice sur le front, sur les joues et sur les lèvres, sous les regards de Toto, fier comme un paon. Puis je lui dis de l'emmener et de l'envoyer à la maison convenablement habillée, et de revenir me trouver dans une demi-heure.

Je voyais fort bien que tous ces événements étaient tout naturels, et que ce ne serait pas pour moi un rôle agréable à jouer, que de me montrer dur ou ridicule, ou de gêner une idylle si pleine de charme et de nouveauté. D'ailleurs, j'avais tout lieu de savoir la futilité qu'il y a, à s'interposer entre l'animal mâle et sa compagne.

Aussi, quand Toto revint, ne dis-je rien de décourageant ni de contrariant, si ce n'est que je lui rappelai qu'il devrait s'assurer d'éprouver un amour durable pour cette fillette, un amour qui le rendrait fier de passer sa vie avec et pour elle, et elle seule. Je lui dis qu'il était fort jeune, ce qui n'était pas sa faute, et que, s'il voulait m'écouter, il ne ferait rien hâtivement. Il dit que mes paroles étaient celles de la sagesse

même, et qu'il m'obéirait tout comme il obéirait à la Madonna del Portone coiffée de sa couronne de gloire si elle descendait lui donner des ordres à l'instant et ici même ; qu'il connaissait Beatrice depuis qu'ils avaient été ensemble des bébés, et qu'il l'avait toujours beaucoup mieux aimée que ses sœurs, et d'une autre façon, si seulement je pouvais comprendre. La veille au soir, quand il l'avait tenue dans ses bras, il lui avait dit qu'il savait qu'elle avait un sentiment pour lui, et qu'il se sentait si fort, auprès d'elle si faible, avec son air si tendre et si tentant, que tout à coup il l'avait désirée pour sienne vraiment, et avait eu envie de donner à quelqu'un une *bastonata* magistrale, rien que pour elle, et de la tirer des griffes de cette sale sorcière de mère qu'elle avait, de cette vieille chipie grippe-sou qui ne lui donnait jamais aucun plaisir, la tenait enfermée chaque fois qu'il y avait une *festa*, et, Saints du Ciel ! la battait parfois simplement parce qu'elle l'enviait d'être belle, délicate, et fraîche comme une jeune primevère. « Quelle malédiction, d'avoir pour *mamma* une mégère pareille, et à quoi donc a pu penser la Madonna, pour avoir donné une telle *donnicciuola* de *mamma* à sa *bellacuccia* bien à lui? Il est vrai que la Madonnina est parfois inattentive, mais aussi, bien sûr, elle a tant de gens dont il lui faut s'occuper ; sinon, elle n'aurait pas donné à San Pietro une *mamma* comme celle qu'elle lui a collée ! »

Je vis là une occasion de passer à un autre sujet, et lui dis qu'il me serait agréable de savoir quel genre de *mamma* la Sainte Vierge avait donnée à San Pietro.

— Ah ! ma foi, Monsieur, vous saurez que la *mamma* de San Pietro était la femme la plus avare qui ait jamais vécu — grattant et liardant tous les jours de sa vie, et laissant San Pietro et ses deux sœurs (la religieuse, et l'autre, dont je vous parlerai une autre fois) des jours entiers sans leur donner rien à manger, à part peut-être quelques épluchures de pommes de terre et une croûte de fromage. Quant à des actes de bonté et de charité envers ses voisins, je ne crois pas qu'elle ait su ce que c'était, encore que, bien entendu, je n'en sois pas certain ; et tout ce que San Pietro avait de bon dans sa nature, il avait dû le ramasser ailleurs. Dès qu'il fut en âge de travailler, il se fit pêcheur, comme vous le savez, car lorsque le Santissimo Salvatore eut besoin d'un pape pour gouverner l'Église, Il se rendit au bord de la mer et choisit San Pietro, parce qu'Il savait que, San Pietro étant pêcheur, il serait précisément l'homme désigné pour subir toutes sortes de privations, et pour attraper l'âme des gens et les porter au Paradis, tout comme il avait eu l'habitude d'attraper les poissons et de les porter au marché. C'est ainsi que San Pietro

alla à Rome et y régna pendant de nombreuses années. Et enfin, les Païens décidèrent que tous les Catholiques devaient être mis à mort. Et les Catholiques furent d'avis que, tout en n'ayant pas d'objection à être eux-mêmes mis à mort, il serait dommage de gaspiller un bon pape comme San Pietro, qui avait été choisi et leur avait été donné par le Seigneur Dieu en personne. Aussi persuadèrent-ils à San Pietro de s'enfuir par une nuit des plus noires, et de se cacher pour quelque temps dans un lieu solitaire en dehors des portes de la ville. Après qu'il eut marché quelque temps le long de la Via Appia, — et la nuit était fort sombre — il vit une lueur grise sur la route, devant lui, et là, dans la lumière, il y avait le Santissimo Lui-même ; et San Pietro fut étonné, car Sa Majesté se dirigeait vers Rome. Et San Pietro dit : « O Maître, où vas-tu? » Et le Visage du Santissimo devint fort triste, et Il dit : « Je vais à Rome, pour y être crucifié à nouveau. » Et alors San Pietro sut que ce n'était pas une noble chose qu'il faisait en s'enfuyant ainsi clandestinement, parce qu'un pasteur ne lâche pas ses moutons quand arrivent les loups, — du moins aucun pasteur valant un *baiocco*.

« Alors San Pietro fit demi-tour et rentra à Rome, et fut crucifié avec beaucoup de joie entre deux poteaux dans le Cirque de Néron ; mais il ne voulut pas être crucifié comme le Santissimo, parce qu'il désirait faire amende honorable en raison de la faiblesse qu'il avait eue en essayant de s'enfuir, et il pria et supplia pour qu'on le mît en croix avec la tête à la place où devraient être les pieds. Les Païens dirent : mais comment donc, si cela lui plaisait ainsi ; quant à eux, ça leur était égal. Et alors San Pietro ne résista plus, mais alla simplement tout droit au Ciel. Et, bien entendu, quand il y arriva, son ange lui donna une chape et une tiare neuves, ainsi que ses clefs, et le Padre Eterno lui confia les fonctions de portier, ce qui est un très grand honneur, mais lui était bien dû, parce qu'il avait occupé un rang si élevé lorsqu'il vivait ici-bas. Or, après qu'il eut séjourné là quelque temps, sa *mamma*, elle aussi, quitta ce monde, et ne fut pas autorisée à entrer au Paradis, mais, en raison de sa ladrerie, elle fut envoyée en Enfer. Cela ne plut pas du tout à San Pietro, et quand quelques-uns des autres saints le blaguaient à ce sujet, il se mettait en colère. Il finit par aller trouver le Padre Eterno, disant qu'il n'était, en aucune façon, convenable qu'un homme de sa qualité fût ainsi couvert de honte. Et le Padre Eterno, qui est tellement bon, pitoyable et miséricordieux, qu'Il ferait n'importe quoi pour vous obliger, pourvu que ce soit pour la santé de votre âme, dit qu'Il était navré pour San Pietro, et comprenait parfaitement la situation où il se

trouvait. Il hasarda que la décision au sujet de la *mamma* de San Pietro avait peut-être été prise hâtivement, et il ordonna à l'Ange Gardien de la *mamma* d'apporter le livre dans lequel avaient été inscrites toutes les actions de sa vie, bonnes ou mauvaises.

— Voyons, dit le Padre Eterno, nous allons examiner avec soin ce livre, et si Nous trouvons une seule bonne action qu'elle ait accomplie, Nous y ajouterons les mérites de Notre Fils, et du sien, de façon qu'elle puisse être délivrée des tourments éternels.

« Alors l'Ange fit la lecture du livre, et on constata que, dans tout le cours de sa vie, elle n'avait fait qu'une seule bonne action ; car une pauvre mendiante, mourant de faim, lui avait demandé un jour, pour l'amour de Dieu, de lui donner à manger, et elle lui avait jeté la tête d'un oignon qu'elle était en train d'éplucher pour son propre souper.

« Et le Padre Eterno ordonna à l'Ange Gardien de la *mamma* de San Pietro de prendre cette tête d'oignon et d'aller la tenir au-dessus du gouffre de l'Enfer, de sorte que si par hasard elle était soulevée dans son bouillonnement, avec les autres âmes des damnés, à la partie supérieure de ce ragoût, elle pourrait saisir la tête d'oignon, et se faire ainsi hisser jusqu'au Ciel.

« L'ange fit ce qui lui était ordonné, et voleta dans l'air au-dessus du gouffre de l'Enfer, tenant dans sa main la tête d'oignon ; la fournaise flambait, et les âmes en feu bouillonnaient et se tordaient comme la *pasta* dans un chaudron de cuivre ; et bientôt celle de la *mamma* de San Pietro monta à la surface, tendant les mains dans son angoisse, et lorsqu'elle vit la tête d'oignon, elle l'agrippa, car c'était une femme fort cupide, et l'Ange commença à s'élever en l'air, la soulevant vers le Ciel.

« Or, quand les autres âmes des damnés s'aperçurent que la *mamma* de San Pietro les quittait, elles désirèrent s'échapper aussi, et elles se suspendirent aux pans de sa robe, afin d'être délivrées de leur tourment ; et l'Ange continua à s'élever, et la *mamma* de San Pietro tenait toujours la tête d'oignon, et bien des âmes torturées étaient accrochées à ses jupes, et d'autres aux pieds de celles-ci, et d'autres encore aux précédentes, — si bien qu'on aurait cru, assurément, que l'Enfer allait se vider d'un coup. Et toujours l'Ange s'élevait davantage, et le long flot de gens tous suspendus à la tête d'oignon s'élevait aussi, sans que la tête d'oignon fût trop faible pour résister à cet effort. Mais quand la *mamma* de San Pietro se rendit compte de ce qui se passait, et du nombre de ceux qui s'échappaient de l'Enfer avec elle, cela ne lui plut pas :

et, comme c'était une méchante femme, égoïste et hargneuse, elle lança des coups de pied et se débattit, et saisit entre ses dents la tête d'oignon, afin de pouvoir se servir de ses mains pour faire lâcher prise à ceux qui étaient suspendus à ses jupes. Et elle se débattit si violemment qu'elle trancha, d'un coup de-dents, la tête d'oignon, et retomba à tout jamais dans les flammes de l'Enfer.

« Vous voyez donc, Monsieur, qu'il sera, à coup sûr, avantageux pour vous d'être bon pour les autres et de leur permettre d'en faire à leur guise, tant qu'ils ne viennent pas se mettre en travers de vos affaires. »

Je gloussai de rire devant les réflexions morales de Toto.

D'UNE MANIÈRE DONT LES CHRÉTIENS S'AIMENT ENTRE EUX

— Oui, dis-je, voilà une très bonne histoire, Toto. Et maintenant, je voudrais bien savoir où tu l'as apprise (1).

— Ma foi, Monsieur, répondit-il, elle m'a été contée par Fra Leoni, des Capuccini. Non pas que je veuille vous faire croire que les Capuccini et les Fransciscains, c'est tout un. Pas du tout. Mais, bien sûr, vous en savez plus long que ça, et c'est bien un trait de leur impertinence éhontée, de le prétendre, comme ils le font, car on n'avait seulement jamais entendu parler des Capuccini durant des centaines d'années après que San Francesco eut fondé son Ordre des Petits Frères. Et la raison pour laquelle on les a créés, c'est simplement à cause de ce vaniteux de Simon Quelque Chose ou Autre, qui consacrait à ses vêtements plus de pensées que ne le comportait le bien de son âme, et qui trouvait que les manches qui suffisaient bien à San Francesco, et la pèlerine ronde que portait ce céleste saint, ne convenaient pas à son genre de beauté : alors, il s'est fait une robe brune au lieu d'une grise, avec des manches simples pour faire voir la forme de ses bras, et sans poches, ainsi qu'une pèlerine non pas ronde, mais pointue comme la partie de chair qu'il y a entre mes épaules. Et alors, comme il ne manque jamais de gens prompts à courir après quelque chose de nouveau, il rassembla tant de disciples désireux de s'habiller comme lui, que le Saint-Père préféra leur donner la permission d'en faire à leur tête, plutôt que de les voir devenir des rebelles contre notre Sainte Mère l'Église,

(1) Il s'agit d'une autre histoire, relative à la rivalité des Jésuites et des Franciscains.

parce que la chose n'avait, en réalité, aucune importance sérieuse.

Je lui dis que je savais tout cela, mais que je ne croyais pas que des religieux, que ce fussent des Franciscains, ou des semblants de Franciscains comme les Capuccini, ou même des Jésuites, feraient preuve, les uns envers les autres, d'une jalousie et d'une envie comme il en ressortait de l'histoire de Fra Serafico.

— Et là, dit Toto, je peux vous assurer que vous avez absolument tort. Je vous dirai que, dans chaque ordre religieux, il y a deux catégories d'hommes — les saints et les pécheurs ; et, bien entendu, les saints s'aiment toujours les uns les autres, comme l'ont fait Francesco et Domenico ; et, tout au contraire, s'étant soumis au dragon infernal qui chasse toujours tout amour du cœur de ses esclaves et les enflamme du feu immortel de l'envie, les pécheurs se haïssent entre eux d'une haine pareille au venin des vipères, et s'occupent à toutes sortes de manigances au moyen desquelles ils pourront jeter le discrédit sur leurs ennemis, les pécheurs des autres ordres. Ma foi, je vais vous raconter une histoire qui est absolument vraie, parce que j'ai vu la chose, de la façon dont quelques Capuccini — et vous ne me demanderez pas de dire où est leur couvent — ont commis une action grâce à laquelle sera, un jour, couverte de honte une maison de Jésuites qui vivent dans leur voisinage.

« Donc, il y avait un couvent de Capuccini, et, hors des terres du couvent, il y avait une petite maison où j'habitais avec mon père et ma mère, ainsi que mes frères et sœurs ; et c'était un endroit fort solitaire. A une distance telle que, pour la parcourir, il faudrait le temps de dire cinq *Pater*, cinq *Ave*, et cinq *Gloria*, il y avait une autre maison, avec peut-être trois ou quatre chaumières à portée de la vue, de sorte que c'était vraiment un lieu fort solitaire. Mais, à dix kilomètres, il y avait un grand collège de Jésuites, là-haut sur les monts, et quand un Jésuite mourait, on l'enterrait habituellement dans le cimetière des Capuccini.

« Or, il vint s'installer dans l'autre maison un homme qui n'était ni un vieillard ni un jeune homme, mais juste entre les deux ; et comme il se sentait solitaire, il prêtait attention à toutes les dames qui passaient par là en visitant ce célèbre couvent de Capuccini ; et notre difficulté, ce fut de savoir laquelle il allait épouser. Et il y en avait une, en particulier, qui parut à un Capuccini être celle qu'il devrait épouser ; mais elle habitait au loin, dans une grande ville, de sorte que l'un des moines écrivit au prêtre de sa paroisse pour lui demander ce qu'il convenait de faire, et le prêtre de la paroisse

répondit : « Oui, il faut que vous la mariiez le plus tôt pos-
« sible ; » et, peu de temps après, cet homme honorable l'épousa et l'amena dans la maison de ce lieu solitaire dont je vous parlais. Et ils y vécurent très tranquillement pendant quelque temps, après quoi les affaires du mari l'appelèrent au dehors pour quelques semaines. Il partit donc, et sa femme resta à la maison, où il n'y avait personne, en dehors d'elle-même, qu'une femme, sa servante.

« Et, peu de temps après, au milieu d'une nuit, on vint frapper à la porte de la petite maison où j'habitais avec mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs, et j'entendis qu'on frappait, parce que, cette nuit-là, je devais aller m'amuser dans le verger des Capuccini. Je descendis donc, vêtu seulement de ma chemise ; et comme je désirais tenir secret ce que j'allais faire, je laissai, sous le siège du porche, ma chemise roulée en boule, — et je vais vous dire pourquoi : j'avais songé à deux choses ; la première, c'est que la nuit était fort pluvieuse, et que si ma mère s'apercevait, le lendemain matin, que ma chemise était mouillée, elle devinerait que j'avais fait quelque sottise, et comme elle le dirait à mon père, je n'aurais que des coups de bâton en guise de déjeuner ; et la seconde, c'est que, si quelque Capuccino se trouvait persuadé par un démon inquiet de regarder par la fenêtre pour voir un gamin tout nu courant par le verger ou le cimetière, il se dirait que ce n'est rien de plus qu'une pauvre âme s'échappant du purgatoire, — après quoi, ayant répété un *De Profundis*, il se remettrait au lit. Donc, juste au moment où je traversais la cour à pas de loup, tandis que la pluie chaude se déversait en torrents sur mon corps, il se produisit ces coups violents frappés à la porte de notre maison, et je bondis derrière un arbre, où j'attendis. Puis mon père ouvrit la fenêtre de sa chambre, à l'étage, demandant ce qui se passait, et la voix de la servante de l'homme honorable répondit que la Signora Pucci s'était soudain trouvée fort malade, et que si ma mère était une Chrétienne, elle viendrait à son secours. Cette servante parlait d'une voix fort pâteuse, et comme je ne pensais pas qu'il serait amusant pour moi de rester derrière mon arbre, je m'enfuis et m'amusai tout mon saoul avec les pêches appartenant à ces Capuccini. Lorsque je rentrai à la maison, je me séchai avec un torchon, pris ma chemise sous le siège du porche, et me remis au lit. Et, le le matin, quand je me réveillai, il n'y avait personne pour nous donner à déjeuner, car mon père était parti à son travail et ma mère était allée assister la femme de l'homme honorable, de sorte que je fus bien content d'avoir fait tant de bons repas au cours de la nuit. Pendant toute cette journée-là,

toute la nuit suivante, et le lendemain, ma mère fut absente de la maison, et je n'ai pas besoin de vous dire que je commençais à croire qu'il se passait quelque chose de fort étrange, que je devrais connaître. Alors, j'attendis de-ci, et j'attendis de-là, et je posai une question d'un genre à celui-ci, et une question d'un autre genre à celui-là, et, pendant la nuit, après que mon père m'eut vu me mettre au lit, je me levai de nouveau, laissai ma chemise sous le porche comme précédemment, non pas parce qu'il pleuvait, cette fois, mais parce que ça me plaisait, aussi bien que pour l'autre raison, et je me promenai tout nu, heureux et libre, » (ici, il lança les bras en l'air et s'agita en tous sens, d'une façon indescriptible) « me cachant derrière les arbres et les buissons, de la maison de mon père à la maison de l'homme honorable et jusqu'au cimetière du couvent des Capuccini ; et au cours de cette nuit-là je vis bien des choses curieuses. Tout cela, avec les réponses qui me furent données aux questions que j'avais posées, ainsi que d'autres bribes et morceaux que je connaissais ou avais vus de mes yeux, me permit de savoir ce qu'était au juste ce mystère.

« Je m'aperçois que j'aurais dû vous dire ceci : huit jours auparavant, un prêtre très âgé, du collège de Jésuites dont j'ai déjà parlé, avait été enterré dans le cimetière du couvent ; il était également le confesseur de la femme de l'homme honorable, et c'était un prêtre qu'elle tenait en très haute et particulière estime ; il s'appelait le Padre Tommaso. C'était véritablement un saint, que tout le monde vénérait, car le Signor Iddio l'avait fait vivre cent deux ans, afin qu'il pût ajouter aux nombreuses bonnes actions qu'il avait accomplies au cours de sa longue vie. Je voudrais que vous vous souveniez de tout cela, parce qu'il faut maintenant que je passe à une autre partie de l'histoire.

« Après que la servante de l'homme honorable eut dit à mon père que sa maîtresse était souffrante, ma mère se leva de son lit et se rendit immédiatement à la maison de la malade. Arrivée là, elle trouva la Signora Pucci tombée à terre et prise d'une grande douleur ; et, étant elle-même une femme, elle sut, au premier coup d'œil, de quoi il retournait.

« Or, la servante de l'homme honorable, qui avait accompagné ma mère, était ivre, et, partant, inutile. Aussi ma mère, qui est la meilleure de toutes les femmes qui respirent, installa-t-elle aussi confortablement qu'elle le put, pour le moment, la Signora Pucci, puis elle alla à l'écurie, attela le cheval à la carriole, et, s'étant rendue à la ville la plus proche, à cinq kilomètres de là, ramena un médecin au lever du jour.

« La malade fut mise au lit, et le médecin donna à ma mère des instructions sur ce qu'il y avait à faire pendant son absence ; car il dit qu'il lui fallait rentrer à présent chez lui pour terminer sa nuit de repos, parce qu'il avait ses malades à voir au cours de la matinée, mais qu'il reviendrait dans l'après-midi, et qu'alors, peut-être, il se produirait quelque chose. Mais ma mère lui dit qu'elle ne consentirait à aucun prix à rester seule dans la maison avec la Signora Pucci, parce qu'elle se rendait compte qu'il allait se produire quelque chose de fort épouvantable. Le médecin répondit qu'il ne resterait pas, parce qu'il ne le pouvait pas ; et que si ma mère n'était pas là pour assister la malade dans sa peine, elle pourrait mourir. Mais ma mère refusa absolument de se laisser persuader, et en fin de compte elle l'emporta, et le médecin resta ; ils veillèrent durant toute la nuit, et le lendemain à midi il arriva dans cette maison un bébé tout neuf, et la Signora Pucci fut tellement étonnée qu'elle faillit vraiment mourir ; quant au bébé, il mourut effectivement au bout d'une demi-heure passée en ce monde.

« Alors, la malade fut prise de folie, et s'écria, dans son délire, qu'elle ne voulait pas que l'homme honorable, son mari, sût qu'un bébé tout neuf était arrivé dans cette maison ; de sorte que ma mère alla trouver le Père Gardien de ces Capuccini, lui contant tout ce qu'elle savait, qu'elle avait elle-même baptisé le bébé, lui donnant le nom d'Angelo, parce qu'elle avait vu qu'il était sur le point de mourir, et qu'il fallait donc qu'il fût enterré dans le cimetière ; et que sa mère, la Signora Pucci, demandait que tout cela fût fait en secret, et que la tombe fût faite avec celle du Padre Tommaso, dont je vous ai parlé précédemment, qui était un saint avec lequel n'importe qui pourrait se sentir heureux d'être enterré. A quoi le Père Gardien répondit que tout cela était aussi facile que de manger ; et il prescrivit à ma mère, après qu'elle aurait mis dans une boîte Angelo, le bébé mort, de l'emporter sous son manteau, à minuit, auprès de la tombe du Padre Tommaso. Elle fit ce qui lui avait été ordonné, mettant le bébé mort dans une boîte en bois qui avait contenu du riz, et sur le couvercle de laquelle elle marqua au couteau une croix, afin que San Michele Arcangiolo sût qu'il y avait là un Chrétien ; et, à minuit, elle se trouva là, devant la tombe du Padre Tommaso. Et, bien entendu, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y avait un gamin tout nu, caché dans un cèdre, au-dessus de leurs têtes, allongé à plat ventre sur une branche épaisse à laquelle il se cramponnait avec les cuisses et les bras, et plongeant ses regards tout droit sur la tombe. Puis sortirent du couvent Fra Gio-

vannino, Fra Lorenzo, Fra Sebastiano et Fra Guilhelmo. Et si je ne m'étais pas souvenu qu'un gamin tout nu dans un cèdre n'est pas l'une des choses dont il est impossible de se passer dans un enterrement de minuit, j'aurais ri, car ces moines, sortant de leur couvent sans chandelles, trébuchèrent contre les croix des tombes, et dirent des choses que les moines ne disent pas dans leurs offices. Ils avaient apporté deux bêches et un seau d'eau bénite, et, lorsqu'ils arrivèrent à la tombe du Padre Tommaso, Fra Sebastiano et Fra Guilhelmo creusèrent un trou d'environ trois pieds au-dessus de la tête du Jésuite ; puis ma mère leur confia la boîte qu'elle portait sous son manteau, et ils la mirent en terre ; l'ayant aspergée d'eau bénite, ils la recouvrirent, remirent la tombe (du mieux qu'ils le purent sous cette faible lumière) dans l'état où elle avait été précédemment, et retournèrent alors à leur couvent, ne prononçant pendant tout ce temps aucune parole à voix haute.

« Puis ma mère retourna à la maison de la Signora Pucci, et un gamin sans vêtements l'y suivit. Pendant une heure, après cela, je fis la navette, en courant, du couvent à la maison de l'homme honorable, mais, constatant qu'il ne se produisait plus rien, je regagnai mon lit.

« Vers la fin de la journée du lendemain, ma mère rentra chez elle, et dit que le médecin avait amené une infirmière auprès de la Signora Pucci, et que l'homme honorable, son mari, allait également rentrer, de sorte qu'il n'y avait plus rien qu'elle pût faire. Alors elle défaillit de fatigue, car elle était épuisée, mais s'étant reposée quelques jours, pendant qu'avec mes frères et mes sœurs j'avais fait convenablement le ménage, elle se remit.

« Et voilà toute l'histoire, Monsieur.

« Et je crois que vous comprendrez que ces Capuccini, à moins qu'ils ne soient en vérité les imbéciles les plus fieffés — et cela, il se peut bien qu'ils le soient — ont été poussés par l'envie à l'encontre des pères Jésuites, à amorcer un projet qui causera quelque jour un gros scandale. Vous voyez nécessairement qu'ils ne pouvaient empêcher l'arrivée du bébé tout neuf dans la maison de l'homme honorable, et ce n'est pas ça que je leur reproche. Vous voyez bien aussi qu'une fois que le bébé tout neuf était arrivé et était mort à l'état de Chrétien, ils ne pouvaient faire autre chose que de l'enterrer dans leur cimetière, et cela, secrètement, afin de protéger contre toute honte la Signora Pucci. Et, après tout, vous devez bien voir qu'il y a, dans ce cimetière, des mètres et des mètres de terre où ce bébé chrétien Angelo, mort, aurait pu être enterré tout seul et en secret, et qu'il est tout

bonnement abominable de l'avoir mis dans la tombe d'un Jésuite, laquelle, pouvant être ouverte à n'importe quel moment — Dieu sait quand et pourquoi, mais c'est fort vraisemblable — apportera un grand déshonneur et une vilaine tache au renom des fils de Sant'Ignazio. »

Je lui dis que je comprenais.

FREDERICK ROLFE (1).

(Traduit de l'anglais par Jules Castier.)

(1) Frederick Rolfe (qui s'est octroyé, dans des circonstances assez curieuses, le pseudonyme de baron Corvo), est né à Londres en 1860, et mort à Venise en 1913. Converti de bonne heure au catholicisme et s'intéressant vivement à l'histoire italienne, peintre, photographe, inventeur et écrivain, il est venu à maturité, pourrait-on dire, vers les années 1890 *(the naughty nineties)*, où commençait à se dessiner une réaction (dans le domaine des lettres, tout au moins) contre l'étroit conformisme et la « respectabilité » victoriens. L'un des organes principaux de cette réaction était une revue trimestrielle, *The Yellow Book*, dont le rédacteur en chef était Henry Harland, et l'éditeur John Lane. C'est *The Yellow Book* qui accueillit les premières œuvres d'imagination de Frederick ROLFE, les *Stories Toto told me*, six contes remarquables par la fraîcheur de leur inspiration et la vivacité tout italienne de leur style (vers 1897). Les autres ouvrages de ROLFE se caractérisent, eux aussi, par un style personnel et chargé de latinismes ou d'italianismes : ce sont principalement *Don Tarquinio*, *The Desire and Pursuit of the Whole*, et surtout l'admirable *Hadrian VII*. dont les éditions de *La Table Ronde* vont prochainement publier une traduction française.

LA CONSOLATION DU VOYAGEUR

(Suite et fin.) (1)

ÉPISODE GERMANIQUE

L'automne, j'entends le vrai : celui qui est un repos entre deux violences, l'automne cette année dépassera la Toussaint. Les matinées sont fraîches, et c'est à peine si je puis tenir dans la grande pièce du rez-de-chaussée, qui me sert de bureau. Mais l'après-midi, quelle douceur dans l'air ! Les fenêtres sont béantes sur le demi-cercle d'arbres qui, du vert au rouge, et d'une ocre à l'autre, rivalisent de somptueuses nuances avec le massif de zinnias. Ce paysage, si borné qu'il soit, me suffit pour un temps. Pour un temps seulement. C'est un lieu de transition, un aimable purgatoire, et je ne sais si je dois rire ou me fâcher, lorsqu'on me dit, apprenant que j'habite ce hameau : « Vous qui vivez à la campagne. » La campagne à dix lieues de Paris ! La campagne, qui est plénitude et liberté !

Pourtant j'ai ma liberté. Accusez-moi d'arrogance : je la porte en moi. Pour m'en convaincre, je n'ai besoin que d'un souvenir, d'une image, d'une émotion. Précisément, depuis un mois que je suis venu vous rejoindre, je vis avec une image. Je l'ai surprise pendant mon retour. Je suivais une route sinueuse à travers les bois d'Auberive ; soudain, au cœur de la forêt, je découvris une vallée dont le pur dessin et le grand air de solitude me ravirent. A mi-pente, une ferme basse, peut-être abandonnée ; au fond de l'enclave une rivière étroite, gainée de saules et de roseaux ; de là, à travers des

(1) Voir *la Table Ronde* nº 52.

landes, un chemin de sable montait vers le bois. Personne ; je suis resté plus d'une heure à m'enchanter du silence et de cette grave thébaïde.

Quelques-uns de mes amis (P. le premier) goûtent assez peu, au cours de nos promenades, ce qu'ils appellent mes absences. Plus indulgente, vous savez quel réconfort, quelle récompense, de tels instants peuvent m'apporter. Ils m'ont soutenu toute ma vie. On les pardonne à un enfant ; mais voici que j'ai cinquante ans : il faut bien croire que je suis un « demeuré ».

Je ne parviens pas encore à me rendre compte de ce qui peut ainsi m'émouvoir. Certains paysages, je les admire, et ne fais que les admirer ; je les cite, puis les oublie. Mais ceux que j'aime, c'est tout autre chose. Sans doute m'offrent-ils, à mon insu, une sorte de paysage intérieur ; car les regarder n'est rien, sinon un plaisir, une attente, un pressentiment ; je me dis, bien sûr : « Je vivrais là ; je prendrais ce chemin ; je m'assoirais sous cet arbre ; la nuit, j'entendrais le vent sous ce hangar. » Mais ma rêverie même, je le sens, va me détourner de l'essentiel. Non, rien ne s'est vraiment passé jusqu'à l'instant où tout se tait en moi, où je m'oublie enfin pour me confondre exactement avec le paysage. Mais alors, et pour des jours, c'est une résurrection.

Je ne parle que d'instants très rares, qui sont une grâce et dont je mesure le bienfait. Il en est d'autres, plus nombreux, que je puis ignorer d'abord et longtemps méconnaître. Je me souviens peu des visages et des noms ; mais avec l'âge une étrange mémoire m'est venue, qui me déconcerte et qui vous amuse. Il m'arrive, tandis que nous suivons une route que depuis quinze ou vingt ans nous n'avons pas revue, de ressentir soudain un trouble : gêne ou plaisir, je ne sais, mais attente et confus éveil. Ce ne sont point des formes ou des couleurs qui me reviennent d'abord ; c'est telle nuance d'émotion, vieille, ténue, brusquement la plus précise. « Vous allez voir : dans un instant, sur notre gauche, au bas d'une côte, il y aura une baraque près d'un bois de pins. » Le plus simple paysage, et je ne l'ai vu qu'une fois, sans y prêter attention ; mais une part de moi s'y était sans doute reconnue, qui en gardait, qui m'en livre à présent le souvenir.

Que voilà de complaisance envers moi-même ! C'est que je sens bien la place que tiennent en moi, conscients ou non, de tels souvenirs. J'imagine que la nuit, après tant de gestes, de paroles et de lectures, l'âme descend dans ces petites vallées et s'y rafraîchit. Le jour, c'est parfois gênant. A Paris surtout, dans la rue, dans une réunion, même parmi mes amis, si heureux que je sois, il est rare que je me trouve vraiment à l'aise. Dieu sait pourtant que je m'y applique ; j'ai beau faire : cette part de moi-même n'est pas là, qui garde le souvenir de mes lieux secrets.

Un jour, à la *N. R. F.* — c'était pendant une réunion du comité de lecture — j'écoutais ces rapports et ces discussions qui vont faire la joie ou la détresse des jeunes auteurs. On ne peut être plus simple et moins pontifiant que mes amis du comité. On ne peut montrer plus de grâce que ne fait, chacun le sait, un éditeur, et cet éditeur. Mais les dimensions de la pièce, les bureaux luisants, la profondeur et l'alignement impeccable des fauteuils (j'occupe le second, en partant de la droite) donnent enfin à nos réunions un caractère légèrement solennel. Et puis que de propos subtils, quel jeu de références à toutes les littératures, tous les arts, toutes les philosophies du globe ! Ce jour-là, j'eus encore un moment d'absence, ou plutôt d'égarement, qui se traduisit par un fou rire. Je venais d'imaginer, non, je venais de voir, ici, en plein comité, dans cette pièce majestueuse (celle de Talleyrand), la porte s'ouvrit sur une vache. Une belle et grosse vache, la robe beige, tachée de roux, quelques mouches autour du museau humide, quelques crottes au bout de la queue. Elle sentait l'herbe, le lait et le fumier ; toute hâlée par le vent, les averses et le soleil ; dans ses reins, le souvenir du taureau et de la progéniture. Elle s'avança paisiblement et vint s'asseoir parmi nous, dans le fauteuil le plus moelleux ; puis, tournant vers le maître du lieu ses yeux clairs et son bon sourire : « Alors, dit-elle, Gaston, de quoi s'agit-il? »

J'ai ma réponse et vous la donne pour ce qu'elle vaut : il ne s'agit que de liberté et d'amour. Mais j'y reviendrai, soyez-en sûre.

★

De quoi peut-il s'agir dans un monde blessé, fiévreux, incohérent? Le facteur m'apporte un journal : crimes et discours, grèves, essais atomiques, conférences et combat — voilà le monde. Je ne m'y dérobe point, mais je m'y sens mal armé. Je suis un homme qui vous écrit, qui raconte une histoire, qui essaie de donner une nuance nouvelle à une phrase ou à une émotion, qui essaie à tâtons de s'approcher des autres hommes, de les comprendre et même de les traduire. Mais le monde, ce monde?

Je reviens d'Allemagne où, de la mysticité au burlesque, de l'horreur aux vieilles ballades, cette incohérence trouve aujourd'hui son apothéose. L'autre année déjà, je me trouvais à Berlin ; je m'y suis promené quelques jours parmi les monstrueux décombres, le grouillement des morts et des survivants. Je revois la ville partagée, la démarche automatique sous l'œil des policiers et des soldats, les plantations de pommes de terre au Tiergarten, les caves où s'entasse une population, les boîtes de nuit où trafiquants, filles et pédérastes dépensent en une heure la nourriture d'un quartier ; à la porte de la Chancellerie, les gamins qui vendent pour dix cigarettes les médailles militaires de 71, de 14 et de 40 ; tout un peuple enfin qui balance (qui balançait encore) entre la stupeur, la flagornerie et la haine.

Le jour de mon départ, je devais déjeuner dans une ambassade. Ce fut un beau déjeuner, avec des généraux, des conseillers, des professeurs et des laquais en livrée. On servit d'abord, sur d'énormes plats, des pyramides d'écrevisses. Et chacun de se récrier, au grand plaisir de l'hôte. Puissant, jovial, légèrement bourbonien, notre hôte raffole de ces crustacés, que l'on pêche pour lui dans les ruisseaux de Potsdam. Le second service apparut : c'étaient encore des écrevisses, plus grosses, me sembla-t-il, et plus rutilantes. Nous hésitions à sourire ; mais notre hôte : « Mangeons des écrevisses, messieurs ! » Nous en mangeâmes, qui par politesse, qui par politique, quelques-uns par goût (j'étais de ceux-ci), et nous vîmes s'épanouir le visage de l'ambassadeur. Restait pourtant un bon nombre d'écrevisses ; sur un signe du maître,

les plats furent enlevés. Ils revinrent un instant plus tard : cette fois, les écrevisses étaient légion, et elles étaient royales. Croyez-moi : le spectacle avait grand air ; c'était le spectacle de la conquête.

Mais à peine quittions-nous la table, on me poussa dans une voiture : je ne pouvais quitter Berlin, me dit-on, sans parler aux étudiants. Une conférence? Je n'avais rien préparé ; et mon train partait à six heures : il en était quatre. De l'Université il ne restait plus que deux ou trois amphithéâtres, du matin au soir emplis à craquer, et, vers le soir, lourds d'une chaude puanteur. On n'y voyait goutte, la plupart des vitres étant remplacées par des cartons. Je devinais ces regards tendus, ces maigres visages, ces corps mal nourris qu'il fallait de temps en temps lâcher dans la campagne, pour qu'ils pussent y reprendre quelques forces. Qu'est-ce qu'ils attendent de moi? De quoi puis-je leur parler? Je leur parlai de Pascal, sans grand espoir d'éveiller leur intérêt. Mais soudain quelle étrange résonnance prenaient ici les mots de salut, de grâce ou de damnation, de tragédie humaine... Pas un souffle, pas un craquement de table. Puisqu'on leur parlait de drame et de misère, c'était d'eux-mêmes qu'on leur parlait. Et je ne sais quelle image de Pascal se formait en eux, qui peut-être eût fait horreur à Pascal. Mais la vaste pièce était devenue un théâtre et un temple ; on y célébrait un mystère, dont chacun des assistants était le héros et l'acteur ; rien ne manquait à cet envoûtement où je me sentais glisser moi-même, ni l'ombre, ni le lourd encens de sueur et de fatigue, ni, alentour, le témoignage des ruines.

Quelques instants plus tard, comme j'étais parvenu à mon train, j'entendis s'élever aux abords de la gare une musique gémissante. Sur un remblai, derrière une palissade, un homme se penchait sur un orgue de Barbarie et tournait lentement la manivelle. Il était seul sur ce terrain vague et ne pouvait espérer une aumône. Pour qui jouait-il? pour le train libre? pour les décombres? pour la nuit naissante? Ce fut ma dernière image de Berlin.

Cet automne, avant de vous rejoindre, ce ne fut plus à Berlin, mais dans une ville de la zone française, que je me

rendis. On y présentait une exposition de peinture moderne, et j'avais promis d'y faire une causerie le jour de l'ouverture. La veille de mon départ, on me téléphona que le gouverneur français de la ville me conviait à déjeuner ; malheureusement, je ne pouvais voyager la nuit et déclinai l'invitation. Le lendemain pourtant, vers une heure, une voiture militaire m'attendait à la gare de Mulhouse ; elle me conduisit à grand train ; mais la route est longue et mauvaise ; à la frontière, nouveau retard. Quand j'arrivai chez le gouverneur, deux heures étaient passées : j'entendis soupirer d'aise une trentaine de convives. On se mit à table, moi, confus et muet, mes hôtes d'autant plus aimables.

Je me trouvais en face d'un vieux monsieur : tête ronde, visage poupin, le geste mi-précieux, mi-pataud, l'air plein de bonhomie. C'était un Allemand ; bien entendu, il s'exprimait en français, mais lentement, cherchant ses mots, avec des trouvailles et des maladresses si heureuses, que chacun de nous admirait la saveur de notre langue. Je le pris d'abord pour un professeur, puis m'avisai qu'il ne parlait point pour un auditoire, mais à la fois pour lui-même et le plaisir de la confidence. Précisément, il racontait ses jeunes années, alors qu'il servait de page à une jeune princesse, dans une petite cour rhénane ou wurtembourgeoise. Tendant son verre ou soulevant son assiette, il mimait pour nous ce rôle de page, avec un petit sourire des yeux et de la bouche, un peu attendri, un peu malicieux, à coup sûr très avisé. Puis il soupira et conclut : « Et voilà... ; beaucoup d'années se sont passées ; quand j'ai revu la princesse, elle était devenue une vieille dame, et moi, oh ! moi... un vieux général. »

Un général? Le repas achevé : « Quel est donc ce général? » demandai-je à mes hôtes. « Mais c'est le général von S... ! Vous savez bien, celui qui fut gouverneur de Paris. » Je me sentis en plein conte ; et d'autant plus que le souvenir me revint, du jour où, par téléphone, pendant l'occupation, l'on m'avait mandé d'urgence à Paris. « Il n'y a plus de train ce soir ; je ne peux tout de même pas venir à pied. — Ce serait à voir ! » me dit-on d'une voix un peu sinistre. J'y allai le lendemain ; ce fut pour m'entendre menacer, par un intermédiaire, d'un camp de concentration. — Bon, l'incident

était clos : j'avais fait attendre pendant plus d'une heure l'ancien maître de nos destins.

Mais le conte allait durer. Après ma causerie, je dînai à l'Institut français, où nous bavardâmes assez longtemps. Puis je regagnai la villa où je devais passer la nuit : elle était tout illuminée. Sur le palier du premier étage, un officier levait les bras : « Mais où étiez-vous? Mais on ne vous a donc rien dit? Cette soirée, grand Dieu ! cette merveilleuse soirée musicale ! » Ai-je vu de ma vie un plus bel homme? Grand, svelte, sur les joues un soupçon de poudre, sur la poitrine une dizaine de rubans, non par ostentation, me semblait-il, plutôt par caprice. Il se présenta : « Prince de... » J'appris plus tard qu'il était Roumain et apparenté aux Hohenzollern, à qui d'ailleurs il reprochait de l'avoir spolié d'un château ; il n'en servait que mieux dans l'armée française.

J'étais mort de fatigue et voulus me dérober. Mais lui : « Vous n'y pensez pas ! Venez d'abord que je vous présente... » Et, me prenant par le bras, il m'imposa le tour du palier, qui formait antichambre ou fumoir. « Voici le professeur K., le grand poète polonais. » D'un canapé, se levait le professeur. « M. B., le grand musicien tchèque... M. R., l'éminent égyptologue... » Je saluais, tendais la main, mesurant du regard le reste de la galerie. J'apercevais aussi la porte de ma chambre, et cela m'induisait à sourire.

Nous y parvînmes. « Je vais..., commençai-je. — Quelle idée ! Il est à peine minuit. Vous ne pouvez partir sans que je vous aie présenté à Leurs Altesses Royales ! C'est impossible. Venez, venez, cher monsieur. » D'une main délicate, mais ferme, il me guida vers un salon, en chuchotant : « N'est-ce pas? Vous vous inclinerez, vous direz : *Altesse Royale;* et puis, de temps en temps, au cours de la conversation : *Monseigneur.* Rien de plus simple. » A la cheminée du salon s'appuyait une dame sans âge, en robe écarlate (c'était une cantatrice), épuisée de toute évidence, mais l'œil avide et l'oreille tendue. Devant elle, de chaque côté d'une table couverte de gâteaux, deux groupes, deux cercles se tenaient en habit de soirée. L'un d'eux s'ouvrit à notre approche et mon guide, m'ayant nommé, proclama : « Son Altesse Royale

le prince de Hohenzollern. » Je vis un petit vieillard, à l'air inquiet et maussade ; au demeurant, son entourage était à sa ressemblance, fait d'hommes âgés, soucieux, mélancoliques. Mais on me poussait déjà vers le second cercle : « Son Altesse Royale le prince de Saxe. » Un jeune homme cette fois, petit, sec, laid, grincheux ; et jeune aussi sa petite cour, mais plus avenante : j'y vis Franz Schubert, qui se cassa et sourit naïvement ; un poète chauve dont la pomme d'Adam proéminait avec défi sur le jabot ; un long garçon au teint d'olive, qui faisait entre deux doigts tourner une rose ; le seul homme âgé du groupe semblait aussi le plus effacé : presque un nain, avec le lourd et vague visage de François-Joseph.

« Mais, s'écria le bel officier, Votre Altesse Royale ne boit pas !... Petit ! » Il fit claquer les doigts ; un enfant apparut, vêtu d'une robe blanche qui s'arrêtait aux genoux et aux coudes, et que bordait un filet rose, en tendre harmonie avec les membres nus. « Petit, une coupe pour Son Altesse Royale. »

J'avais échangé quelques mots avec Schubert, qui devina ma sympathie et tint à y répondre : c'est ainsi que se font les ententes entre les nations. Puis j'allai m'asseoir dans un coin. J'essayais de surmonter ma fatigue, mais je me sentais peu sûr d'être éveillé. On parlait à voix basse ; c'étaient presque des chuchotements, souvent de longs silences ; les deux cercles se tenaient immobiles, immobile aussi la cantatrice allemande, qui regardait toujours ses princes. Sur un meuble, entre deux génies, une pendule de Saxe marquait une heure éternelle.

Mais le lendemain, quel soleil sur la campagne de Bade et de Wurtemberg ! Le plus pur de l'automne : des bois roux, des terres silencieuses et, dans les gestes des paysans, une étrange lenteur.

Nous allions, un ami et moi, d'une église baroque à l'autre ; elles sont nombreuses dans ce pays et poussées dans leur style jusqu'à l'extravagance. Vers la fin de la matinée, nous arrivâmes sur un éperon qui dominait un lac. De l'herbe ou des landes ; aucun village, aucune maison sur deux ou trois

lieues ; mais, à la pointe de l'éperon, une église, où nous entrâmes.

Imaginez tous les caprices, toutes les inventions, tous les excès, toutes les grâces aussi du rococo ; sur un fond bleu et or, un blanc peuple d'images et de statues, des moulures, des lampadaires en spirale, des confessionnaux en forme de grotte, une chaire : mi-colimaçon, mi-tour de Babel, et tous les saints du paradis, tous les animaux et toutes les plantes de la création ; à la voûte, de grands anges, peints à fresque jusqu'à la ceinture, jaillissaient en stuc pour brandir une lance ou tendre une couronne. Mais le miracle est qu'une telle extravagance avait pourtant son harmonie. On n'en était pas écrasé ; elle ne menaçait pas comme un cauchemar ; bien plutôt, elle semblait développer jusqu'au délire un rêve candide et méticuleux.

L'autel se trouvait en contre-bas ; nous aperçûmes, debout à la grille du chœur, un jeune couple de paysans. C'était un mariage. Derrière le garçon deux hommes se tenaient, deux femmes derrière la jeune fille. Ils étaient tous vêtus pauvrement de gris ou de noir. Ils restaient figés. Nous voyions le prêtre dessiner de loin en loin un signe de croix ; mais nous ne percevions aucune parole, aucun murmure. Cette église rayonnante, ce petit groupe terreux : on ne pouvait rêver d'un contraste plus profond. Pourtant le misérable couple était venu de son village afin de s'unir, lui aussi, parmi les belles choses du ciel. Il n'y eut ni chant ni tintement de cloches. Nous les vîmes retourner à pied chez eux, l'un près de l'autre, les parents derrière. Comme le vent soufflait sur ces landes, la nouvelle épousée ôta son chapeau et le mit sous le bras, quitte à plaquer la main, de temps en temps, au-dessus de l'oreille.

★

Heine, dans son livre sur l'Allemagne, parle d'un roman d'Arnim, qui, je crois, n'a jamais été traduit dans notre langue. C'est l'histoire d'un jeune seigneur que tout est venu combler : une femme aimante, un fils, de fidèles amis... Tout cela pourtant, il le quitte un jour, et va courir le monde.

Vingt ou trente ans plus tard, il revient. C'est le soir, un château illuminé, une précieuse assistance. Il s'y mêle, sans que personne le reconnaisse ou lui prête attention. Il va de groupe en groupe à travers les salons, regarde, écoute, hésite. Cette femme encore belle sous des cheveux gris, n'est-ce pas sa femme? Et son fils, ce jeune officier? Et son ami d'enfance, cet homme solennel? Il le croit, il n'en est pas sûr, il se sent inquiet. On dirait que tous ces gens — tous ces personnages — poursuivent un vieux rite dont l'esprit s'est perdu. Leurs gestes sont discrets et bien accordés, mais on ne sait à quoi ils répondent ; leurs murmures glissent à son oreille, sans qu'il y puisse trouver un sens. Il regagne le parc et s'éloigne lentement, perplexe, déconcerté, jusqu'à l'instant où il s'écria : « Ah ! je sais. Ils sont morts. »

Est-il besoin de vous dire que j'évoquais cette histoire à la soirée des Princes? Mais j'y ai songé plus d'une autre fois, et il m'arrivait d'y sentir une vague menace. « Il est, me disais-je, une notion de l'homme (et de l'amour, peut-être), sur laquelle nous vivons, que de toutes nos forces nous voulons maintenir, qui est devenue notre seule raison d'être. A notre insu, ne nous a-t-elle pas enfermés, nous aussi, dans la demeure enchantée? » Je ne l'ai pas plus tôt dit que je m'insurge : un enchantement? Et cette avidité, cette brûlure, cette lutte constante? Non pas le sommeil ni la mort, mais la vie essentielle, la seule qui vaille d'être vécue. Cependant, je n'en suis pas toujours sûr.

Tandis que j'écris, je vous entends marcher au-dessus de moi. Vais-je vous rejoindre? Il ferait bon rester côte à côte dans votre chambre, ou bien sortir tous deux, gagner la forêt, simplement faire quelques pas dans l'allée. J'ai tant à vous dire. Il ne se passe point de jour que je ne me promette : « Demain, nous parlerons longuement. Elle doit bien sentir ce que j'éprouve, et deviner ce que je voudrais dire. Mais cela ne suffit pas : nous parlerons. »

Depuis combien de temps n'avons-nous pas parlé selon nous-mêmes? Quel silence ! Oui, mais quelle voix dans ce silence, et plus pure que tous les mots, aux instants du moins où nous savons la surprendre. C'est cette voix que j'écoute aujourd'hui et que j'essaie de traduire. Ne venez pas près

de moi ; faites moins de bruit en marchant. Et cette porte, et ce volet qui bat, et cette enfant qui bougonne sur une version difficile ! Vous allez voir qu'il me faudra revenir, loin de vous, dans mon village, pour vous parler.

SIX PIEDS DE TERRE

Voilà bientôt trois ans que j'ai commencé cette lettre, et je ne me retrouve devant mes « six pieds de terre » que pour la reprendre. A ma table, la fenêtre ouverte sur une mauvaise matinée de printemps, j'essaie de débrouiller un rêve où je me sens encore pris. Dans une étrange ville de province, je suivais d'interminables couloirs ; je grimpais et descendais des étages ; je poussais toutes les portes, et toutes les chambres étaient vides ; d'une cuisine, je passais dans un jardin ; du jardin, dans un hangar ou dans une grange. Ce que je cherchais ainsi, je n'aurais pu le dire ; mais il m'était nécessaire de l'atteindre. La ville prit fin ; j'ai longtemps marché à travers les décombres d'une misérable banlieue, jusqu'à l'instant où m'apparut une sorte de château ou de forteresse, qu'il me sembla reconnaître. Je parvins par une rampe derrière le premier mur d'enceinte ; sous une voûte, un chemin de ronde encerclait la demeure ; et cette demeure était percée de hautes lucarnes en ogive, mais j'eus beau, maintes fois, en faire le tour : je n'y découvris aucune entrée. Je compris alors ce que je cherchais : vous étiez là, quelque part, dans l'une de ces pièces, et notre fille aussi, et je m'y trouvais moi-même, je ne sais comment l'expliquer, moi qui pourtant essayais en vain de m'y introduire. Les jambes lourdes, je me suis assis sur le mur d'enceinte, devant une immense étendue de marécages ou de bois noirâtres. Et là, je me suis consolé comme j'ai pu, en me racontant des histoires. Je les contais à mi-voix, sans grand espoir qu'elles vous parvinssent ; mais sait-on jamais?

Je fais peu de cas des songes et les tiens, dans un récit, pour une matière fâcheuse. Est-ce bien un songe que je vous rapporte? Je suis éveillé : il dure. J'en reconnais le décor :

ces murailles, ces tours, cet exil, qui me rappellent une de nos premières habitations communes, au temps où, malgré le bon sens et notre bourse, nous allâmes, en pleine forêt, à une heure du plus proche village, louer une extravagante bâtisse, mi-couvent, mi-château. Certes, ce n'était pas le goût de jouer aux châtelains qui nous poussait, nous qui venions de passer l'hiver dans une casemate abandonnée, au cœur d'une île ; c'était le goût de la solitude. Quelle solitude — où nos voisins les plus familiers étaient une laie et ses marcassins ; quelle solitude et quel enchantement ! Quel silence aussi ! Il me semble que c'est là que j'ai commencé à me taire, pour vous parler tout à mon aise.

Vingt ans plus tard, me voici donc dans mon village de l'Est ; vous êtes en Auvergne ; Dominique a gagné la Provence. Dans une telle dispersion, laissez-moi croire à la demeure bien close qui quelque part nous rassemble ; il doit être bon d'y vivre : je le devine, je l'éprouve déjà, je l'ai toujours éprouvé.

Cette année, si j'ai recours à mon village, c'est un peu comme un convalescent. J'ai passé un mauvais hiver, vous le savez mieux que personne. La maladie aidant, cette fièvre constante où je me débats, ces bonds d'humeur, ces déchirements d'un excès à l'autre, tout prenait une allure frénétique. Oh ! je n'espère pas y changer grand'chose. Et pourtant...

Z..., le sculpteur que j'ai rencontré à Cortina d'Empezzo, me racontait une histoire que je veux vous redire, parce qu'elle me charme encore et m'édifie. Ce sera la première de ce nouveau cahier.

Pendant la guerre, Z... s'était réfugié en Amérique ; il y tomba malade, d'une pneumonie, je crois. En deux jours, grâce aux sulfamides, il fut guéri. Après quoi, il fallut le guérir des sulfamides. Plus de forces, physiques ni morales ; un complet épuisement. « C'est bien simple, j'étais devenu idiot. Je ne pouvais faire un pas ; on m'asseyait sur une chaise longue et j'y passais la journée. Ma fenêtre était ouverte, mais je me tenais au fond de la pièce, parce que la lumière me faisait mal. Chaque matin, on m'apportait un journal ; je ne le lisais pas ; pourtant c'était l'époque où les

Allemands commençaient à fléchir, et moi qui avais tant attendu cette heure, moi qui n'avais vécu que pour elle, je n'avais pas la force de m'y intéresser; c'étaient des mots, du papier, du bruit, et le bruit me faisait horreur.

« Des jours ont passé. Ma fenêtre donnait sur une cour. Il faut vous dire qu'il n'est pas de ville comme New-York pour être infestée de chats à l'abandon. Un matin, l'un de ces chats sauvages, tout jeune et déjà tout galeux, mais avec d'admirables yeux jaunes, a sauté sur le rebord de ma fenêtre. Il m'épiait, je ne faisais pas un geste; puis, doucement, j'ai ramassé — quel effort ! — le journal qui traînait au pied de ma chaise; doucement j'en ai déchiré une feuille, j'en ai fait une boule, je l'ai lancée à deux pas de moi; et le chat s'est enfui.

« Il est revenu le lendemain, et j'ai fait un nouvel effort; cette fois, la boule est allée un peu plus loin; j'ai vu le chat hésiter un instant, mais il est encore parti. Et le lendemain, et le surlendemain, et pendant un mois, j'ai recommencé; et chaque jour j'y prenais plus d'intérêt, chaque jour aussi je me sentais raccroché davantage à quelque chose. Un matin, le chat a sauté dans la pièce et jeté un coup de patte à la boule; le jour suivant, il est resté un peu plus; et puis il a pris l'habitude de venir ainsi jouer quelques minutes avec ces boules de papier, où il s'agissait de Leningrad, de Varsovie et de Berlin, du vrai monde, des vrais hommes. Et moi aussi, peu à peu, je suis redevenu un homme, et même un sculpteur.

— Et le chat?

— Oh ! il était resté sauvage. Dès que j'ai pu marcher, il n'est plus revenu.

★

Que ne vais-je espérer, sur la foi de mon sculpteur, moi qui peux encore lire les journaux (encore que je n'use pas beaucoup de cette faculté), et qui d'ailleurs, à force de respect, sais me concilier les chats les plus farouches? Je me reprends à écrire, et dans la condition et de la façon que j'aime; tout ce que cela veut dire pour moi, vous le devinez; je ne m'en expliquerais pas sans impudeur.

C'est qu'aussi, voilà de longs mois que j'attendais cet instant. J'étais pris par des essais, par des chroniques ; un travail appelait l'autre ; je travaillais en soupirant. Sans doute, je ne méprise point ce genre de travail ; j'y trouve de l'intérêt, même du plaisir : non pas seulement le plaisir de mieux goûter une belle œuvre, mais celui de comprendre à travers elle et d'aimer un homme ; celui de soutenir parfois, comme je le peux, un effort, un talent nouveau ; celui de parler librement, celui de mener un combat que je sais juste. Je ne me tiens pas pour un critique, connaissant trop bien les qualités qui me font défaut : la patience d'abord et l'abnégation. Ce livre même que je viens d'écrire sur la prose française, ce n'est rien d'autre qu'une histoire d'amour ; mais quelle héroïne !... J'ai rejoint, par delà quarante ans, l'écolier qui s'émerveillait quand soudain, à peine tracée, une phrase se mettait à vivre, une phrase où il trouvait le meilleur de lui-même, et davantage. Nous parlons de technique et d'art ; mais il n'est enfin qu'un souci et une conquête : c'est que, pour reprendre le mot admirable de Joachim du Bellay, « présents, absents, vifs et morts, manifestent l'un à l'autre le secret de leurs cœurs. »

Je ne cherche pas autre chose. C'est une belle délivrance que d'y parvenir, et, sans être absolument naïf, je m'étonne toujours de cette métamorphose qui, du trouble, du tumulte, des contradictions, de l'angoisse, des mauvaises violences, délivre une harmonie, un chant accessible et pourtant fidèle.

Le chant qui aujourd'hui peut être le mien, j'en connais les limites et je ne m'abuse point sur sa résonnance. J'admire, j'aime le haut accent, l'éclatant registre et la dramatique fureur de certaines voix qui font retentir notre époque. Mais j'ai tout ensemble assez de modestie et d'orgueil pour m'en tenir à mon lot. Et même, soit paresse, soit vergogne, soit inconscient calcul, je préfère me réduire.

Au demeurant, je ne méconnais pas ma chance. Il se trouve que je n'ai jamais eu la moindre envie d'accomplir une « carrière ». Ce n'est point d'ailleurs que je reste insensible à l'accueil qui m'échoit. Mais enfin, qu'il me vienne quelques suffrages, parmi ceux que je peux souhaiter, qu'il

s'y ajoute parfois la sympathie d'un inconnu — je me dis : « C'est beaucoup ; c'est assez pour ne point rougir devant mon éditeur. »

Et quoi? Vais-je attendre de ces pages qu'elles connaissent la fortune d'un roman? Elles ne relèvent d'aucun genre établi ; confidences, essai, nouvelles, récit, il y entre de tout, sans que rien y impose une figure familière. Je le savais en les commençant ; je le sais mieux encore ; c'est bien pourquoi je me plais à les écrire. Et que ces pages tout intimes doivent être publiées, que, parlant pour vous, je doive aussi songer à un tout autre public, c'est assez dangereux, je ne l'ignore pas. Je sais que, sous une liberté apparente, il me faut cacher une discipline ; qu'un accent faux peut tout détruire ; qu'enfin cette œuvre n'est rien si elle n'est sincère, et qu'elle n'est rien si elle n'est pas une œuvre. Mais voilà bien de quoi tenter un écrivain — puisque je suis (ou me crois) écrivain.

Je ne suis pas seul à le croire. De ma chambre, ce matin, j'entendais un passant demander à ma mère, si le monsieur qu'il avait aperçu, le mois dernier, chez elle, était son « fils l'écrivain ». (Non, c'était son fils l'homme sérieux, c'était mon frère). Vous devinez ma grimace. Mais pourquoi cette grimace? C'est ici que M. J... m'accuserait de pudibonderie, lui que j'avais accusé de cynisme. Pourquoi? Vraiment, je n'ai aucune honte d'être écrivain. Et je ne me sens pas, écrivain, éloigné des gens de mon village ; au contraire. Mais eux-mêmes, ne se sentent-ils pas plus loin de moi? Et vous me voyez déambulant à travers les vignes, avec cette pancarte : « Écrivain ! » Hier, pendant deux heures, la pluie m'a retenu à mi-côte, dans une baraque de vache ; si un paysan m'eût aperçu, quel tableau exemplaire : « Un écrivain sous l'orage ! » Et puis c'est une question de statues. J'aurai la mienne, vous n'en doutez pas ; au moins une plaque sur ma maison natale ; hélas ! cela ne peut suffire ; un écrivain, dès qu'il est reconnu pour tel, doit être lui-même une vivante statue ; sinon, il y a malfaçon, ou défi, ou piège. Il me faut avouer que, si j'admire les statues, je préfère le moindre des hommes, une bête, un arbre, tenez : cette maigre plainte qui me vient en ce moment du verger. C'est bien pourquoi

j'écris. Vous le verrez demain : je vous annonce une histoire, une vraie.

★

« Oh ! c'était il y a longtemps, bien longtemps. J'étais une toute jeune fille, dans les dix-sept, dix-huit. C'est cela, je me rappelle ; mon frère venait de partir soldat. En ce temps-là, nous habitions à l'entrée du village, du côté du bois. La maison n'était pas belle, non : une maison de pauvres gens. Et pourtant vous allez voir. Oui, voilà qu'un jour d'été arrive au pays tout un régiment. C'étaient les manœuvres. Un régiment, pensez ! Le drapeau, les officiers à cheval, et le défilé des soldats, et les fourgons, et l'ambulance : nous n'en avions jamais tant vu. Et voilà que tout ce monde s'installe en cantonnement. Le garde-champêtre passe dans les rues, avec son tambour, pour annoncer que chaque maison aura son lot de soldats. Ça ne faisait pas la joie de mes parents ; papa grognait : « Comme si on n'avait pas assez d'ennuis ! Et sur qui allons-nous tomber ! des voyous, peut-être des voleurs. » Moi, il faut bien dire que ça m'amusait plutôt. C'est que les distractions étaient rares et que l'on ne me laissait jamais sortir. Si bien qu'en attendant nos soldats, je ne tenais pas en place. Et la journée passe : partout les soldats s'installent ; on les entendait rire ; on les voyait casser la croûte, panser les chevaux, se laver à la pompe. Mais chez nous personne. Je me suis dit : « On nous a jugés trop pauvres. Pourtant nous avons une vraie chambre, celle de mon frère. » J'avais le cœur gros. Et puis, vers le soir, qui est-ce que je vois venir, qui s'approche, qui me dit bonjour? Un officier. Un officier chez nous, ce ne pouvait être qu'une erreur ! Un officier, sa place était chez le maire, ou chez le médecin, ou chez M. Léonard, le rentier. Pas du tout, c'était chez nous qu'il venait loger ; c'était notre maison qu'il avait choisie, parce qu'elle se trouvait au bout du village. Je n'en revenais pas ; et maman : « Mais, monsieur, c'est trop pauvre, chez nous. Vous seriez mal. — Mais non, madame, je ne cherche qu'à être tranquille. Vous avez bien un grenier? » Il s'était découvert ; on voyait qu'il venait de loin, d'une grande ville pour sûr, et qu'il n'était pas le

premier venu ; un peu chauve, peut-être, mais à peine, des mains soignées, une moustache fine, longue, soyeuse, comme on en voyait alors sur les almanachs, des yeux doux, qui semblaient tout comprendre, qui n'étaient pas gais, non, mais on aurait dit qu'ils vous souriaient toujours ; et jamais je n'avais entendu personne parler si simplement et avec tant de politesse. Et papa, mon Dieu ! qui gardait sa casquette sur la tête, et qui ne disait mot, qui paraissait furieux ! C'est maman qui a répondu : « Un grenier? — Oh ! nous avons une chambre, la chambre du fils, qui est soldat » Elle ne disait pas que cette chambre, depuis le départ de mon frère, c'est moi qui l'occupais, mais j'étais contente qu'elle ne le dise pas : « Ah ! votre fils fait son service? — Mais oui, monsieur, à Lyon qu'il le fait. » Et moi, toute fière : « Il est dans les cuirassiers. — Cuirassier? Une belle arme ! Et l'on n'y prend que de beaux garçons. » J'ai bien vu que mon père se rengorgeait ; et maman, donc : « Oh ! ça, il est grand, il est fort... Mais les maladies sont si vite venues, le pauvre petit ! »

« Et voilà : nous étions là tous les quatre, devant la maison. Nous entendions des soldats chanter. Dans le village, on commençait à allumer les lampes. Alors papa s'est décidé ; il a pris sa voix de gorge, sa voix un peu rauque, qu'il avait avait quand il était un peu embarrassé : « Eh bien ! entrez donc, monsieur, vous prendrez bien quelque chose. » Mais, avant d'entrer, l'officier s'est tourné vers moi ; il m'a regardé avec son sourire un peu triste, mais pas du tout gênant ; et il m'a dit : « Moi aussi, mademoiselle, j'ai une sœur. Ou plutôt j'en avais une... Elle vous ressemblait. » Heureusement que c'était la nuit, ou presque : il ne m'a pas vue rougir. Et je crois bien que, du coup, mes parents ont perdu toute méfiance. Nous sommes entrés ; papa a retiré sa casquette ; je songeais : « Ce n'est pas trop tôt. » Mais après, j'ai songé qu'il ne l'avait pas retirée d'abord, parce qu'il n'osait pas, et que c'était sa manière à lui d'être poli. »

J'ai changé quelques mots, développé quelques scènes. Mais je ne l'ai fait que par souci d'une vérité plus intime. Je n'ai rien voulu d'autre que dégager le sens et l'accent

d'un récit. Vraiment, je ne crois pas avoir trahi ma mère.

Oui, c'est ma mère qui vient de parler, qui vient de commencer une histoire. Et c'est la première fois qu'elle raconte une histoire. Vous me direz peut-être qu'elle ne cesse d'en raconter? Ah ! ce n'est pas la même chose ; elle ne cesse de dramatiser sa vie ; du moindre incident, elle fait une complainte, un fragment d'épopée, une protestation contre le destin ; elle altère, déforme, invente de toutes pièces. Vais-je la convaincre de mensonge? Elle n'hésite qu'un instant, repart sur le premier mot, qui en appelle un autre : l'allure se précipite, l'accent s'affirme, et voici une nouvelle fable, éclatante d'autorité et de solennelle conviction. Tout cela, je le connais, et ne le connais que trop ; j'en fus déchiré toute mon enfance. Mais une histoire véritable, une histoire que l'on conte pour le seul plaisir de conter, c'est la première fois qu'elle s'y hasarde.

Elle ne l'eût pas fait, sans doute, si, de la ville voisine, l'un de ses amis n'était venu me voir. Il est écrivain, professeur aussi, ce qui donne plus de sérieux au premier titre ; et l'on ne peut avoir plus de courtoisie. Nous avons donc déjeuné tous trois ensemble ; c'est à la fin du repas que ma mère, dont le visage, depuis quelques instants, était traversé de lueurs, se mit à parler. Dès ses premiers mots, je fus surpris, moins par le sens des mots, que par leur ton : un ton frais, plaisant, assez crâne, un ton où je crus sentir à mon égard certaine coquetterie, et peut-être une ombre de défi. Vous devinez le jeu : à tels fils, telle mère. Bon ! j'ai détourné ma chaise et fait mine d'être à cent lieues. Mais enfin, ma mère, parler de sa jeunesse et d'un bel officier !

« Nous avions donc un officier, et d'avoir un officier, ça nous a fait des jaloux, vous pensez bien. Pas plus tard que le matin d'après, pendant que maman tirait les vaches, la mère César notre voisine, vient montrer le nez, son grand nez rouge : « Eh bien, dit-elle, un lieutenant ! vous en avez de la chance ! — Oh ! dit maman, on ne l'a pas cherché. — N'empêche ! Et puis, c'est quelqu'un de bien, vous savez ; ses parents sont des riches, des *de*. C'est la cantinière qui me l'a raconté. » Parce que je dois vous dire que la cantinière

logeait chez la mère César. Et ce n'était déjà pas si mal, une cantinière ! Surtout celle-là : toute petite, toute grosse, les joues comme des pommes de Paradis, et un bagout ! Mais pas le mauvais genre : le mot pour rire, la main pour servir et le cœur sur la main. Je l'ai bien vu quand à son tour elle s'est approchée, et pourquoi? Pour offrir à maman de l'aider à traire. Maman n'en revenait pas, la chère femme : « Ce n'est pas votre travail. Vous vous saliriez les mains. — Les mains ! Ah ! ma pauvre dame, si vous m'aviez vue quand j'étais petite, avec la terre, les bêtes, les brouettées de fumier ! » Vous voyez : une personne toute simple. Et alors on cause, on bavarde, maman depuis l'étable, les autres sur le seuil. J'étais à la lucarne du grenier et je tendais l'oreille. La cantinière disait : « Il est déjà sur les routes, votre petit lieutenant. » Moi, je le savais bien, qu'il se promenait ; je l'avais entendu à l'aube, et pourtant il s'était levé doucement, et par ma lucarne je l'avais vu s'en aller vers le bois. « Oui, ça lui plaît de se promener tout seul. Ce n'est pas qu'il soit sauvage, ni distant. Il n'y a pas plus gentil. Tous les hommes l'aiment bien ; je l'appelle « mon petit lieutenant. » Mais il est comme ça, vous voyez, un peu... un peu songeux, un peu dans la lune... »

Et moi qui écoutais, voilà que je dis, depuis ma lucarne : « C'est peut-être parce que sa sœur est morte. » La cantinière a levé les yeux, elle me voit, elle rit, elle rit : « Tiens ! celle-là qui nous écoute ! Ca t'intéresse, ma fille? » Et maman, qui sort de l'étable : « Qu'est-ce que tu fais donc là-haut, à cette heure-ci ! C'est peut-être la fête? » Ah ! je n'ai pas demandé mon reste. Et puis j'en savais assez sur l'officier, le lieutenant de... Attendez que je me rappelle... »

Et le conteuse paraît chercher au plus sincère de sa mémoire : « Oui, j'y suis : le comte de... »

Je tousse. Aussitôt, très gentiment :

« Enfin, dit-elle, comte ou pas comte, c'était un noble... Mais peut-être que ça ne vous amuse guère, ce que je vous dis là? »

Mon ami proteste. Et moi-même, j'ébauche un geste indulgent. Elle poursuit :

« Arrive le soir. Je me trouvais au jardin, à sarcler nos

légumes. Une bonne terre, une terre de sable, et nous n'en laissions rien perdre. Pourtant il y avait des fleurs le long de l'allée : maman a toujours aimé les fleurs, la pauvre femme, et moi aussi. J'entends la porte qui s'ouvre ; je ne me retourne pas : je me doutais bien que c'était l'officier. C'était lui ; il se promène, s'arrête, revient. Et puis il me dit : « Vous avez de belles fleurs, mademoiselle. — Oh ! monsieur, elles sont toutes simples. » Et il me demande : « Celles-ci, comment les appelez-vous? » C'étaient des glaïeuls. Je le lui dis. Alors il passe à d'autres : « Et celles-là? » Je m'étais approchée, et nous avons fait le tour du jardin : moi, lui expliquant chaque chose, lui, curieux attentif, content d'apprendre. J'étais un peu étonnée, qu'il ne connaisse pas même le nom des pâquerettes ; mais je me disais : un homme des villes ! Et nous arrivons à des fleurs qui avaient un nom drôle, un nom savant ; je cherche ; c'est lui qui me le dit. Alors j'ai bien vu qu'il en savait plus que moi. Mais je n'ai pas été fâchée.

« Et toute une semaine a passé, une belle semaine : je crois bien qu'il n'a pas plu un seul jour. En ce temps-là, les saisons n'étaient pas détraquées comme aujourd'hui. C'est le soir surtout que nous voyions l'officier. Il arrivait à la tombée de la nuit ; nous nous couchions tôt d'habitude, mais je faisais traîner le dîner, et puis je voyais bien que mes parents étaient tout heureux de causer avec leur hôte : un jeune homme si distingué, si avenant, et qui pourrait peut-être, on ne sait jamais, être utile à mon frère. Il se tenait debout sur la marche du seuil ; papa s'asseyait devant la maison, sur le vieux banc qui nous venait du grand-père Baptiste ; maman faisait la vaisselle ; et moi, près de la petite lampe à essence, je tricotais pour mon frère, mais je ne perdais pas un mot. Vous me demandez de quoi il nous parlait, le lieutenant? Je ne sais plus, tantôt d'un pays qu'il avait vu, tantôt de sa vie militaire. Et parfois un soldat qui passait sur la route, en le devinant dans l'ombre lui disait : « Bonsoir, mon lieutenant. » Et lui, rien qu'à la voix, devinait le nom du soldat, et c'est par ce nom-là qu'il lui répondait.

« Ah ! pourtant, que je vous dise ! Le dimanche est venu, et je savais que le lieutenant devait aller à la messe. Moi aussi, bien sûr. Mais vous allez voir. Je n'avais pas de robe de fête,

rien qu'une robe de maman, toute noire et déjà bien élimée. A la pensée qu'il me verrait comme ça, la plus mal vêtue de toutes les filles, non, je n'ai pas pu. Je ne me suis pas levée, j'ai dit à maman que j'étais malade. Malade, moi qui avais de la santé comme quatre! (C'était avant ma bronchite). Je ne sais pas si maman m'a crue : je l'ai entendu parler des grandes bringues qui ont des lubies. Mais le plus fort, c'est que j'ai dû rester au lit toute la journée, et que, jusqu'au lendemain, je n'ai pas revu l'officier. Est-on drôle, quand on est jeune! Bon, comme on dit, c'est une maladie qui ne m'arrivera plus.

— Mais la sœur, madame, la fameuse sœur, il ne vous en a plus reparlé?

— Oh! que si, il m'en a reparlé. Et moi aussi, je lui en parlais : Est-ce qu'elle était jeune? est-ce qu'il l'avait perdue depuis longtemps? Et même un jour, c'était justement le lendemain de ce fameux dimanche, il a tiré de son portefeuille une photographie et il m'a demandé : « N'est-ce pas qu'elle vous ressemble? » Mon Dieu, la ressemblance ne m'a pas frappée; peut-être dans les yeux, et encore... Mais c'était une belle personne, ça, oui, et distinguée, une vraie demoiselle, pas comme moi. Au fond, j'aurais dû en être très fière. « Elle vous ressemble, n'est-ce pas? — Oh! bien, je ne peux guère juger. Vous êtes mieux à même... » Il s'est mis à rire, mais d'un bon rire. Et le soir la cantinière m'a dit, mine de rien : « Il est moins triste, ces jours-ci, notre petit lieutenant. »

« Et qu'est-ce qu'il faut vous dire encore? Dix jours, ils sont restés dix jours pleins au village. Mais le matin du onzième, il n'y avait plus personne. »

Elle se tait; nous sourions; aussitôt :

« Pas même moi. J'étais partie avec eux. »

Cette fois, en expert, je ne peux retenir un grognement louangeur. Et ma mère, triomphante :

« J'étais partie. C'est comme je vous le dis. Écoutez donc. Le mois d'avant, papa avait attrapé une contravention. Le pauvre homme revenait du marché, le soir, et comme il était fatigué, au lieu de tenir les guides en main, il les avait attachées au premier barreau de la voiture; vous pensez :

le cheval connaissait bien la route ; et puis une bête si tranquille ! Mais arrivent les gendarmes ; à bicyclette, on ne les entend pas venir. « Vous dormez? — Moi? mais non, je... — En tout cas, vous ne tenez pas vos guides. » Il n'y a rien eu à faire : procès-verbal. Et pour comble d'ennui, cela se passait dans un autre canton, si bien que voilà papa convoqué devant le juge de Neuilly, à vingt kilomètres de notre village. « Oh ! dit le cher homme, je n'irai pas, j'ai trop mal aux jambes ; la petite me remplacera. » C'est vrai qu'il avait déjà ses rhumatismes ; mais aussi il espérait qu'une gamine, le juge en serait peut-être attendri. Moi, je ne demandais pas mieux : une occasion de voyage. Et voyez comme tout s'arrange : le jour de l'audience, c'était le jour que le régiment devait partir. « La petite viendra avec nous en voiture, dit la cantinière ; nous ne passons pas loin de Neuilly ; elle n'aura plus qu'une heure de marche. » Voilà comment je suis partie avec les soldats.

— Et avec le lieutenant?

— Et avec le lieutenant. Il allait sur son cheval à côté de la voiture ; moi, j'étais assise sur le devant, près de la cantinière. Ah ! je n'aurais pas donné ma place pour un empire, ni même pour une robe neuve. Nous étions partis à l'aube. Les villages que nous traversions commençaient seulement à s'éveiller. Je crois bien que je n'ai jamais vu de matinée plus belle. Le lieutenant ne parlait guère ; il semblait un peu rêveur, un peu triste, comme le premier soir ; et peut-être un peu plus... Mais la cantinière s'est mise à chanter ; elle a chanté une chanson que je connaissais ; une chanson qui disait au refrain, je me rappelle : *Crois-en l'oiseau qui vient de France;* et ma foi, moi aussi, je me suis mise à chanter. En ce temps-là...

« Et quand nous sommes arrivés à la croisée des routes, la cantinière m'a embrassée ; le lieutenant est descendu de cheval, il s'est découvert ; il m'a dit, je ne sais pourquoi « merci », et puis il m'a donné une petite croix d'or, comme les dames en portaient le dimanche ; je ne voulais pas, mais il a insisté : en souvenir de sa sœur et des manœuvres. Quand il a parlé de sa sœur, j'ai bien cru entendre rire la cantinière, et je me suis demandé tout à coup s'il s'agissait vraiment

d'une sœur. Mais la voiture repartait ; j'ai pris la route de Neuilly.

— Vous deviez être un peu triste, vous aussi?

— Mais pas du tout. Comme c'est drôle ! J'étais tout heureuse. Et même je n'avais pas fait cent pas, que je recommençais à chanter *l'oiseau qui vient de France.*

— Et vous n'avez jamais revu le beau lieutenant?

— Jamais. Mais le printemps qui a suivi, il nous a envoyé des graines de fleurs. L'année d'après, plus rien. Oh ! je me doutais bien que ce ne serait pas une habitude. Et puis j'avais grandi ; je crois même que j'étais déjà fiancée.

— Et le juge?

— Le juge? Eh bien ! dans un sens, papa avait raison. Le juge a été tout attendri de me voir. J'ai débité ce qu'on m'avait appris. Il m'a écoutée en souriant, et puis il m'a dit que j'étais une bonne fille. Seulement, la loi, c'est la loi, et papa a été tout de même condamné. »

Là-dessus, ma mère croise les mains et baisse les yeux avec une modestie éclatante.

« C'est une belle histoire, » dit notre visiteur.

J'ajoute :

« Et fort bien contée.

— Oh ! dit ma mère, je ne suis pas écrivain. »

★

J'écris, je me promène, de loin en loin j'ouvre un livre. Il me semble que toute journée est perdue, si je n'ai pas senti, au fond de la gorge, cette sorte d'étreinte, cette douce morsure, où j'ai toujours reconnu le meilleur de ma vie. Enfant, c'était à chaque heure qu'elle se faisait sentir ; elle est devenue plus rare, plus profonde aussi peut-être. D'où vient-elle? Je ne sais. Je l'attends parfois devant une belle œuvre ou un grand paysage, et l'attends en vain ; l'instant d'après, il suffit d'un souvenir, d'un remous de feuilles, du pas d'un cheval au creux de la vallée : elle est là, fraîcheur et brûlure ; elle me ravit d'angoisse. Le monde semble s'ouvrir, un monde périssable, un monde éternel. Allons, je vis encore.

Je me promène. C'est un temps maussade, soudain furieux, que traversent de rares éclaircies. Quand la pluie devient trop forte, je m'abrite sous un arbre ; si elle dure, je tire de ma poche un livre. Traitez-moi de pédant : il s'agit d'un livre de latin, il s'agit des *Annales*. Passé le collège, je me suis pris d'un grand amour pour le latin ; mais, vous le savez, dans le courant des jours, c'est une passion que je néglige ; au contraire, je me trouve à peine dans mon village : elle me reprend. Je ne m'y livre pas d'ailleurs sans calcul ; par delà même la beauté des textes, je ne connais pas de meilleur accompagnement, ni de gymnastique plus souple, qu'une traduction, pour peu que j'écrive, comme ici, des pages intimes. Au demeurant, mon bagage est mince ; je m'en tiens aux mêmes auteurs : Tacite et Virgile d'abord, Salluste et Lucrèce, parfois Horace, parfois César.

Et, ma foi, je ne les trouve pas déplacés dans ma campagne. Oui, entre eux et ces terres, ces gens autour de moi (ou en moi), je ne sens nul désaccord. Si je parle de paysans, ce n'est point pour montrer des mœurs singulières, un exotisme, un pittoresque local. Je parle d'hommes, d'hommes que je connais depuis longtemps, depuis toujours, et dont certains, par leur nature sans doute, mais aussi grâce aux conditions de leur vie, me semblent de beaux exemples d'hommes. Et songeant à ceux-ci, je ne parlerais pas d'une classe sociale, mais d'une classe humaine. C'est pourquoi, si, de l'un d'eux je passe aux plus raffinés de mes amis, je n'ai pas à faire le plus léger effort : ils témoignent de la même qualité. Il n'en va pas autrement de cette sincère campagne ; je n'en parle point par complaisance, encore que ses éléments m'aient formé ; elle offre un sens universel ; j'en trouve le prolongement dans les œuvres d'art les plus exquises. Rappelez-vous l'heure que nous avons passée, l'an dernier, dans l'église d'Arezzo, devant les fresques de Piero della Francesca ; c'était pour nous le plus haut lieu de la peinture, et l'un des plus hauts de l'esprit. Je me sentais encore dans mon village.

Né dans une ville, élevé en de tout autres conditions, je ne sais ce que j'eusse donné. Mais je sais bien ce que me propose, ce qu'implique en moi cette campagne. Voudrais-je

m'y dérober, je ne le pourrais pas. Je n'ai jamais eu à me demander quelle attitude il me fallait prendre. Ce que je fais, je ne pourrais le modifier sans mentir. — Un jour, voilà quelques mois, je reçus une lettre qui m'invitait à déjeuner. Le nom du signataire ne me disait pas grand-chose. Je crus me rappeler toutefois qu'il s'agissait d'un garçon qui m'avait apporté naguère un manuscrit. Garçon pauvre et garçon de talent : deux qualités qui me fléchirent lorsque, le surlendemain, par téléphone, il renouvela son invitation. Je m'y rendis, goûtant déjà le plaisir d'une sympathie nouvelle et d'une conversation familière. C'était un jour de mars : sous mon veston, j'avais passé un gros chandail, je fus d'abord surpris par le quartier, d'une confortable élégance ; plus surpris, même inquiet, lorsque deux domestiques en livrée m'accueillirent ; et parfaitement déconcerté, en découvrant une dizaine de convives, dont j'ignorais tout. Oh ! cela se passa fort bien. Le maître de maison, vieillard affable et monocle, se présenta lui-même, puis me fit connaître la précieuse assistance. On se mit à table ; comme il faisait sombre, des bouquets de chandelles furent allumés. Et tandis qu'un ballet de chambellans glissait derrière nos sièges, tandis que, des ambassades, on passait à l'Institut, puis au prochain bal costumé : regardant, écoutant cette parade, qui n'était au reste ni sotte, ni hargneuse, je me rappelais ma soirée rhénane, parmi les princes et leur cour d'opérette, derniers débris d'un monde mort. Le petit monde que je voyais ici n'était pas tout à fait mort, peut-être ; il ne manquait point d'aisance ; il jouait son rôle, il poursuivait une comédie millénaire. Mais je songeais à ces coups de vent qui, de loin en loin, montent du large et soufflent les chandelles. L'envie me prit un instant de faire comme le héros d'Arnim, de quitter ces jeux d'un autre temps, cette table où ma place ne pouvait être, ces échanges où je ne pouvais rien offrir qui ne fût une opposition, et de regagner ma campagne. Mais la tiédeur du lieu, la décence, l'aménité de mon caractère... Je me suis mis tout bonnement à entretenir ma voisine, femme charmante, du meilleur moyen de détruire les moustiques.

Je n'ai pas à tirer gloire de mon indépendance ; le plus

souvent, elle n'exige de moi aucun courage ; elle m'échappe, au point que si, brusquement, je m'en avise, j'en suis tout surpris, et parfois un peu gêné. En 1940, on m'envoya suivre les cours d'une école d'aspirants. Le jour de mon arrivée, je me trouvai parmi six cents garçons, dans un séminaire crasseux ; à quarante ans, je n'avais vécu que pour mon travail, et pour vous, et j'avais vécu libre : je me dis que ma place n'était pas là, et je partis. Ce fut G., vous le savez, qui me rejoignit à la gare, me sermonna, me pressa de revenir, me ramena enfin. Il eut raison ; je me suis fort bien accommodé du séminaire et de mes jeunes camarades. Trois mois plus tard, quand nous quittâmes l'école (je n'y avais pas touché un fusil, mais j'avais, en gants blancs, porté le drapeau), l'officier qui nous instruisait me fit appeler et me dit en souriant, après quelques minutes de bavardage : « Depuis trois mois que vous êtes là, je ne vous ai pas vu une seule fois, devant qui que ce fût, vous mettre au garde à vous. » Je répondis en toute candeur que je n'y avais pas songé. « Je le sais bien, dit-il ; je n'en parlais que pour mémoire. » Il est vrai que, ne sachant pas obéir, je n'ai jamais su donner un ordre. Mais je m'en console aisément.

Encore une fois, il n'est pas question de principes ni de règles de vie. Si je parvenais à m'en fixer, je me connais bien : je les fuirais aussitôt. Il ne s'agit de rien à mes yeux que de naturel et d'évident. Je sais de toute évidence que je ne pourrais écrire si je songeais à me ménager un appui, une gloire mondaine ou un fauteuil académique. Je sais que je ne pourrais avoir d'amis, si je ne réclamais d'eux et de moi une parfaite sincérité ; et que je ne pourrais aimer, si, de l'amour, je n'attendais tout, ou presque tout.

Que vous dire encore? Je n'ai certes pas un grand sens politique ; mais le monde qui m'a formé et dont je relève est un monde libre ; il ne peut accepter que des hommes soient asservis ou ramenés à l'office de pantins, et pas davantage il ne peut accepter côte à côte la jouissance, pateline ou cynique, et la misère.

Je n'ai jamais souffert de la pauvreté, encore que je l'aie connue assez longtemps ; et j'ai toujours eu assez d'orgueil, ou peut-être d'indifférence, pour ne rien envier à personne,

richesse, rang, ni gloire. Mais ce que j'ai pu admettre pour moi — qui en mes pires heures gardais quelque recours — je ne l'admets pas pour les autres, je ne l'admets pas en soi. C'est une constante blessure au cœur de ce monde libre dont je parle, qui est le mien, et qui pourrait être celui de tous.

Après cela, vous pouvez me dire que je fais bien peu pour l'avènement d'un tel monde. C'est vrai. Mais ne me découragez pas. Il n'est rien dans cette campagne, qui n'inspire la méfiance des gestes et des attitudes. J'use de mes armes, qui ne sont sans doute pas celles des forts. Est-ce en s'attendrissant sur un paysage ou en contant des histoires que l'on devient un héros? Je ne suis qu'un écrivain qui exprime quelques voix ; je ne peux rien souhaiter d'autre, sinon qu'elles soient pures, et humaines.

★

Le premier beau jour de l'année. Dieu sait qu'on l'attendait ! Les fruits n'avaient point de saveur. A peine fauchée, l'herbe commençait à pourrir, sans que l'on pût la rentrer. Sur la tourelle de la maison-château, la girouette restait implacablement tournée vers le sud ; prières ni menaces, rien n'y faisait : maudite girouette et temps maudit.

Mais le vent change. Il ne reste plus dans le ciel que de rares traînées blanchâtres, en ailes de ramier. Un autre village s'éveille : des voix claires, des rires, un fracas de voitures en route pour conquérir la saison. Je suis sorti et j'ai gagné les bois, que je n'avais pas revus depuis les dernières vacances. Dès que j'y fus entré, il ne me resta plus le moindre doute : je suis fait pour y vivre ; c'est là que je suis le moins seul ; j'y surprends, j'y guide, j'y commente la marche du monde.

Le monde, ce jour-là, avait une marche légère. Un ciel vif, un air doux, et, montant du sous-bois, l'odeur profonde des mousses : j'étais comblé. Sur la route forestière s'ouvrait une large allée, toute une avenue, dont on venait de faucher l'herbe. Je ne la connaissais pas ; à Versailles, elle eût été à sa place ; où pouvait-elle conduire? Je l'ai suivie ; j'y croyais à peine. Je n'en voyais pas la fin ; elle se déroulait avec une

ampleur à la fois tendre et recueillie. Brusquement, un fourré, un mur de ronces et de fougères : mon avenue ne menait nulle part, elle n'avait d'autre but qu'elle-même. Ce bon tour m'enchanta.

Je me suis rabattu sur un sentier d'une modestie rassurante. Et comme toujours je me suis perdu, ou j'ai cru me perdre, jusqu'à l'instant où, passé deux ou trois ravins, mon sentier déboucha sur le val de Presle. Vous connaissez le val de Presle, sa ferme abandonnée, sa chapelle où l'on vient à travers bois, sur la fin de septembre, en pèlerinage. Il est resté romantique et charmant ; mais, ces jours-ci, je ne suis pas insensible au romantisme ; vous le verrez tout à l'heure.

Le val était désert : pas un pêcheur d'écrevisses. Dans la ferme, de longs pans de mur se sont écroulés. Quant à la chapelle, j'eus beaucoup de mal à y parvenir, à travers l'herbe folle et les marécages. Elle était close et je n'ai pu voir ces fresques dont je parle à tout le monde, sur la foi d'un bulletin d'archives. Mais avisant, presque à ras de terre, un soupirail, je me suis introduit dans une grotte ténébreuse ; mon pied glissait, je me heurtai à un éboulement ; d'une main tâtonnante, je frôlai une statue. Quand enfin je me fus habitué à l'ombre, je découvris devant cette statue noirâtre — celle de la Vierge — des fleurs pourries, des croix d'osier et des bouquets de buis, que les pèlerins, l'année dernière, avaient lancés par le soupirail.

Je suis revenu dans les bois et longtemps encore j'ai marché. C'était le soir quand je me suis vu dans une clairière, qui donnait sur un court plateau. A quelques centaines de mètres, des paysans chargeaient du foin sur leur voiture. Un tas épuisé, le chariot se mettait en marche, dans un bruit solennel d'arrachement. Les voix, les cris et le grincement de l'attelage résonnaient dans la clairière. Parfois j'entendais, de très loin, le roulement d'une autre voiture ; je ne la voyais pas, je ne pouvais découvrir que deux ou trois champs et le coude d'une route. Mais cette route, je la sentais courir à travers le monde, et le monde entier, ce soir-là, faisait les fenaisons.

J'ai passé la nuit dans la clairière : n'avais-je pas raison de parler de romantisme? Je savais en partant que je ren-

trerais tard, et j'avais dit à ma mère de ne point m'attendre. Un abri était là : une sorte de hutte, bâtie de fagots et couverte de fougère. Ce fut une belle nuit ; il me semble que depuis mon enfance je n'en avais pas connu d'aussi pures. Précisément, je ne me sentais pas trop loin de l'enfant que je fus jadis. Et songeant à tout ce qui s'était passé de lui jusqu'à moi, je restais un peu incrédule. Quoi ! tant de fièvre, de hasards et de travaux pour déboucher sur cette nuit forestière ! Je me disais aussi, étonné : « Moi qui ne peux rester en place et qui ne découvre un lieu, fût-ce le plus émouvant, que pour le fuir, voilà qu'un abri de fagots, sur une lisière perdue, m'enchante et me comble ! » Je me rappelais certains instants, certains lieux que j'avais aimés : par exemple, du côté de Prague, cette lande inconnue où le soir nous surprit, une heure somnolente sur les quais de Copenhague (je fais mon grand voyageur) ou bien encore tel village misérable de Vieille Castille, au milieu d'une campagne lunaire. Et tous ces souvenirs, dans l'heure qui m'était donnée, trouvaient leur prolongement et leur vrai sens.

Je vous ai dit qu'une journée me semblait vide, si je ne sentais en moi, tombée du ciel, cette angoisse, brûlure et fraîcheur, qui m'assure de ma vie. Comme j'ai vécu, cette nuit-là ! Non que je puisse vous en faire le récit ; rien ne se passa ; il n'est rien de plus simple qu'une nuit à la belle étoile — et les étoiles, j'y songeais peu. Je n'avais pas chaud ; je me recroquevillais au fond de ma hutte. Je revoyais quelques images ; lesquelles? Je vous le dirai demain. Je faisais cent pas dans la clairière en agitant les bras. Aucun bruit, que de loin en loin le craquement d'une branche, ou, venu d'une cime, un froissement léger sous un vent que je sentais à peine. Vers minuit, le ciel s'éclaira ; la lune montait derrière les bois, et deux trembles, sur le plateau, se mirent à ruisseler.

J'ai quitté ma clairière à l'aube, et suivi cette route dont j'avais aperçu le coude. Mal empierrée et creusée d'ornières, elle descendait en lacets entre les buissons. Cette fois, j'étais transi. Je commençais à sentir la fatigue. Les jeux du ciel, l'éveil des premiers oiseaux, les rivières de brouillard : vous les attendez, je les mentionne ; mais ils me trouvaient assez fermé. — Oui, mais, quand je parvins au premier village,

quel bon instant ! Il était six heures ; devant une maison, un jeune homme, torse nu, se lavait à la pompe.

« Vous êtes matinal, me dit-il.

— Une fois n'est pas coutume. »

Gais tous deux ; telle était l'heure : on ne pouvait parler qu'en riant.

Au bruit de nos voix, des volets s'ouvrirent et claquèrent. Une jeune femme se pencha, les yeux pleins de sommeil, toute chaude encore de son lit et, dans l'air vif, croisant sur sa gorge les bords d'une mantille.

Je reconnaissais ce village ; pour atteindre le mien, c'était l'affaire d'une bonne heure. Je pris un pas de conquérant.

Déjà, au village suivant — un hameau — toutes les maisons s'entre-bâillaient sur les granges et les étables. Un camion passa, où tintaient des bidons de lait. Un peu plus loin, je vis venir la petite auto de notre curé, qui dessert plusieurs paroisses : c'était dimanche, mais un dimanche qui verrait plus de monde aux champs qu'à l'église.

J'atteignis enfin la côte qui monte à notre village. Un chariot la descendait, chargé de ciment et de tuiles ; à l'avant, assis sur une planche entre les ridelles, Tiennot Lambert me regardait approcher. Il arrêta sa voiture :

« Il n'y a plus de touristes ! me dit-il. Qu'est-ce que tu fais par les routes à cette heure-ci?

— Et toi?

— Moi, tu vois, je mène des tuiles.

— Où ça? »

Il tendit la pointe de son fouet vers ce village que nous appelions, dans notre enfance, le Trou. Eh bien ! oui, son fils se mariait ; d'une vieille cousine, la fiancée venait d'hériter une ferme : ils allaient vivre tous deux dans ce village où Lambert, jadis, avait rêvé de faire sa propre vie.

« Il faut croire que tout se retrouve, dit-il. Je ne m'étais trompé que d'une génération. »

Je n'ai pas senti dans ses paroles la moindre trace d'amertume. Il parlait d'une voix paisible, en taquinant du fouet la croupe de son cheval. J'ai demandé :

« Et ta femme?

— Tu ne voudrais pas qu'elle soit contente ! »

Était-ce l'heure? Était-ce le dimanche? Nous nous sommes regardés et mis à rire. Il m'a crié en partant :

« Je t'invite aux noces ! »

★

J'ai poussé le vantail de fer, toujours grinçant : ma mère était là, penchée sur une tombe qu'elle garnissait de fleurs. Elle s'est à demi redressée, regardant, de ses yeux rouges, approcher ce promeneur, qu'elle n'attendait pas, qu'elle reconnaissait mal. « C'est toi, m'a-t-elle dit enfin ; tu es venu voir nos morts? » Elle m'a fait place entre les quatre ou cinq tombes qui lui sont une patrie chaque jour plus familière. Mari, frère, parents et beaux-parents : presque tous les siens sont autour d'elle. De l'un à l'autre, elle va, enlève une pierre, redresse un bouquet. Près de les rejoindre à son tour, elle leur prodigue ses derniers soins ; elle tâte, elle éprouve cette terre où elle se sent entraînée. L'autre soir, elle me semblait prise de peur à l'approche de la mort ; aujourd'hui, parmi les morts, on dirait qu'elle accepte. Elle parle d'une voix contenue, mais douce, innocente et presque tendre. Elle parle des chrysanthèmes qu'elle cultive pour la Toussaint ; de la grille qu'il faudrait repeindre autour de la tombe de mon père ; de cette croix… « Tiens, tu vois, ça s'effrite. Qu'est-ce qu'il faut donc faire? » Elle revient à la grille, une simple grille, et les gens s'en étonnent. « Mais je leur réponds : « Bah ! après moi, les enfants verront s'ils doivent mettre autre chose. » Voit-elle déjà le monument solennel que ses fils, dès qu'elle aura rejoint leur père, feront poser sur la double tombe? Mais elle ajoute : « Oh ! tu sais, les monuments les plus coûteux ne sont pas toujours les plus beaux. » Là-dessus, elle me désigne le bloc de marbre qui, non loin de nous, surmonte un caveau — le caveau de la Grande, de la châtelaine. Elle le regardait jadis avec colère : c'était l'insolent triomphe des riches ; à présent, elle n'a plus que dérision : le fastueux tombeau est abandonné.

Elle reprend :

« L'essentiel, mon enfant, c'est que toute notre famille soit là, bien groupée. Ce n'était pas facile, mais j'y ai tenu.

Même ton arrière-grand-mère, tu vois : elle déborde un peu, j'admets, mais elle n'est pas restée à l'écart. J'ai fait mettre sur elle une vieille pierre, qu'on a soigneusement grattée. Ça fait bien, n'est-ce pas? »

Mais oui, c'est charmant. Et toute cette famille rassemblée (non, pas encore tout entière : un peu de patience), c'est une pure idylle. On doit se tenir chaud, l'un contre l'autre pressé, sous la terre. Ah ! cette fois, on est à sa place ; on est entre soi, on est enfin chez soi. On peut attendre en paix le Jugement dernier.

« Tu t'en vas déjà?

— Non.

— Je ne voudrais pas te retenir. »

Qu'elle se taise ! C'est moi qui voudrais la retenir. Si je n'ai pas l'esprit de famille, elle y est bien pour quelque chose. Ceux que j'aime, je ne les aime pas pour m'installer avec eux à l'abri du monde, dans la chaude puanteur de la tribu. Je voudrais que chacun d'eux trouvât dans cet amour un appui pour se dépasser. Ce que je n'ai pu faire, ce que je n'ai pu être, je voudrais que chacun le menât à bien... Bon ! voilà mes rêveries d'enfant qui me reprennent. Par-delà quarante ans, je retrouve le gamin maussade et brûlé d'angoisse, qu'une mère menait sur les tombes. Voilà quelques-unes de ces tombes ; d'autres ont disparu ; beaucoup d'autres se sont creusées. Déchiffrant sous le lichen les inscriptions d'une pierre, j'essayais alors d'imaginer quel avait pu être cet homme, ce qu'il avait aimé, ce qui avait fait de lui, au moins une année, au moins une heure, un vivant. C'est aussi bien ce que plus tard, devant chaque homme, j'ai toujours cherché. Il me semble que je ne m'en lasserai jamais ; il me semble aussi que je n'ai rien fait d'autre au cours de ces pages.

Enfant, devant la tombe de mon père, je me tenais engourdi dans un vague chagrin ; on surveillait ma tenue, et je ne pouvais me recueillir sur commande. Mais à peine m'étais-je échappé pour gagner un autre coin du cimetière, je ne me sentais plus seul. Ce mort silencieux que je venais de quitter m'accompagnait enfin. Il me parlait, il me disait qu'il était mort jeune et que j'avais à vivre pour lui. Vivre pour un

autre quand on est soi-même si peu sûr de sa vie, ah! c'est une charge assez lourde. Toutefois je ne la repoussais point. Elle me donnait le sentiment d'une étrange richesse. J'allais souvent m'appuyer au mur de l'enceinte et, devant cet humble paysage de landes et de prés, j'essayais de voir, de sentir pour deux, de vivre pour deux. D'autres fois, je restais assis au pied du calvaire, entre les pins; fermant les yeux, je percevais encore sur mes paupières la tiédeur et l'or de l'après-midi. Pas un bruit, sinon, à la nuit tombante, le pas sourd des vaches, le frottement d'une échine contre l'angle du cimetière; un peu plus tard, venu du ciel, un ruissellement: quand une bande d'oiseaux allait s'abattre pour le sommeil dans les marécages de la vallée; parfois aussi, comme d'un autre monde, si le vent de la pluie s'était levé, le sifflement d'un train. Et tout cela était d'une douceur que je ne puis dire. A peine distinguais-je encore la forme des croix et des pierres tombales. Mais, entre ce peuple secret et moi, s'ébauchait une alliance. Chacun des morts, comme mon père, me déléguait la part de vie qu'il s'était vu refuser. Ce que ma vie pourrait être, je l'imaginais mal; mais je savais bien ce qu'était la mort, et commençais à pressentir toutes les formes qu'elle peut prendre.

Je les pressentais alors, je les connais mieux à présent, ce qui ne veut pas dire que j'aie toujours su m'en préserver. J'y songeais ce soir tandis que j'allais d'une tombe à l'autre, et du calvaire au mur d'enceinte. A l'approche de la nuit, j'ai rejoint ma mère; elle était assise au coin d'une tombe.

« Tu viens? Il est tard.

— C'est que, dit-elle, faisant un effort pour se lever, j'ai eu un éblouissement, et puis une douleur, là, dans les reins. Attends un peu, ça va passer. »

Je suis allé m'asseoir à quelques pas d'elle. Il ne faisait pas froid, mais l'air était humide. Avec le soir, une buée blanchâtre semblait monter du sol, et déjà, entre les pins, le calvaire s'effaçait.

« Tu n'aurais pas dû rester si longtemps courbée.

— Je sais bien. Mais quand tu diras, mon enfant. Si je ne m'occupe pas de nos morts, qui s'en occupera? »

C'est vrai; j'écris sur eux, et je m'en tiens là. — De nou-

veau, elle voulut se lever, mais porta en gémissant la main sur sa hanche.

« Reste donc tranquille. Attends. Ça va passer.

— Mais oui, ça va passer, mais oui. »

Elle eut une sorte de sanglot d'enfant :

« Eh bien, eh bien !... » faisait-elle.

Nous sommes restés quelque temps ainsi. La nuit était venue et le brouillard s'épaississait. Je distinguais à peine les traits de cette vieille femme ; je ne l'entendais pas respirer. Voilà qu'il ne restait plus d'elle qu'une masse confuse, une ombre. Et qu'étais-je pour elle en cet instant ? Il me semble toutefois que nous n'avons jamais été plus proches. Tout ce qui nous avait si longtemps séparés se fondait dans ces ténèbres blanchâtres. Nous étions enfin l'un pour l'autre ce que nos morts, sous nos pieds, étaient pour nous.

Il ne faut pas trop en demander. Un instant, c'est beaucoup. Et puis la partie touche à sa fin. J'ai aidé ma mère à se relever ; elle a pu, soutenue par moi, quitter le cimetière. Elle se plaignait encore ; mais, dès que nous eûmes atteint la route de sable, elle voulut marcher sans aide. Il est vrai qu'elle n'y voyait goutte ; elle se pressait donc contre moi, qui n'y voyais guère mieux.

★

Voici les images que je revoyais l'autre nuit, dans ma hutte de fougère et de fagots. Si la première vous est connue, laissez-moi pourtant vous la rappeler ; je serai près de vous dans quelques jours : je la délègue en reconnaissance. Je ne pourrais aussi bien fermer ces pages intimes sans y introduire une figure que je me lasse pas d'évoquer.

Un quai de Paris, non loin de la Samaritaine ; un matin d'octobre, acide et pimpant ; près de moi, un homme déjà vieux, mon grand-père : c'était son premier voyage à Paris. Je crois que les bateaux-mouches n'existent plus ; ce matin-là, je vantais leur charme à mon grand-père : sans les connaître, on ne pouvait connaître Paris. Il hésitait ; les quais, sans doute, offraient à son cœur des charmes plus puissants : semences de fleurs et de légumes, outils de jardinage,

scions, palmettes ou hautes tiges de pommiers. Il céda enfin, un peu étonné de mon obstination, et nous prîmes le premier bateau, qui descendait vers Suresnes. C'est une figure plaisante que celle d'un paysan qui sous ses pieds ne sent plus la terre : on répond à l'élément insolite par un grand air de dignité. Nous étions partis pour le monde ; au passage, je désignais l'Institut, les Tuileries, la gare d'Orsay... ; le vieillard hochait la tête, en homme pour qui ces noms ne sont pas inconnus.

Ce fut ainsi que nous arrivâmes au ponton de la Concorde ; vous étiez là, qui feignîtes en me voyant une légère surprise. Je ne manquai point de la partager, ajoutant toutefois, tandis que je vous présentais à mon grand-père : « Tu vois, à Paris, tout le monde se rencontre. — Je vois, dit-il. »

Je n'ai pas eu longtemps à servir de liaison entre vous. Il me semble que, passé le premier instant, vous vous êtes sentie très à l'aise. Et lui-même aussi, qui vous parlait de son séjour. Si bien qu'après avoir encore désigné l'Alma, la Tour Eiffel et le Trocadéro, j'estimai que j'avais accompli tout ce que l'on pouvait attendre de moi. Vous êtes descendue au Pont Mirabeau, et nous, à la station suivante. « Je croyais que nous allions jusqu'à Saint-Cloud, dit mon grand-père. — Oh ! dis-je, tu n'en verrais pas davantage. » Un peu plus tard, comme nous revenions en silence le long des quais, s'arrêtant, il me demanda : « Elle te plaît, cette jeune fille? — Oui ; pourquoi? — Eh bien ! parce qu'elle me plaît aussi. » Nous n'avons pas dit autre chose.

Et le déjeuner que nous prîmes ensemble ne fut guère plus bavard. C'était à la terrasse d'un petit restaurant, derrière les Invalides. Le vent soulevait notre nappe de papier, et la serveuse, une souillon, à chacun de ses passages nous bousculait. Assourdi par la rue, mon grand-père devait faire un effort pour manger ; mais enfin, il se trouvait à Paris, il venait de monter en bateau-mouche et, seul à seul, il déjeunait avec son petit-fils : à l'heure du café, il alluma donc un « ninas. »

Le soir même, il retournait au village ; je le conduisis à la gare et restai près de lui jusqu'au départ du train. Peut-être attendait-il une confidence, et je devinais, à ses yeux

fixes, à ses bras raidis, à la saillie qui parfois lui gonflait la gorge, qu'il eût lui-même voulu parler. Mais quoi ! nous nous connaissions, et tout était dit. Il me demanda enfin si je viendrais bientôt au village. Mais oui, bientôt, sans doute. Le train sifflait. « Eh bien ! dit mon grand-père, je t'attendrai. » Puis, avec un petit sourire : « Je vous attendrai. »

Je parle d'un homme simple et vrai. Je ne fais pas de lui un héros. Mais, vingt ans après sa mort, je reconnais mieux que jamais en lui l'un de ces hommes qui sont le sel de la terre. Je l'aimais pour sa délicatesse et sa pudeur, qui étaient au reste toutes viriles ; sous une rude enveloppe, un cœur exquis : il n'est rien de plus émouvant. Je l'aimais aussi parce qu'il était sans mensonge et sans ruse. Soixante-dix ans de travail, la pauvreté, les deuils : tout cela, qui avait été son lot, il l'acceptait sans se plaindre ni s'en croire intéressant. Un tel homme est partout à sa place. Je ne lui ai jamais vu un livre en main ; il n'en avait ni le temps, ni peut-être le goût. Je ne faisais que lire : parfois, l'accompagnant dans un pré, je lisais encore. Cela lui semblait tout naturel, cela ne pouvait amener entre nous aucune opposition. Et plus tard, quand je commençai à écrire moi-même, et qu'il le sut, il ne m'en témoigna pas le moindre étonnement. Pourtant, j'ai dû lui faire passer plus d'une nuit blanche, à tout craindre pour moi, et ce n'était pas sans raisons. Mais j'en viens à ma seconde image.

Celle-ci vous est peu connue, sans doute. Et même l'avez-vous jamais soupçonnée? Songeant à mon prochain départ, je fouillais une fois de plus dans mes caisses de livres et de papiers. Je suis tombé sur une liasse de feuilles : une sorte de journal ; mais c'est trop dire — des notes rapides, écrites au crayon et parsemées de mauvais poèmes. J'y parlais de la Seine, en hôte prochain. Voilà cette fois de pur romantisme ; et quel garçon un peu romantique n'a rêvé de se tuer? Bon, ce n'était qu'un rêve, vous le voyez bien. Je ne songe pas toutefois sans malaise à cette époque (j'avais vingt ans) où je me trouvai seul à Paris, désaxé, sans assises, sans recours, sans amitié, et prêt au pire, à défaut du meilleur, qui me semblait impossible. Oui, des mois durant, je

me suis senti perdu, j'ai pu croire que rien ne sortirait de moi, et que tout valait mieux que cette angoisse de mes misérables journées. Je me souviens que je n'avais d'autre apaisement que le soir, quand je quittais ma chambre d'hôtel pour gagner le quai, puis la rive, d'un pont à l'autre me promenant, m'arrêtant, regardant l'eau, qui vraiment semblait assez douce, et, si vous le voulez, écrivant des poèmes funèbres.

Ce qui m'a sauvé, comment le dire? Le hasard d'abord; puis certaine obstination qui fut toujours en moi, alors même que j'ai cru m'abandonner. Autre chose aussi, je le sais bien, et surtout autre chose. Ce fut d'écrire. Je le faisais sans grande confiance, et Dieu sait dans quelle dispersion; je le faisais comme un appel. Et les jours m'ont paru longs avant qu'une voix accueillît la mienne et m'apportât un soutien. Pourtant, peu à peu, le miracle s'est produit. De mes traits informes, un figure nouvelle semblait lentement surgir et se composer. Je retrouvais un nom, une âme, une histoire. Je n'étais plus seul. Puis des amis me sont venus, que je devais à cette histoire, à cette figure plus vraie que la mienne, à ce vrai moi-même qui naissait des mots. Des amis, j'en souhaitais peu, mais les meilleurs. Je les ai eus, je les ai encore.

Si l'amitié est simple, elle n'est pas toujours facile. Il arrive que l'un de ceux avec qui depuis toujours je suis lié soudain explose. P... par exemple, qui m'écrit : « Ah! l'on ne peut dire que tu n'es pas exigeant... » Ou Ch..., qui, l'autre année, s'écriait : « C'est terrible! Depuis que je vous connais, je n'ai pu écrire un mot, ni faire un geste, sans me demander : Qu'est-ce qu'il en pensera? » Cela m'étonne, et même, sur l'instant, cela m'attriste. Et puis je me dis que les amitiés faciles ne durent pas. Je me dis aussi que je fais de mon mieux, ou presque, et qu'en tout cas je fais des progrès. N'avez-vous pas vu quelle aménité, quelle patience (je n'ose parler de complaisance) entraient de plus en plus dans mes rapports amicaux? Rappelez-vous nos dernières vacances, alors que je jouais aux boules avec P..., et même au lexicon, où il triche un peu. Et Ch..., eh bien! Ch... et moi, nous sommes restés trois jours de printemps à bavarder,

à fumer, à dire le dernier mot des lettres, en nous promenant comme des collégiens...

Voilà ce que j'évoquais l'autre nuit, tandis que, dans ma clairière, à la montée de la lune, chacun des arbres prenait sa forme et son esprit. Il était bon de l'évoquer à cette heure, dans cette campagne que j'aime. Ainsi nommais-je tour à tour mes liens, mes biens, mes chances de salut, et je me sentais plein de gratitude. Ai-je tout nommé? Si je n'ai pas dit votre nom, c'est que j'aurais trop à dire, et que vous m'êtes toujours présente (1)...

MARCEL ARLAND.

(1) Ce récit devant bientôt paraître en librairie, nous n'avons pu en publier que des fragments. Nous les avons choisis dans la première, la seconde et la cinquième partie, avec le souci de suggérer la composition, les thèmes principaux et le ton de l'ensemble.

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

PARADOXES DU NIHILISME

> **« On ne vit pas de nier la vie. »**
> **André Malraux.**
>
> **« Tu ne prends rien au sérieux? Attention : tu vas prendre au sérieux le rien... »**
> **Gustave Thibon.**

Les représentants du parfait nihilisme ne sont pas légion. Pour une raison bien simple, et qui va de soi : le parfait nihilisme se tait, le nihiliste convaincu est silencieux, en tout cas n'écrit pas, et, par le fait, passe le plus souvent inaperçu.

Les puristes tiennent même qu'il n'est, pour le nihiliste pur, qu'une attitude logique : le suicide. Ce fut le point de vue de M. Albert Camus, du temps qu'il écrivait *le Mythe de Sisyphe*. Si l'on reconnaît « le caractère dérisoire de l'existence, l'absence de toute raison profonde de vivre, le caractère insensé de cette agitation quotidienne et l'inutilité de la souffrance », il n'est plus qu'à se tuer. Oui, mais se tuer, c'est encore accomplir un acte de foi ! Le suicide est une révolte (contre l'absurdité *non acceptée* de la vie) et une affirmation (« la mort est préférable à la vie »). Pour le vrai nihiliste, cela même est absurde. C'est vouloir imposer une signification rationnelle à ce qui n'en a aucune. C'est, en somme, faire (autrement) ce que fait M. Camus lui-même lorsque, après s'être et nous avoir persuadés de la parfaite absurdité de l'existence, il nous propose néanmoins une morale, où figurent en bonne place les trois vertus théologales, foi, espérance, charité, dont il se contente de changer les noms et de nous assurer — comme Cyrano, Dieu me pardonne ! — que « c'est bien plus beau, puisque c'est inutile ». Ces jeux dialectiques ne sont pas très sérieux, ni l'indignation du même puriste devant Schopenhauer « qui fait

l'éloge du suicide devant une table bien garnie », et « cette façon de ne pas prendre le tragique au sérieux finit par juger son homme »... Mais non ! C'est elle qui est logique, justement ! Car elle se fonde sur l'idée essentielle que *rien* ne vaut d'être pris au sérieux, pas même le tragique... Mais on s'est peut-être un peu hâté de voir en M. Albert Camus un maître à penser.

Le parfait nihiliste, donc, ne se tue pas. Mais il se tait. Parce que parler (ou écrire) est aussi vain que le reste, et qu'il y aurait un certain ridicule à user de l'encre, du papier, du temps et des forces à démontrer que rien n'a de sens et que tout est dérision. On n'imagine tout de même pas le parfait nihiliste s'appliquant à fignoler une phrase ou un chapitre, soumettant ses écrits à un éditeur, signant avec lui des contrats, discutant de ses droits d'auteur, dédicaçant ses livres à des gens qui ne lui sont rien, s'abonnant à l'*Argus*, guettant les réactions de la presse et, si tout va bien, vivant finalement de sa plume, c'est-à-dire faisant de son nihilisme une source de revenus et une manière de profession libérale, comme le premier romancier venu. A vrai dire, j'ai l'impression que si notre parfait nihiliste a des dons pour la littérature, il écrira bien plutôt des romans pour midinettes ou des *best-sellers*, ce qui est à la portée d'un chacun. Ou alors, comme Jorge Luis Borges, de ces *Fictions*, évoquant à la fois Kafka, Raymond Roussel et Samuel Beckett, qui sont de parfaites variations sur l'Absurde, délectation morose de l'esprit de négation, jeu désabusé de l'intelligence qui a désespéré de se trouver un objet valable (1).

L'autre après-guerre a produit quelques types de nihilistes *presque* parfaits. De l'un d'eux, dont l'amitié et la noblesse n'ont pas été sans le marquer assez profondément, Drieu a fait le héros de deux de ses ouvrages, *Feu follet* et *la Valise vide*. Il se nommait Jacques Rigaud. Il finit — quand même — par se suicider (lui aussi). Totalement indifférent, durant sa courte existence, à la « littérature », Jacques Rigaud ne résista pas à la tentation de noter pour lui-même, sans suite, sans souci de composition ni, bien sûr, de publication, certaines réflexions, que ses amis firent paraître après sa mort. Elles sont saisissantes (sans le vouloir), et nous sommes quelques-uns à nous être bercés, à vingt ans, de ces formules dont se grisait notre romantique adolescence (car il y a aussi un romantisme nihiliste) : « L'ennui, c'est la vérité, l'état pur », « Il suffirait d'avoir envie, mais je n'ai pas envie d'avoir envie »... Et Jacques Vaché, autre suicidé des années 20, le Vaché des *Lettres de guerre*, de l'humour « noir » avant la lettre et de « l'absurdité théâtrale et sans joie de tout »... Non, nos Camus, nos Roquentin, nos sous-Sisyphe à la petite semaine n'ont rien inventé. Et c'est, à vrai dire, avec une tradition déjà solidement établie que renouent, à trente ans de distance, certains « jeunes » d'à présent, lorsqu'ils opposent au non-conformisme bien sage et très relatif de *l'Homme révolté* les exigences et les revendications de l'esprit de subversion qui animait déjà dadaïstes et surréalistes

(1) Éd. Gallimard, collection *La Croix du Sud*.

de jadis : voir, à ce propos, certain ouvrage collectif qui vient de paraître sous le titre de *la Révolte en question* (1).

Tout cela pour dire que c'est dans une autre tradition que se situe Émile Cioran, l'auteur du *Précis de décomposition* et des *Syllogismes de l'amertume* (2).

★

« Ne se suicident que les optimistes qui ne peuvent plus l'être. Les autres, n'ayant aucune raison de vivre, pourquoi en auraient-ils de mourir?... » Voilà, exactement posé, le problème. Posé, et résolu, à la page 108 des *Syllogismes de l'amertume*. C'est d'une irréfutable logique, il me semble. Ajoutons-y, à l'intention de ceux à qui la logique ne suffit pas : « Je ne vis que parce qu'il est en mon pouvoir de mourir quand bon me semblera : sans l'*idée* du suicide, je me serais tué depuis longtemps. » Ici, Cioran retrouve Nietzsche : « L'idée du suicide m'a aidé à passer plus d'une mauvaise nuit... » Et nous découvrons ainsi une nouvelle explication de ce refus de la mort (volontaire) qui pouvait nous apparaître comme l'un des paradoxes du nihilisme. Cette explication, c'est qu'en vivant, le nihiliste *alla* Cioran atteste sa plus grande liberté en face de la vie même : libre de la quitter quand bon lui semblera, il *lui* préfère cette liberté, il la lui oppose, il donne à sa liberté le pas sur son instinct, il se choisit à chaque instant libre de décider de ses actes, de son sort. Toujours logique...

Et c'est, après tout, une position inattaquable et privilégiée, que celle de l'homme qui vit *uniquement* parce que bon lui semble. On ne voit pas très bien qui ou ce qui pourrait quoi que ce fût contre lui. Au pire, la Société, s'il la gêne trop — car il arrive aussi que le nihiliste apparaisse comme un gêneur — le tuera. Et puis après? Ce faisant, elle lui donnera encore raison. Et elle ne le privera que d'un bien qu'il n'estimait pas : l'existence. Au demeurant, vis-à-vis de la Société, on pourrait sans grande peine soutenir que ce nihilisme-là est l'attitude la plus élégante et la plus justifiée, en particulier au temps où... Mais ne nous égarons pas sur un terrain peu accueillant.

On voit ainsi, sur le plan philosophique comme sur le plan social, toutes sortes de justifications au nihilisme, ou, si l'on préfère, au « négativisme » de Cioran. Sur le plan éthique, comme sur le plan métaphysique, le problème n'est pas si simple. Pour être et continuer d'être logique, la position que nous essayons ici de définir devrait s'accompagner du refus de toute morale. Or il n'en est (apparemment) rien. Je ne sache pas qu'Émile Cioran tue les gens dont la mine lui déplaît, vit de vol à main armée, de chantage ou de délation (cela se saurait). Ni qu'il viole les petites filles et abuse des petits garçons (mais il n'en a peut-être pas le goût). Quelque chose me dit qu'il ne le ferait même pas, fût-il assuré de l'impunité (car il faut aussi tenir compte du souci

(1) Éd. du Soleil Noir.
(2) Éd. Gallimard, collection *Les Essais*.

de ne pas s'attirer des ennuis, qui est — et pas particulièrement pour les nihilistes — un puissant frein « moral »). C'est donc qu'il *croit* encore à certaines choses, qu'il respecte tout de même certaines valeurs, certains interdits, certains « tabous »? Là est la faille, la fissure par où nous allons peut-être voir se glisser ce qui réfute, ce qui exorcise le *parfait* nihilisme...

★

Il était une fois un homme qui ne croyait à rien, et le proclamait. Parfaitement détaché de tout. Parfaitement insensible. Vivant comme on scie du bois...

Or cet homme trouva sur son chemin un animal blessé, un chien que son maître avait battu, puis chassé. Et le regard de l'homme croisa le regard du chien. Et l'homme lut dans les yeux du chien une telle détresse, une telle misère, une si grande *incompréhension* devant le mal qui lui était fait sans qu'il sût pourquoi, sans qu'il pût savoir pourquoi, que cet homme en fut bouleversé, et que ses yeux, à lui, furent pleins de larmes. Alors il adopta le chien. Et ce ne fut plus le même homme. Il continua de tenir la vie pour un bien méprisable, et ses semblables pour de tristes insectes agités. Mais il aimait son chien, et son chien lui était fidèle. Un peu plus tard, il recueillit également sous son toit un enfant, que ses parents avaient abandonné, et qui ne comprenait pas non plus pourquoi il avait froid, pourquoi il avait faim, et pourquoi il était seul. Un peu plus tard encore, il « adopta » de la même manière un coin de paysage devant lequel, un jour, il avait éprouvé un sentiment d'inexplicable douceur, de bienveillance tout à fait inexprimable. Et il était toujours seul, et il ne croyait toujours ni à Dieu, ni à Diable, ni à rien — mais il n'y pensait plus ; car il y avait le chien qui réclamait sa pâtée et l'en remerciait d'un joyeux coup de langue sur sa main ; et il y avait l'enfant qui aimait à jouer avec lui, à mettre sa petite main d'enfant dans la grande main de l'homme ; et il y avait le coin de paysage, où, tous les trois, ils allaient volontiers flâner, et qui ressemblait à une mélodie de Mozart. Tout cela occupait une bonne part de la vie de l'homme. Le temps qui lui restait, il l'employait à écrire des « syllogismes » pleins d'amertume — et pleins d'amour...

Je suis sûr qu'Émile Cioran n'aimera pas du tout cette fable. Mais je suis sûr aussi que s'il rencontrait le chien battu, l'enfant perdu et le coin de paysage que j'ai dits, il serait étrangement semblable à l'homme de mon histoire — et que je connais bien. Car cet homme est en chacun de nous. A côté d'un « Cioran » qui n'a même pas besoin de détourner les yeux pour ne pas le voir. Nous sommes *à la fois* Cioran et cet homme, et il est bien qu'en nous l'un ne tue pas l'autre, ne puisse pas le tuer, ne fasse pas de nous *uniquement* le pur négateur ou le pharisien bêlant que nous serions alors. Non, « on ne vit pas de nier la vie. » Mais on ne vit pas non plus — ou si mal, ou si faussement — de jouer les bénisseurs. Il est bien que l'homme jette son cri, même si c'est un cri de révolte ou de haine — car rien ne ressemble à un cri de haine

comme un cri d'amour. Je parle, bien entendu, de cet amour qui se dit en latin *caritas*, et dont le nihiliste, s'il était parfaitement sincère avec lui-même, s'il renonçait pour une fois aux raisonnements « logiques », reconnaîtrait peut-être que c'est lui, en fin de compte, qui le fait réfuter l'idée de suicide (le suicide qui, du point de vue de l'amour, est le péché capital, et peut-être le seul injustifiable) ; car l'amour, cet amour-là, ne tend pas à justifier ce qui est, à lui vouloir (ou à lui dénier) un sens : il est ce sens même, il est la vie même, il est aussi, à sa manière, un impératif, une loi *morale*. La plus valable, sans doute. Et il va aussi bien aux êtres qu'aux choses ou aux idées ; il va, à travers eux, à la vie elle-même, qu'ils incarnent comme ils peuvent...

★

La place m'est mesurée pour intégrer, dans ces quelques réflexions sur l'un des plus vastes sujets qui soient, l'analyse des deux ouvrages de Romano Guardini : *la Fin des temps modernes* et *De la mélancolie* (1). Le second en particulier — brève mais substantielle méditation en marge de l'œuvre et de la pensée du Pascal danois, Soren Kierkegaard — s'y rattacherait assez bien. La « mélancolie » dont parle Guardini n'est qu'un autre aspect de l'angoisse existentielle définie par Heidegger, et qui révèle à l'homme le Néant. Le nihilisme apparaît ainsi, une fois encore, moins comme une pensée rationnelle et logique que comme une soumission paresseuse, une capitulation devant la tentation du non-être. Saint Jean disait déjà : « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort... »

CLAUDE ELSEN.

LES HOMMES SUR LA TERRE

Voici quelques mois, dans son *Essai sur la civilisation d'Occident* (2), M. Charles Morazé écrivait : *Aujourd'hui chacun peut constater, de l'Atlantique à la Vistule, un étonnant flot de naissances, comme on n'en avait pas connu sur les mêmes lieux depuis plusieurs siècles. C'est un corps nouveau, un corps collectif nouveau qui s'installe à la place où, dès longtemps, vieillissait le corps collectif de notre Europe d'autrefois.* Une phrase comme celle-ci suffirait à indiquer l'ampleur des problèmes posés par le nombre et la répartition des hommes à la surface de la terre. Et l'on se souvient de l'usage que fit de la démographie, dans son *Histoire des populations françaises* (3), l'excellent Philippe Ariès. On aurait tort de

(1) Éd. du Seuil.
(2) Éd. Armand Colin.
(3) Éd. S. E. L. F.

ne voir dans la démographie que statistiques glacées ou graphiques abstraits. Sans doute, en dépit de réussites indéniables et de certains travaux de théorie statistique relevant de l'arithmétique ou, au plus, du calcul des probabilités, la démographie n'en est-elle encore qu'à la période préscientifique. Un grand pas a été fait le jour où les géographes ont incorporé à leurs recherches les données numériques relatives à la population, en se dégageant de la conception « inventaire ». On le sentait, au printemps dernier, en lisant *La Géographie Humaine*, de Maurice Le Lannou (1), et on en a la confirmation avec le dernier volume de Pierre George : *Introduction à l'étude géographique de la population du monde* (2). La diversité des conditions de peuplement, qu'accroît la différenciation des types d'exploitation technique et d'organisation économique et sociale, demande un examen minutieux des formes d'établissements humains et de développement numérique des collectivités humaines. Les faits de quantité sont en effet inséparables des faits de qualité, ainsi que des mouvements dans le temps et dans l'espace. Il faut donc envisager d'abord la diversité des conditions dans lesquelles des groupes humains vivent et évoluent dans le monde contemporain. Selon Pierre George il n'y a que différenciation récente, à l'échelle historique : les oppositions majeures sont le fruit de l'évolution économique, sociale et politique du monde au cours des deux derniers siècles. Les résultats de cette évolution sont battus en brèche par les nouvelles conjonctures historiques. Nous assistons à une réaction contre cette différenciation, sous forme d'une volonté d'amélioration de la condition des hommes dans les pays attardés. Les possibilités de développement démographique en sont modifiées, et, avec elles, les équilibres actuels. Depuis quelques années, un quart de l'humanité est entraîné vers un avenir d'où l'on veut bannir la misère et la disette. Nous devons donc reconsidérer des notions traditionnelles, par exemple celles ayant trait à l'Asie voire même à l'Europe orientale, et les reconsidérer dans la mesure où sont susceptibles de varier les rapports entre besoins et ressources. De nouvelles contradictions se font jour. Le malthusianisme reparaît comme une manifestation d'inquiétude chez des nations qui sont cependant en croissance démographique lente ou même menacées de régression, cependant que les peuples les plus dynamiques démographiquement envisagent allégrement l'avenir pour des masses de plusieurs centaines de millions d'hommes. Sans doute n'y a-t-il pas de révolutions strictement démographiques, mais les révolutions économiques ou sociales (ou, simplement, les processus des systèmes économiques et sociaux) sont inséparables des variations et des tendances du nombre d'hommes. Pierre George s'est attaché à définir les mécanismes des faits et des processus de population et de peuplement, à établir les relations qui unissent le comportement des collectivités humaines aux structures économiques et sociales, afin d'éclairer les évolu-

(1) Éd. Flammarion.
(2) Institut national d'études démographiques.

tions contemporaines. Une règle s'est imposée à lui : ne jamais perdre de vue la solidarité de tous les faits et de toutes les évolutions, celle du passé et du présent ou, si l'on préfère, du temps et de l'espace. Il a donc été conduit à étudier d'abord la répartition de la population (*la répartition des hommes ne s'explique pas par la valeur des contrées*, disait Vidal de la Blache), puis les variations de la population. Influence des facteurs naturels (le plus souvent par l'intermédiaire des conditions qu'elles offrent au travail, comme l'a montré Roger Dion), composition professionnelle d'une population, notions de surpeuplement et d'optimum de peuplement, de vieillissement, différents types d'évolution, migrations, etc... tels sont quelques-uns des points sur lesquels les analyses de Pierre George semblent les plus judicieuses, mais l'ensemble de son ouvrage est extrêmement important. Que l'on ne s'y trompe pas ! Notre temps est celui des masses, le coefficient de quantité y joue un rôle de plus en plus grand, les équilibres traditionnels s'effondrent, de nouveaux centres de pression exercent leur action, etc... De plus en plus il s'avère indispensable d'étudier ce complexe qui a pour base l'organisation de la vie humaine pour l'application des techniques caractéristiques d'une époque et d'une civilisation, dans un cadre géographique défini, à la production ou à l'acquisition de tout ce qui est jugé nécessaire à la vie matérielle et culturelle de la collectivité envisagée. De plus en plus, nous restons désorientés si nous ne prenons pas conscience du monde nouveau dans lequel nous vivons. Sans doute la causalité physique demeure-t-elle, mais, loin de s'imposer d'emblée par une action directe, elle n'entre dans la combinaison géographique qu'à travers les démarches humaines en déterminant, conjointement à l'état de la technique, aux pressions démographiques, aux données économiques et sociales de l'époque, les conditions du travail et de la vie en groupe. La personnalité d'une région est plus le fait de l'homme que celui de la nature, elle tient d'abord à la structure des combinaisons que les hommes y ont agencées. A cette étude le livre de Pierre George apporte une précieuse contribution, car, pour lui, les chiffres ne valent que par les réalités humaines qu'ils traduisent.

Claude Delmas.

HINDOUISME, BOUDDHISME ET CHRISTIANISME

Depuis quelques années, des progrès considérables ont été accomplis dans les études comparées des religions de l'Orient et de l'Occident. Après, de la part des pionniers, une période de larges découvertes, d'enthousiasmes, d'intuitions et de synthèses « eurasiatiques » généreuses et des plus estimables, des plus encourageantes — quoique parfois prématurées ou trop uniquement

fondées sur des analogies apparentes — voici qu'on fouille systématiquement les textes, qu'on interroge les moindres détails des symboles, voici enfin qu'on travaille dans la connaissance critique des sources et des climats intérieurs. Ce ne sont plus seulement des esprits universalistes et férus des ententes idéologiques qui s'intéressent à ces problèmes, pour y chercher l'espoir d'une civilisation où quelques-unes des plus graves contradictions de l'espèce humaine seraient peut-être résolues — et l'on sent déjà ce qu'on en pourrait tirer pour l'élévation de tous — c'est aussi dans la stricte objectivité des théologies, dans la discussion serrée des Écritures, que les apports des deux mondes sont examinés et par des moines et des prêtres chrétiens, et par des religieux des cultes les plus importants de l'Asie. L'on connaît par des conférences les travaux entrepris en France par le Swami Siddheswarananda, de la Ramakrishna Mission, sur *Le Yoga de saint Jean de la Croix* (1), travaux qui témoignent d'une sympathie très active. Dans le même ordre, le R. P. de Lubac vient de donner en librairie des *Aspects du Bouddhisme* (2), d'après un cours professé à la Faculté de théologie de Lyon, et dans lesquels la doctrine orientale est également traitée avec un évident désir d'intelligencce et d'estime.

Remarquons cependant une différence essentielle entre les deux attitudes : celle du Védantiste et celle du Chrétien. Le Swami Siddheswarananda décrit le christianisme comme une voie vers l'Absolu, la notion du Divin qu'il possède l'incite à découvrir dans la vérité du christianisme l'une des faces de la Réalité suprême. Par contre, pour le R. P. de Lubac, le bouddhisme est et demeure une erreur — ou une vérité partielle qui n'a pas abouti, qui ne pouvait aboutir ; et chacun des trois chapitres des *Aspects du Bouddhisme* se termine en une apologie de la Croix, l'« unique espoir ».

Il est tout aussi instructif de voir, dans le texte et plus encore dans des notes d'un ouvrage d'Ananda Coomaraswamy : *Hindouisme et Bouddhisme* (3), à quel point l'Oriental cherche les ressemblances, les élans analogues et comme un sommet commun de la vérité (4), tandis que l'Occident chrétien — nous venons de le constater — revendique pour lui seul la Révélation. Peut-être faut-il demander une explication de ces contrastes à l'idée de temps, qui ne joue aucun rôle valable dans les religions orientales, alors que le christianisme (H. de Lubac le souligne en son avant-propos, en citant une phrase de Romano Guardini) pose « un commencement absolu ». Le christianisme reste *historique*.

Dans son livre, le R. P. de Lubac étudie d'abord la charité bouddhique. Il situe le problème avec exactitude, fait ressortir l'importance de la bienfaisance, du don, de la compassion dans l'enseignement de Sakyamuni. Il souligne en de nombreux cas et contre

(1) Texte déjà publié en fascicule.
(2) Éditions du Seuil. Collection *La Sphère et la Croix*.
(3) Traduction publiée aux Éd. Gallimard. Collection *Traditions*.
(4) Relire à ce sujet les chapitres sur l'Égalité des Religions dans GANDHI, *Lettres à l'Ashram*.

trop d'opinions reçues l'aspect positif de cette charité. Après quoi il analyse les divergences entre la charité bouddhique et la charité chrétienne. Mais, du même coup, il s'en prend à la valeur intérieure de la charité bouddhique et en arrive à réserver au seul christianisme une conception réelle de la charité. Cela au nom de la personne et de l'image que s'en font les deux religions. Au nom enfin des multiples déviations et corruptions du bouddhisme.

Si les adeptes du Petit Véhicule, en effet, paraissent souvent se limiter à une conception égoïste de leur salut ou de leur délivrance — une semblable soif d'un salut personnel, hors du monde, fut-elle toujours tellement étrangère à l'Occident chrétien? — il n'en est pas de même dans les sectes évoluées du Grand Véhicule : « Il est nécessaire que je porte le fardeau de tous les êtres. Ce n'est pas chez moi un acte de bon plaisir, car j'ai fait le vœu de délivrer tous les êtres, de sauver l'ensemble des vivants », déclare le Bouddha du *Cikshâsamouccaya*, et il ajoute : « J'accepte de servir de rançon à tous les êtres, dans l'intérêt de tous les êtres... C'est pour les créatures que j'ai formé la pensée de conquérir la qualité de Bouddha ». Et n'est-ce pas la même charité, cette fois au nom de la Terre Pure d'Amida, que nous retrouvons dans une admirable pièce japonaise de Hyakuso Kurata : *Le Prêtre et ses Disciples?* (1)

Le second chapitre du R. P. de Lubac porte sur le symbolisme comparé de l'art bouddhique et de l'art chrétien primitif, en particulier sur les symboles des arbres cosmiques dans les deux iconographies : l'Arbre de l'Illumination et l'Arbre de la Croix. (Une note nous rappelle le texte apocalyptique : « l'Arbre dont les feuilles servent à la guérison des Nations ».) Le troisième et dernier chapitre, passionnant par les mystères qu'il évoque et les avenues qu'il ouvre à la pensée, traite des apparences diverses du Christ et du Bouddha. Il contient une série de citations et de comparaisons dont la fécondité est manifeste. Les Gnostiques, corrigés par Origène et Tertullien et commentés par le R. P. de Lubac, fournissent des vues généralement peu connues sur le christianisme primitif et sur les premières hérésies, vues qui aideront peut-être l'homme d'Occident à mieux comprendre le foisonnement d'idées parfois bizarres qui suivit la naissance du bouddhisme et contribue à maintenir encore bien des confusions sur le Nirvana, où la plus haute mystique de l'Asie met cependant plus de silence que de néant.

Le silence et non pas le néant : cette interprétation de la « Sagesse silencieuse » nous est confirmée dans l'ouvrage cité d'Ananda Coomaraswamy, qui nous montre l'hindouisme et le bouddhisme reliés par le rôle fondamental du sacrifice. De telle sorte que le Bouddha ne serait pas venu détruire la loi ancienne, mais l'accomplir, en un temps où les brahmanes limitaient par trop leur religion au sacrifice extérieur et négligeaient celui qui doit se célébrer à l'intérieur des êtres : « Mon cœur est l'âtre : la flamme est le soi dompté », dit le Bouddha à un brahmane adorateur du feu. Dans le bouddhisme comme dans le brahmanisme, il s'agit

(1) Traduction parue avant la guerre aux Éditions Rieder.

de tuer son propre dragon, de détruire en soi l'égoïsme par une offrande intérieure, et la fin du soi individuel laissera la place au Soi éternel, qui est à première vue présence totale de ce qui est, ou absence totale de ce qui n'est pas, suivant qu'on va vers l'Absolu par des chemins précis (Védantisme et Yogas) ou en écartant soigneusement et successivement de sa route tout le relatif (Bouddhisme). Il y a bien là une différence de méthodes, mais les résultats convergent. L'aboutissement — l'accomplissement — est une fusion, non une confusion en la Réalité lumineuse, de celui qui de toute façon se nie lui-même, ainsi que le recommandait saint Jean, et devient le « mort parfait ». Car l'ascèse orientale ici ne recherche pas l'inconscience, mais la supra-conscience, en ce dialogue intérieur de Dieu que déroule alors l'univers. « Je vis, mais non pas moi », disait saint Paul, et Boèce : « Nous avons oublié qui nous sommes ». Ces citations d'Ananda Coomaraswamy nous ramènent au centre de notre propos.

« Mais plus sa grandeur se manifeste, écrit du bouddhisme le R. P. de Lubac, plus aussi s'accuse le contraste entre Sakyamuni et Jésus. Et l'examen de ce contraste est l'une des voies qui peuvent donner accès à l'intelligence réfléchie du fait chrétien ». Serait-il téméraire de prétendre que si, de quelque manière, l'étude du bouddhisme en Occident devait servir à davantage réfléchir sur le christianisme, à mieux saisir son enseignement, sa valeur morale et ses sommets mystiques — fût-ce par contraste — un vrai disciple du Bouddha ne pourrait voir là qu'un motif de sérénité?

CHRISTIAN CAPRIER.

LES NAVIGANTS

J'ai là, devant moi, quatre livres qui invitent au silence. Quatre livres de guerre, d'aviation : *Retour de l'enfer* (1), de Jules Roy; *le Destin des équipages* (2), de Pierre Mariage ; *Marin-la-Meslée* (3), de Michel Mohrt ; *Cinq visages de Saint-Exupéry* (4), par Georges Pélissier. On craint que les mots ajoutés en marge de ces œuvres ne trahissent le métier « le plus dur après celui d'otage ». De cet ensemble dont le roman de Pierre Mariage et la biographie de Michel Mohrt sont l'involontaire et tragique décor, se détachent deux figures singulières que se disputent les livres et les avions, Saint-Exupéry et Jules Roy.

Retour de l'enfer nous fait prisonniers, pendant quelques heures,

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. Plon.
(3) Éd. Pierre Horay-Elore.
(4) Éd. Flammarion.

d'un univers inconnu et solitaire. Sans doute Jules Roy a-t-il tenu ce journal pour laisser un souvenir, une image de la vie des aviateurs français qui partaient chaque soir d'Angleterre pour bombarder la France occupée ou la Ruhr, la Vallée heureuse. Missions que Saint-Exupéry, voué à l'aviation de reconnaissance, ne pouvait décrire. Jules Roy est ce témoin, grâce au carnet qu'il couvre de son écriture, chaque jour, quand la mort le guette. Carnet pathétique et sans apprêt. On se tait. On lit passionnément cette lutte de tous les instants, lutte des hommes contre la peur, contre l'ombre, contre la mort. On vit dans ce camp perdu dans la brume anglaise, où entre deux missions, les pilotes, au bord de la rivière, essaient d'oublier. Mais la pensée s'évade vers les avions, les éclats de la D. C. A., les collisions qui, plus que l'ennemi peut-être, menacent dans la nuit les équipages.

Prisonniers du camp, nous sommes bientôt prisonniers de l'auteur. C'est la vie morose entre le mess et la hutte en forme de tonneau. Monde de la solitude et de la camaraderie, camaraderie née de cette solitude même. Monde de l'inquiétude et de l'attente, angoisses des missions, déceptions quand le raid est annulé ou remis, interrogation muette des nuages, colères contre le commandement, la météo, fatigue de l'homme que le métier épuise, et non seulement la peur dont est fait son courage, goût du risque, ou, plutôt, méfiance de la paix trompeuse des permissions et des délais de la mort. Si Jules Roy quitte le camp pour quelques jours, c'est pour vivre le bombardement de Londres par les dragons de l'Apocalypse. Vision harassante qui donne au livre, ou plutôt à la vie dont ce carnet est le miroir, son intensité épuisante que seul compense par moments un paysage reposant et pacifique.

Mais *Retour de l'enfer* n'est pas seulement un témoignage impressionnant, une image émouvante de la guerre. C'est aussi une confidence. C'est finalement Jules Roy qu'on découvre, mieux que dans *la Vallée heureuse*. Ici il est spontané, à la recherche de lui-même, et de son message, de cette Vallée heureuse peut-être qui lui vaut d'être invulnérable. On découvre un poète.

Son secret c'est l'instabilité ; le secret de sa force. Il recherche la paix avec soi-même et ne saurait la gagner dans un état-major. Il lui faut l'insécurité du Bomber Command. Il a choisi d'avoir peur. Ce qui est sans doute le courage. A cette instabilité il doit son impatience et son angoisse des missions, son exaltation et sa frayeur, quand il arrive sur l'objectif, et sa sérénité, après, aux commandes. Désir de la permission et nostalgie du camp, attente passionnée de l'infante, de la princesse d'Orient et goût d'une jeune femme facile, autant de signes de cette instabilité qui est la source de ses sensations les plus exquises et les plus émouvantes. Comme ce soir de fête où il rentre dans sa hutte, désabusé, lassé de lui-même. Aussi Jules Roy a-t-il dans ce monde désespéré où tout vacille, même l'amitié, ce goût des paysages qui s'évanouissent ou naissent soudain, ces paysages de brouillard où les choses se dissimulent, secrètes et lointaines, toujours nouvelles, inattendues entre deux averses, quand la « lumière anglaise est irisée par

toutes les gouttelettes d'eau suspendues ». *Retour de l'enfer* est le livre de la sensation.

J'ai relu *la Vallée heureuse*. Nous retrouvons le Barbu, la collision, l'atmosphère des missions, une jeune femme entrevue, mais plus sentimentale, la même nostalgie, la même peur. Jules Roy a échappé au danger. Le livre qu'il rêvait d'écrire, il va pouvoir l'écrire. Ce sont les mêmes visages de la nuit. De Chevrier, c'est-à-dire de lui-même, Jules Roy donne un portrait simple mais net. Il est à son aise. Qui sous le « gardien de chèvres » le reconnaîtrait?

Dans un roman on imagine et l'imagination a sa vérité comme la sensation confuse, vérité parfois plus grande que les miracles mêmes de la réalité. Toute une méditation entoure les ordres du commandant de bord, leur confère une poésie, un pathétique secrets. Le roman devient images et drame. Dégagé de lui-même Jules Roy peut se glisser dans l'âme du pilote et du navigateur et du radio. Pour un romancier, autrui, est moins mystérieux. Et l'équipage vit devant nous, rayonnant dans la nuit. Il vit de cette étrange vie romanesque qui nous étreint. Avec lui nous avons peur : dans *Retour de l'enfer* nous avons peur avec le seul Jules Roy, devinant Gronier, Ravotti et Kopp. Et Jules Roy s'évade, dans le roman, de la guerre et du combat. De Chevrier on peut définir l'attitude et la sagesse et le métier. *La Vallée heureuse* est le livre de l'Intelligence.

Mais *Retour de l'enfer* est sa lumière secrète. Aurait-on imaginé entrevoir aux portes de l'Enfer, l'ombre de Sisyphe?

Je ne suis pas sûr en écrivant ces derniers mots de ne pas trahir le livre de Roy. Mais Roy est de la même race que Saint-Exupéry. Saint-Exupéry, j'y songeais en lisant le beau livre de Georges Pélissier, est insaisissable. On n'est jamais sûr de le bien comprendre. Le livre de cet ami médecin abonde en renseignements concrets sur le pilote, l'écrivain, l'homme, sur son physique, ses habitudes, ses travers comme sa grandeur. Beaucoup d'inédits, de lettres étonnantes qu'on ne se lasse pas de relire. Je pense aux lettres écrites de l'armée, qui confirment l'essai de Denis de Rougemont sur Saint-Exupéry et Lawrence. Georges Pélissier définit avec bonheur la pensée et l'art de son ami. Pourquoi effleure-t-il seulement un problème qui doit pourtant lui tenir à cœur si je comprends bien le prix qu'il attache à la fameuse *Lettre aux Français* où Saint-Exupéry fit preuve une nouvelle fois de ce courage intellectuel qu'il mettait au-dessus du courage physique?

Une petite note du livre nous apprend qu'il existe en Amérique des éditions scolaires de *Vol de nuit* et de *Pilote de guerre*. Saint-Exupéry est devenu un héros national, l'aristocrate, élève des jésuites, voué à l'aviation comme ses ancêtres à la chevalerie, le héros de la bourgeoisie éclairée. Quand il partait seul et découvrait au cœur du désert la solidarité humaine, quand sur les bords de la Loire, il souriait aux bateliers, quand en Espagne il devait sa vie à un sourire d'homme à homme, quand lui, l'aristocrate, pilote et écrivain, lisait dans les paysages qu'il survolait et les

visages qui l'accueillaient la sympathie humaine, c'était par-delà les frontières et les préjugés au nom de l'Esprit. Il ne songeait pas seulement aux régimes totalitaires quand il déclarait que l'homme avait d'autres exigences que matérielles. Il est curieux qu'il soit devenu le héros d'un public qui, au fond, se soucie fort peu de l'esprit. Serait-il la bonne conscience de certains? Paradoxalement, je regrette que Saint-Exupéry devienne un auteur classique. On souligne en lui un certain conformisme que l'on croit y découvrir : le devoir, l'Esprit, l'amour de l'humanité.

Saint-Exupéry est avant tout un non-conformiste, au nom de ces mêmes principes. C'est ce que Georges Pélissier met en valeur. Il y a dans la sympathie humaine de Saint-Exupéry un levain d'indignation qui le rapproche d'André Gide. Saint-Exupéry est un écrivain de la révolte. Mais on l'a canonisé. C'est maintenant un saint inoffensif. Il faut relire Saint-Exupéry et y chercher les bombes secrètes que recèle chacune de ses phrases ; c'est la meilleure façon de servir sa mémoire.

Les deux livres de Pierre Mariage et de Michel Mohrt font revivre l'un la vie des équipages (les passages sur l'Afrique du Nord de 1940 à 1942 sont uniques et en tous points remarquables), l'autre la vie pure et émouvante d'une des figures les plus étonnantes de l'aviation de chasse.

Deux beaux livres qui contribuent à l'intelligence d'une époque qui s'éloigne déjà mais nous est pourtant encore si proche.

JEAN-BERNARD RAIMOND.

EDMOND JALOUX
OU UNE CRITIQUE D'INTERCESSEUR

Sur une page de garde d'*Essences* (1), le dernier livre d'Edmond Jaloux, on trouve la liste des œuvres du même auteur : une cinquantaine de romans, vingt ou vingt-cinq volumes d'essais et de critique. On mesure cette abondance, et cependant, si nous prenons un peu de recul, on échappe avec peine à l'impression que cette œuvre est une œuvre inachevée. Edmond Jaloux aimait les titres qui restent en suspens : *Le Reste est silence...*, *O toi que j'eusse aimée...*, *Vous qui faites l'endormie...*, etc., ou bien ceux qui suggèrent un caractère en mouvement : *l'Égarée*, *la Capricieuse*, *le Voyageur*, *les Visiteurs*, *l'Incertaine*, *la Fugitive* — il a même écrit *le Roman inachevé*. On a envie de dire que celui qui aimait tant les histoires de fantômes anglais était à sa manière, un maître du « suspense », à condition de transposer ce mot du domaine judiciaire à celui des crimes innocents et des vertus criminelles (pourquoi M. Alexandre Arnoux n'a-t-il pas

(1) Éd. Plon.

mis en épigraphe à son dernier roman le mot que l'on trouve ici : « Il y a des crimes innocents comme il y a des vertus criminelles? »).

Œuvre inachevée par surabondance en quelque sorte : même si nous nous en tenons à *Essences*, nous y trouverons un recueil de maximes digne d'un grand moraliste, un carnet de rêves, des notes et des aperçus critiques sur vingt écrivains de tous les temps et de tous les pays, sans compter des sujets de romans ou de nouvelles jetés au hasard en quelques lignes. Edmond Jaloux avait tout lu et goûté tout ce qui méritait d'être goûté, tout pensé, ou plutôt il avait rêvé sur toutes les pensées : il ne lui plaisait pas de rien accomplir autrement que comme une œuvre d'art, et même de préférence, comme une œuvre d'art fugitive.

Peut-on se connaître par l'action ou par la méditation? N'y a-t-il pas une continuité et une réalité de la vie du rêve (ou bien la vie est-elle un « autre sommeil »?) — bref, agir, penser, rêver ne sont-ils pas trois visages d'un même possible? Et alors pourquoi choisir? Edmond Jaloux qui, à dix-neuf ans, écrivait à Gide pour lui dire que *les Nourritures* avaient été un orage bienfaisant au milieu de sa torpeur, Edmond Jaloux a été le maître d'une sorte de disponibilité transcendante. Il souffrit probablement, entre tous les romans possibles, de n'en pouvoir écrire qu'une cinquantaine — ou mieux, de ne pouvoir écrire que cinquante fois l'unique roman qu'il portait en lui, celui des situations limites, des états frontières de l'âme.

Romancier et critique, Jaloux écrit dans *Essences :* « De même que les romanciers se font parfois les critiques de la vie humaine, les critiques deviennent aussi les romanciers de la pensée d'autrui ; c'est en cela qu'ils sont à leur tour de véritables créateurs. » Si la formule ne vaut guère pour l'œuvre romanesque d'Edmond Jaloux, elle me semble éclairer assez bien son attitude critique. A la manière de l'opium ou à la manière du rêve, la littérature était pour lui un moyen de multiplier indéfiniment les possibles, de romancer des vies imaginaires ou réelles. Sa critique est moins une activité du jugement qu'une activité créatrice au second degré, une distillation de l'œuvre littéraire pour en extraire et en utiliser l'*essence.* Il s'est ainsi prêté à la littérature : avec toutes les ressources de sa sensibilité et de son intelligence, qui étaient grandes, et à presque toutes les formes de presque toutes les littératures parce que sa culture était aussi étendue que souple. Il lui est même arrivé, sous l'influence de la « fièvre verte » par exemple, de prêter un peu trop et trop généreusement.

Enfin, cet homme riche avait une qualité à laquelle on peut souvent reconnaître les possesseurs des vraies richesses — l'humilité. Il savait lire et interpréter chaque écrivain dans son sens, avec soumission, sans le tirer à lui ou essayer de le faire entrer dans un système. L'étendue de sa culture lui permettait d'échapper presque entièrement aux périls de l'impressionnisme : il avait la connaissance et le sens des constellations spirituelles. En même temps, il savait se garder du dogmatisme pédant d'une certaine critique philosophique devenue depuis à la mode. Et on n'est

pas gêné en le lisant par l'espèce de narcissisme maniaque, et finalement dogmatique lui aussi, qui gâte bien des pages de Charles Du Bos. Il a créé et mis en mouvement pour notre plaisir et notre bénéfice une plaque tournante de la culture ; on trouvera dans les brèves notations d'*Essences* une sorte d'inventaire des richesses intérieures qui lui ont permis d'être, dans son ordre, un intercesseur au sens barrésien.

ROBERT KANTERS.

LES ROMANS

L'ONCLE JAUNE

Il y a des livres secrets. Rien ne les distingue au premier regard. Ils ont un air banal, presque trop banal. Leur titre pourtant sonne comme un mot de passe. On les soupèse. On les flaire. On en lit quelques phrases au hasard, puis on les abandonne. On y revient plus tard, avec méfiance et curiosité, car quelque chose d'inhabituel en eux, vous attire et vous retient. Puis, un jour se lève qui ressemble aux autres, et c'est pourtant un jour grave, car c'est le jour de la lecture tant reculée. Ce genre d'inquiétudes n'arrive jamais avec les grandes œuvres. On ne tourne pas ainsi autour de Proust ou de « *Guerre et Paix* » On y plonge courageusement, sachant que l'aventure sera longue et qu'elle offrira tous les plaisirs et tous les dangers de la passion. Pour les livres dont je parle, rien d'aussi violent. Il y eut ainsi pour moi le jour des *Enfantines*, le jour de *l'Imposteur*. Et ces jours-là sont inoubliables. Il y a, depuis peu, le jour de *Sainte Barbegrise* (1).

Après trois pages j'ai pensé : « Encore un livre sur l'enfance. Un livre de souvenirs. C'est un genre à la mode. » Mais très vite une phrase m'arrêta : *Ce n'est pas mon objet de faire revivre au courant de la plume les souvenirs de notre enfance dans leur diversité. Tout différent est mon dessein. Dieu veuille qu'on s'en aperçoive avant qu'il ne soit trop tard.*

(1) *Sainte Barbegrise*, de Noël DEVAULX. Éd. Gallimard.

Quelle était cette menace voilée? Pourquoi la volonté de Dieu entrait-elle en jeu? Et quel mal irréparable devait-elle empêcher? Je le sais depuis que j'ai assisté à la mort de l'Enchanteur, depuis que l'oncle Jaune s'est endormi dans son phare et que les clairons ont sonné pour saluer son cercueil. « *A cette sonnerie dans la brume*, écrit Noël Devaulx, *j'éprouvai par une déchirure où affluèrent les larmes que l'oncle Jaune était mort.* » Et ces clairons sont comme la trompette du Jugement dernier pour tous ceux qui ont trop aimé leur enfance et ont ainsi péché contre la vie. *Sainte Barbegrise* est un livre de repentir. Il fait penser à la sorcière du film de Dreyer qui enfourchait, la nuit, ses balais magiques pour se rendre au Sabbat. Et les prêtres, en robe blanche, la condamnent au bûcher pour son salut. Noël Devaulx condamne de même les personnages de son enfance, et les offre en holocauste à sainte Barbegrise la plus digne de les comprendre et de leur pardonner, car son visage de femme à barbe l'incline, malgré elle, vers les royaumes du cirque et de la foire où tous les prodiges sont permis.

Le livre de Noël Devaulx est une sorte de catéchisme des messes noires, un traité de magie enfantine. C'est un livre mystique et religieux. Et la présence des génies souterrains se devine à chaque mot, mettant l'âme du lecteur en péril. D'où l'invocation liminaire : que Dieu veuille lui ouvrir les yeux avant qu'il soit trop tard, avant que ces génies infernaux l'aient à jamais converti à leurs rites, avant que son salut soit irrémédiablement compromis.

Cette séduction est d'autant plus subtile qu'elle se pare des couleurs de l'humour et du sourire. Lorsque le jeune conteur avance la main vers la croupe de la lingère Désirée pour y découvrir la preuve qu'elle est une Viltansou, et qu'une queue lui pousse chaque nuit, il reçoit sans doute une gifle retentissante et le lecteur superficiel y peut trouver matière à sourire. Pourtant l'enfant n'a-t-il pas réellement senti une protubérance sous le caraco de la lingère? Et la présence d'une Viltansou dans la maison ne provoque-t-elle pas la grossesse de la jeune Carmen? On peut toujours trouver des explications raisonnables à cette grossesse. Carmen aimait trop la crème et les gâteaux. Mais, pourquoi se met-elle soudain à maigrir tandis que l'abbé Trouilleau, dans le même temps enfle et meurt? Parce que l'oncle Jaune, convoquant les esprits, une nuit de brouillard sournois, et sacrifiant une poule innocente, contraint l'abbé à dévorer l'enfant. Il est évident que la vérité n'est jamais du côté de la raison. Elle est du côté de l'invisible. L'oncle Jaune s'appelle sans doute John, et les gens raisonnables souriront de ce prénom anglais déformé par des bouches d'enfants. Jaune restera pourtant son nom véritable, son nom d'enchanteur et de divinité.

Et ce petit livre admirable nous permet d'ajouter à notre mythologie secrète le personnage de l'oncle Jaune, dont les initiés prononceront désormais le nom à voix basse, comme ils prononçaient il y a quelques mois celui de M. Panado.

★

L'enfance de Henri Bosco n'a pas connu ce genre de sacrilèges. Si le diable apparaît souvent à Antonin (1), l'homme qui le raconte aujourd'hui se refuse à y croire tout à fait. Tandis que Noël Devaulx a le même âge que son héros, et raconte les choses telles que ses yeux d'enfant les ont vues, Henri Bosco marque chaque fois qu'il le peut la distance qui le sépare de l'enfance d'Antonin. C'est un homme qui raconte et qui explique. Il corrige, il règle la lumière, il est derrière la lanterne magique et, tandis que défilent les plaques coloriées, il commente en souriant. On commence par avoir peur parce qu'il y a deux bossus terrifiants sur l'écran, mais très vite la voix de Bosco nous rassure. Noël Devaulx, lui, est dans la lanterne, sur la plaque. Dans un essai qu'il vient de consacrer à Henri Bosco, Jean Lambert, le surnommé *voyageur des deux mondes* (2) : le monde de la nature et le monde de l'âme. Mais ce voyageur n'abandonne jamais l'un ou l'autre de ces deux mondes. Il est toujours sur la frontière qui les sépare. Devaulx ne voyage que dans un monde.

Si j'oppose ces deux auteurs et ces deux ouvrages, c'est que leurs sources sont les mêmes, mais que leurs pentes propres les ont conduits en des mers opposées. Il est une fois de plus évident que le sujet d'un livre n'est qu'un point de départ et, que si l'écrivain veut-être fidèle à lui-même, il est tenu de suivre son inclination. On reproche trop facilement aux écrivains de refaire toujours la même œuvre. C'est avoir la vue bien courte. Si l'on cherche la variété il faut se tourner vers les romans policiers. L'amitié n'existerait pas sans reconnaissance. Et celui que l'on retrouve, s'il n'était pas toujours le même, quel plaisir aurait-on à courir vers lui? Toute œuvre authentique ressemble à son auteur. *Antonin* ressemble à Henri Bosco, comme *Sainte Barbegrise* à Noël Devaulx. Tous deux racontent les aventures d'un petit garçon qui connaît le diable et dressent autour de lui quelques personnages pittoresques et inquiétants. Cassius et Barnabé sont de la même famille démoniaque que l'oncle Jaune. Mais il faut beaucoup de patience pour en discerner les traits communs. Car Antonin a peur des démons tandis que Noël Devaulx s'en enchante. Et l'un tremble quand l'autre sourit. D'ailleurs Henri Bosco, fidèle à sa Provence, déroule autour de son jeune héros un pays si beau et si calme avec ses hivers et ses vignes, ses mas perdus dans le soleil, ses chemins de fer, ses longues routes et, dans la nuit silencieuse, le chant déchirant de ses cigales, que c'est une promesse de Paradis. Le diable y apparaît alors comme un personnage affreux et que l'on doit craindre.

(1) *Antonin*, de Henri Bosco. Éd. Gallimard.

(2) *Un voyageur des deux mondes*, essai sur l'œuvre d'Henri Bosco, par Jean LAMBERT. Éd. Gallimard.

Jean Lambert parle très bien de *la monotonie* du style de Henri Bosco. Elle est peut-être plus sensible ici que dans ses autres livres ; et l'âge du héros en est cause. Peu soucieux de ses études, sans compagnon de jeux, seul dans sa Provence, Antonin passe ses journées à découvrir l'invisible derrière les arbres et les gens. Et, pour que le lecteur accepte mieux ce domaine féerique de l'enfance et l'admette, Henri Bosco rectifie sans cesse la vision de son héros. Debout dans le soleil de Provence, le petit Antonin est toujours suivi de son ombre. On s'aperçoit en la regardant bien que cette ombre est celle d'un homme.

Dans une lettre qu'il écrivit à Jean Lambert après avoir lu son essai, Henri Bosco explique cette dualité : *Je suis persuadé que les trois quarts des êtres et des choses nous échappent. Nous n'en percevons que des franges, ce qui leur sert de limites perceptibles; mais il y a le reste... C'est là que j'opère et j'irai jusqu'à dire que j'y suis à mon aise... l'invisible ne m'est pas invisible. Je n'écris pas, je transcris... En passant d'un monde à l'autre je peux ordonner pas mal de visions et les rendre plausibles.*

Il me semble que cette explication est essentielle. Elle éclaire ce continuel commentaire, ce passage subtil d'un monde dans l'autre. Je parlais tout à l'heure de frontière. On voit que c'est pour la tranquillité de ses lecteurs que Henri Bosco ne s'en éloigne guère. Il joue le rôle d'interprète, de médium. C'est un mot bien galvaudé sans doute par les tireuses de cartes et les fakirs de music-hall. Henri Bosco lui rend sa noblesse. Il assume la pleine responsabilité du poète et traduit en langage clair les lointaines voix de ses visions intérieures. Il n'est pas comme l'oncle Jaune, enfermé dans son phare, au bord de l'océan ; il est parmi nous comme un guide rassurant.

★

Il est dommage que Jean Lambert n'ait pas connu *Antonin* avant d'écrire son essai sur Bosco. L'histoire du petit garçon solitaire l'aurait touché, et surtout le chapitre de sa rencontre avec Marie. Car il est sensible à l'enfance. Il vient de le prouver avec son livre *Les vacances du cœur* (1). C'est un livre subtil et discret. Il rappelle Gide et Valery Larbaud ; c'est dire que la grâce et le style y règnent. *Avril ou l'enfant sage* prolongent les *Enfantines*. Les deux autres récits s'ouvrent sur l'adolescence, et l'on trouve dans *Fragments d'une histoire* comme un écho d'Henri Bosco avec la ville de Marseille et la campagne qui l'entoure. Mais l'oncle Jaune ici n'a rien à faire. Le domaine de Jean Lambert est celui du cœur. Et le cœur ne s'éveille pas sous les incantations des enchanteurs. Il a besoin qu'un autre lui réponde.

JACQUES TOURNIER.

(1) *Les vacances du cœur*, de Jean LAMBERT. Éd. Gallimard.

QUENEAU
OU LE TRIOMPHE DE LA GRAMMAIRE

Sicépa malheureux de voir ça ! Un garçon kadl'instruxion pourtant ! Et ses livres zeppelin de fautes d'ortograf... Diable ! Voilà qui est inquiétant. Pour avoir lu d'affilée les deux récents volumes de Raymond Queneau — *le Dimanche de la vie*, roman (1) et *Si tu t'imagines*, poèmes (2) — voilà que déjà je me mets à parler son langage. C'est curieux comme c'est contagieux. Je puis lire une tragédie de Racine, une pièce de Montherlant, un roman de Mauriac sans avoir pour autant mon stylo ensuite encombré de portiques, d'Espagnols sévères ou de pins calcinés. Au contraire, deux heures de Queneau et je dois me surveiller pour ne pas écrire : cher Meussieu.

Je sais, l'accent marseillais est aussi plus contagieux que celui de la sincérité et la gale se prend plus vite qu'une bonne habitude. Que quelque chose soit contagieux, cela ne prouve pas nécessairement sa qualité. Cela prouve en tout cas sa virulence. Il y a dans le langage de Queneau une virulence qui force l'attention — et qui est sans doute ce qui assurera son influence. Son inspiration est parfois courte et sèche. Les aventures qu'il raconte frisent souvent la simple galipette ou le numéro de music-hall. Rien de ce qu'il écrit pourtant ne laisse indifférent. Maintenant, tout cela n'est-il pas d'une nature excessivement périssable? C'est une autre question. Le langage parlé est plus vivant que l'autre ; il est aussi plus vite mort. La mode le guette de ses griffes assassines. Mais, s'il me paraît hasardeux de risquer un pronostic sur la durée de cette œuvre, il me paraît peu douteux, en revanche, qu'elle exercera une influence et même qu'elle l'exerce déjà. Vaille que vaille, Queneau cherche à libérer le langage. Il est rare qu'un pareil effort ne laisse pas de traces.

Les vécés, le raillouais, on trouve déjà des choses de ce genre dans les écrits de Marcel Aymé, de Jacques Perret et, avant eux, dans ceux de Céline. C'est dire que les recherches de langage auxquelles se livre Queneau répondent à quelque chose. Les tempêtes dans l'encrier ne sont pas chose nouvelle et, à chaque époque, des écrivains se sont efforcés de réduire la distance entre la langue écrite et la langue parlée (dont d'ailleurs on perd de vue qu'elle est encore bien plus grande dans pas mal de littératures étrangères). Le langage contemporain est ce qu'il est : une ignominie. Mais enfin il est. Même en le transfigurant, il n'est pas possible de l'ignorer tout à fait. Si riche que soit la langue classique, il y a des nuances que Malherbe ne pouvait prévoir et auxquelles il faut bien ouvrir la porte. Encore faut-il tomber

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. Point du Jour, *N. R. F.*

juste et ne pas aller s'embarrasser de mots qui se démoderont aussi vite qu'ils sont nés. *Épatant* est déjà mort et *sensationnel*, de toute évidence, sera ridicule dans deux ans. En revanche, je romprais volontiers une lance en faveur du verbe se marrer (que Queneau, je ne sais pourquoi, écrit avec un seul r). La nuance qu'il recèle (de virulence, de grossièreté, de brutalité) ne se trouve ni dans le verbe rire, ni même dans rigoler. L'homme contemporain n'a plus l'esprit de rire ni la bonhomie de rigoler : il se marre.

Chercheur infatigable, il va sans dire que Raymond Queneau sacrifie un peu trop souvent et un peu trop systématiquement à l'ivresse de la découverte. Autant il est heureux dans ses tentatives de désarticulation du style pour le calquer le plus possible sur le langage parlé (ses dialogues, à cet égard, sont excellents), autant il lui arrive de s'aventurer dans des déformations de mots souvent inutiles. Il est bon qu'une secousse vienne parfois réveiller notre attention. Cette secousse, on n'a pas toujours sous la main une métaphore hardie pour la provoquer et il peut suffire d'écrire Monsieur *Meussieu*. Mais, primo, cet effet s'use vite et, secundo, nous arrivons rapidement à des raffinements qui ne sont plus que préciosité pure et où l'attention se dilue et s'égare. On applaudit volontiers à « la choupe » du *Chiendent* (qui reste pour moi le meilleur roman de Queneau). On renâcle devant le « Polocilacru » (Paul aussi l'a cru) du présent *Dimanche*. Un nœud dans le fil du récit : parfait. A condition qu'il ne nous faille pas dix minutes pour le défaire.



Tout cela ne concerne encore que la forme. C'est que la forme est sans doute, dans cette œuvre, ce qu'il y a de plus important. C'est même ce qui rend à la fois si curieux et si divertissant le succès qu'elle rencontre. A une époque où les critiques font si volontiers fi de la forme et où la virtuosité passe pour une tare, ce formaliste triomphe, ce virtuose se fait entendre. On ne cesse de dire que la littérature française agonise de n'être plus qu'une littérature de mandarins : voici, de tous nos écrivains, le plus mandarin (jusqu'à intituler une de ses œuvres *Bâtons, Chiffres et Lettres*). Les journaux clament que le peuple veut d'autres pains et d'autres cirques, qu'il demande des œuvres avec du cœur, du grand air, où soient exaltés son destin d'homme, la grandeur de son aventure, la noblesse de sa main calleuse. Rien de tout cela, mais pas l'ombre, dans l'œuvre de Queneau. Il nous emmène dans un univers dérisoire et sa seule verdure est celle, étique et grillagée, des arbustes de Saint-Ouen. Chose plus comique : c'est dans les milieux où fleurissent les concepts énoncés plus haut que Queneau est le plus fêté (1). Il paraît qu'on demande un Racine : voici Boileau. J'exagère? Queneau est le premier à reconnaître

(1) *Le Dimanche de la Vie* a paru en feuilleton dans la revue *Les Temps Modernes*.

cette paternité. C'est à l'ombre d'une épigraphe du dit Boileau qu'il place son recueil de poèmes et s'il y a une œuvre contemporaine qui rappelle *le Lutrin*, c'est bien la *Cosmogonie portative* qu'il nous a donnée voici deux ans. Il paraît qu'on demande des cantates : voici des complaintes. Il paraît qu'on demande des œuvres « sérieuses ». Avec Queneau, nous sommes dans la féerie. Féerie de la place Clichy, s'entend. Féerie tout de même et dont ce qu'on appelle la psychologie est absente. Dans *le Dimanche de la vie*, voici le soldat Valentin Brû qui, ayant fait le voyage de France à Madagascar, s'avère pourtant à peu près incapable de faire le parcours Bordeaux - Paris, qui ignore jusqu'à l'existence des consignes à bagages mais qui cependant, un peu plus tard, trouve assez d'astuce pour se muer en cartomancienne, mystifier tout un quartier et décontenancer un policier alerté par son industrie.

On a trop vite dit en expliquant ce succès par la situation de Queneau dans nos querelles ou dans le monde des lettres. Sans doute cela y est-il pour quelque chose mais enfin tous ceux qui l'applaudissent n'ont pas un manuscrit à placer chez Gallimard. Les succès de circonstance d'ailleurs durent peu et le *Silence de la Mer* a déjà sombré dans l'oubli. Tandis que le succès de Queneau se prolonge. Il doit donc bien y avoir dans cette œuvre quelque vérité. Sans doute est-elle probablement moins appréciée à Guérande et dans les Cévennes qu'aux alentours du *Café de Flore*. (Quoique, dans ce domaine, tout soit possible : les mercières ont reconnu en Prévert leur chantre et c'est la province, comme on sait, qui remplit maintenant les caves de Saint-Germain-des-Prés.) C'est que cette vérité est sans doute limitée.

★

Mais cette vérité existe. Au-delà de la féerie, de la plaisanterie et de la contrepèterie, au-delà de ces recours à une actualité périssable (1), une vérité se profile et une image qui est juste : celle de l'univers contemporain, ou plutôt d'une partie de l'univers contemporain, avec sa misère morale, son délabrement presque physiologique. Car l'homme contemporain, comme on sait, c'est l'homme des cavernes ou peu s'en faut. S'il a quelque chose en plus, c'est le mégot, rien d'autre. Ce mégot dont même un douceâtre comme Pierre Louys avait découvert que c'était notre seul progrès depuis l'antiquité. Un peu de néant affublé d'une névrose, voilà l'homme contemporain (une fois exclus le Christ, s'entend). De cette misère, de cette dégringolade, le portrait le plus véridique — précisément parce que le plus dénué d'art — est sans doute celui que nous tend Simenon. Avec les personnages de

(1) « Grâce aux dessins animés balzac zéro zéro zéro un. » Souhaitons longue vie à la firme dont il s'agit mais enfin on peut supposer que, dans dix ans, plus personne ne saura de quoi il retourne.

Queneau, nous en avons le portrait bouffon, le portrait grimaçant. Ce n'est pas le moins vrai. Dans *le Dimanche de la vie*, une sorte de grâce, une sorte d'innocence vient assez inexplicablement éclairer le personnage de Valentin Brû et justifier cette recherche d'une sainteté athée à laquelle, vers la fin, il se livre. Les autres sont des larves. Leur néant même finit par leur faire effleurer le tragique. Le tragique d'Ubu-Roi, le tragique qui se profile déjà dans *Bouvard et Pécuchet* — dont Queneau, comme on sait, a écrit une préface (1) — le tragique même, si l'on veut, des dessins de Dubout ; le tragique d'un monde qui a perdu son âme, qui n'a plus que ses nerfs — pour se marrer. On a publié la photographie d'une foule new-yorkaise prise au moment où un individu se jetait d'un trente-sixième étage : cette foule riait. Ses nerfs seuls la gouvernaient. Qui sait si, à la base de ces déformations de mots et des tortures auxquelles Queneau soumet le langage, il n'y a pas ce même principe d'exaspération, d'agacement des nerfs. Si Queneau torture les mots, c'est peut-être simplement parce qu'ils lui agacent les dents. Là se trouvent sa sincérité, sa vérité et probablement ce qui nous attache à ce qu'il écrit.

Tout est cru tout est vert la dent crisse sur l'os
l'émail est agacé par le suc des citrons
le sang coule d'un nez écrasé — une rose
au centre d'une gueule hurlant des abjections
c'est la mort, le supplice — un homme qui transpire
dégagé de sa peau comme un fruit de passion
le bois suinte des cris le fer coud des tortures.

★

On trouvera peut-être hasardeux de parler de tragique à propos d'une œuvre qui, si manifestement, se propose de nous faire rire. On le sait de reste pourtant, la gaîté fait bon ménage avec le tragique. Il n'y a pas que les cris, les ahans et les coups sur la poitrine. L'intelligence aussi peut nous faire entrer dans un univers romanesque et la gaîté est un de ses visages. On oublie trop que presque toutes les grandes œuvres ont *aussi* leurs moments de gaîté : Balzac dans les *Employés*, Stendhal presque toujours, Gogol et Shakespeare, Flaubert quand il parle de M. Homais, Proust quand il dîne chez les Verdurin, le sombre Dostoïevski lui-même lorsqu'il écrit le *Carnet d'un Inconnu.* Ici, le tragique n'apparaît que par instants, il est plus dérisoire : il est là pourtant.

Il s'en faut malheureusement que la gaîté de Queneau soit toujours d'une qualité égale. Chose curieuse : une œuvre comme la sienne devrait, par définition, être une œuvre rare. Elle ne l'est pas. Encore jeune, Queneau a bien derrière lui vingt volumes. Ce n'est pas une critique. Chaque écrivain a son rythme qu'il est

(1) Éd. Point du Jour.

vain de vouloir brider. Mais une telle abondance ne va pas sans un certain déchet. Ici, dans le même volume, nous trouvons, côte à côte, un « étalon dans l'estomac » qui est une facétie de café et un « quels gamins » dont je ne puis, en deux lignes, faire saisir tout le sel mais qui, dépassant la plaisanterie, est d'une vérité exquise.

En revanche, point de déchets — ou moins — dans ses œuvres plus courtes et notamment dans les quelque cent soixante poèmes groupés dans le recueil *Si tu t'imagines*. Magie de l'enfance ! Voici que dans le long poème *Chêne et chien* où il la raconte, Raymond Queneau donne enfin et plus franchement libre cours à son émotion. Non sans encore mille galipettes, bien entendu, on ne se refait pas. Non sans virtuosité. Mais d'une virtuosité large, ample, aisée, comme dans l'excellente *Fête au village :*

et la lune gonflée des sucs de la mémoire du jour et de la nuit...

comme dans la charmante *Tuilerie de mes peines :*

Tuilerie de mes peines
Tuilerie de mes soucis
Morte est la Seine
Mort est Paris.

ou lorsque, à force de jonglerie, parfois, il retombe sur ses pieds — et juste :

Papa, maman : c'est un ménage
Moi je suis leur petit garçon.

FÉLICIEN MARCEAU.

COMPARTIMENT DE DAMES SEULES

La littérature féminine n'existe pas. Je veux dire qu'on n'en peut pas faire une catégorie à part. Les vers les plus virils de la langue française n'ont pas été écrits par Corneille, mais par Louise Ackermann. Nos jeunes essayistes à la mode, si fiers de leur jargon « métaphysique », ne procèdent pas de Maine de Biran, mais de Germaine de Staël. Une qualité très masculine, la truculence, se trouve à l'état pur chez Marguerite de Navarre. Et c'est l'honneur de Mme de la Fayette que l'on confonde un peu ses mérites avec ceux du très peu femmelin la Rochefoucauld. Quand les femmes s'y mettent, elles se donnent aussi fort bien tous nos défauts et tous nos ridicules. Celles qui écrivent ont du génie si ça leur plaît. Je pense à l'incomparable Colette, qui sut même n'avoir rien que du génie, bagage maniable s'il en fut ; alors que la plupart des hommes de génie se font suivre de lourds convois, qui ont peine à passer les portes de l'immortalité.

La littérature féminine est une littérature comme les autres :

voilà le fait. Cela se voit jusque dans les déchets de l'histoire littéraire. Les gracieuses personnes qui, éperdument, transposent en deux cent cinquante pages leurs déceptions amoureuses, ne sont pas plus importunes, après tout, que les astucieux garçons qui nous inondent de romans-dissertations ou de drames-canulars.

Il reste que les femmes écrivent plus mal, quand elles s'y appliquent. En revanche, on trouve chez elles, mêmes chez les plus affligeantes, je ne sais quelle ardeur, quel courage du sentiment, qui déserte de plus en plus l'âme des littérateurs de moins en moins mâles. Peu d'entre eux osent aujourd'hui s'abandonner tout entiers aux puissances de la fable ; sans doute parce qu'ils sentent que celles-ci ont perdu de leur magie, naguère irrésistible. Il y eut un âge du tout-au-roman ; nous en sommes à la confidence directe. Il faut que les cœurs battent et saignent en public. Et là, le sexe laid triomphe sans peine ; aucun bas-bleu n'aurait le front de nous montrer son vrai journal intime. Par contre, on voudrait savoir ce qui se cache dans les petits cahiers auxquels se confient les femmes ordinaires ; j'entends celles qui ne font pas profession de noircir du papier.

★

L'une d'elles — mais je crois qu'elle vit dans une atmosphère de sensibilité littéraire ; son style, à tout le moins, s'en ressent favorablement — nous livre quelques-uns de ces précieux secrets féminins. Observons tout de suite que les *Échos du silence* (1) sont aussi ceux de la solitude. Les réflexions notées au jour le jour par Mme Camille Belguise portent, en pathétique et en sérénité, la marque d'une circonstance particulière : à savoir l'épreuve que tant d'épouses ou de fiancées ont subie naguère, de diverses manières et à divers degrés, lorsque le destin prit pour elles le visage d'une absence sans abandon, et que l'amour conjugal fut comme une corde tendue à travers le vide. Tendue jusqu'à se rompre, ou jusqu'à vibrer mélodieusement... Ici, le silence semble total. Et de même la sincérité ; compte tenu de cet arrangement inévitable que l'expression impose au sentiment exprimé ; car la vraie vie, la vie brute, est naturellement indicible. Du moins peut-on enfermer dans les mots quelque chose d'équivalent au sourire, à la pâleur du front, au frémissement de la main.

Les notations de Mme Camille Belguise, vivant avec des plantes, avec des feuilles mortes, avec des animaux familiers, sont parfois fort émouvantes. Lorsque le ton s'élève au niveau des idées générales, la sympathie ou l'admiration du lecteur se nuancent d'inquiétude. C'est un terrain bien redoutable, pour la floraison des maximes, que la mélancolie d'une femme seule ! Dieu sait si les moralistes français ont jeté sur le monde et sur la vie un regard dénué de complaisance : nos compagnes, abandonnées

(1) Éd. Plon.

à elles-mêmes, feraient paraître Vauvenargues optimiste et Chamfort bienveillant. Rassurons toutefois les lectrices — et l'auteur — d'*Echos du silence* : il ne faut pas juger la création par ses manques, ni la destinée par ses hésitations. Le royaume de l'Absence, selon la formule magnifique de Verlaine, c'est l'enfer, ce n'est pas la terre. Tout ce que le dénuement, la déconvenue, l'isolement nous inspirent se situe plus ou moins au-dessous du chaud courant de la vérité.

En petits paragraphes artistement composés, comme des bouquets, Mme Camille Belguise ne nous offre donc qu'une part de ses émotions ou de ses pensées. Soyez sûr que la part la plus riche et la plus rare, elle la renferme en elle-même. « Le reste est silence, » dit Hamlet ; mais cet autre silence n'a pas d'échos. Malgré ce livre délicat et charmant — tellement plus féminin que ceux de la comtesse Diane — il ne faut pas, réflexion faite, que les femmes écrivent leurs « pensées ». Elles auraient beau faire : leur vrai secret n'y serait pas.

★

Derrière un écran de fiction, écran assurément assez mince, Mme Béatrix Beck nous livre des souvenirs qui portent bien la marque de l'époque à laquelle ils se rapportent : un pathétique équivoque et confus. L'occupation, la libération, accablent, exaltent, inquiètent tour à tour certaine petite ville méridionale, grouillante de réfugiés. Sur ce fond un peu trop barbouillé de sang — on tue à chaque page, fort lestement, dans ce livre de femme : pour garder les nerfs aussi solides, les yeux aussi froids, il faut avoir beaucoup souffert — se détache une silhouette vigoureuse : celle de *Léon Morin, prêtre* (1).

Combien les personnages d'ecclésiastiques ont changé dans notre littérature, depuis Ferdinand Fabre, et même depuis Georges Bernanos ! Nous en sommes à l'abbé débraillé, moitié bûcheron et moitié boy-scout, qui n'a pas peur d'un coup de rouge ou d'un carburateur en détresse, et dont le langage plus que vert scandalise les bigotes. Communisant, bien entendu... Celui que dépeint Mme Béatrix Beck est un saint, nous dit-on ; ce qui ne l'empêche pas de bénir à tour de bras les mitraillettes, ni de mettre au service de Dieu son « sex-appeal » de paysan goguenard, ni, en pleine église, d'effleurer tendrement, de la manche de son aube, le visage de sa pénitente : elle est troublée dans son corps, et sa conversion en est hâtée. Autant de gagné pour le ciel.

J'ai peur que ce christianisme-là, dans lequel la virilité sacerdotale joue un si grand rôle, ne participe quelque peu des fragilités de la chair. Le document n'en a que plus de valeur, quant aux nuances de certain mysticisme utérin, dont la bonne foi n'est

(1) Éd. Gallimard.

pas douteuse, mais qui n'a que de lointains rapports avec l'idéal de Mgr Dupanloup.

En fait, ce portrait de prêtre plus que moderne est surtout une forte page de psychologie féminine, tout échauffée par ce délire de sincérité forcenée qui accompagne les grandes catastrophes. Le style, lui, ne s'excite pas : sec et juste, avec des adjectifs tout gonflés de substance. Mme Béatrix Beck a du talent et du tempérament. Mais quel ton maussade, quelle allure dégingandée, quelle sensibilité rugueuse ! Je sais bien : parmi les jeunes écrivains ces affectations sont à la mode. L'influence de Jean-Paul Sartre et des Américains fait des ravages. Le roman français se décivilise.

Les Marais, de Mme Dominique Rolin, en 1942, c'était très curieux, très prenant, très « début de quelque chose ». Cette féerie qui grinçait comme une corde à puits, ce désespoir qui se résolvait en méchanceté, et en méchanceté sanglante, cette vitalité dans le dégoût et dans la décomposition, cela promettait beaucoup ; on en redemandait. Hélas, les ouvrages suivants du même auteur m'ont échappé, je ne sais pour quelle cause. Et dix ans après cette surprise alléchante, voici *les Enfants perdus* (1), qui sont un recueil de nouvelles.

Si toutes les cinq ressemblaient à la première, « Éloi, » aucun mot ne pourrait exprimer ma déception. Cela commence comme du mauvais Céline ; je veux dire comme du Céline qui serait mauvais. Puis l'auteur se souvient que son domaine, ce sont les aspects sordides et cruels d'un univers rongé par le fantastique. Aussitôt l'histoire dévie dans ce sens, avec plus de précipitation que de conviction, et au sein de la plus morne gratuité. On dirait d'un Hoffmann clochard, qui aurait farfouillé dans la poubelle de Rimbaud. La deuxième nouvelle rappellerait plutôt Jules Renard et Charles-Louis Philippe, mais non pas à bon escient. La troisième descend encore quelques degrés : nous en sommes à Charles-Henry Hirsch. La quatrième n'a que peu de substance. Mais il y a la cinquième, le « Square des Innocents »...

Dans une maison du quartier des Halles, une femme accouche. En attendant l'arrivée du petit frère, les autres enfants grouillent, jouent, se disputent, rêvent dans les coins, font les quatre cents coups. Sur ce fond en grisaille se détache un profil de fillette inexorable, ses yeux braqués, ses terribles mots justes. C'est hallucinant d'exactitude. Quand même, le démon du sadisme déchirant s'insinue quelquefois au cœur de ces petits Parisiens dessalés ; on voit ce que c'est : Poulbot retouché par Kafka. Cette erreur d'assaisonnement mise à part, je tiendrais le « Square des innocents » pour une sorte de chef-d'œuvre s'il était écrit dans un idiome moins artificiel. A propos du *Voyage au bout de la nuit*, on l'a bien observé : l'argot, dans le roman, ne *tient* pas. Pendant combien d'années un lit s'appellera-t-il encore un « page »?

Agathe de Nieul-L'Espoir, je veux dire Mlle Odette Joyeux, nous raconte son enfance ; et notamment ses études à l'Opéra-

(1) Ed. Vineta.

Côté jardin (1). Cela nous vaut un amusant et malicieux « documentaire » sur les dessous du monument Garnier, sur la vie, les mœurs et les émois des petits rongeurs qui y trottinent. De plus, on voit se dessiner, dans ce livre sans prétention et sans façon — parfois aussi sans syntaxe : attention, Mademoiselle ! vous écriviez mieux au temps de votre roman — une intéressante figure de petite fille.

★

Voilà pour la poésie, pour la sensibilité, pour le don d'observation, d'évocation, d'analyse. Reste la puissance d'imagination. Faut-il la refuser aux femmes? Je citerai, selon l'usage, les deux George : Eliot et Sand. Ce sont des cerveaux parfaitement foisonnants. Naguère M. de Fallois m'a fait de la peine en traitant de haut en bas l'auteur de *la Mare au diable*, qu'il n'avait pas dû relire pour la circonstance. Je n'ai pas un goût très vif pour la bonne dame de Nohant, ni pour ce que j'appellerai en général la littérature à mamelles. Mais, sotte et assommante, c'est vite dit ! Il ne faut pas croire qu'un écrivain soit inintelligent parce qu'il exprime des idées bêtes. Vers 1850, d'abord, il était difficile d'en avoir d'autres. Chateaubriand, Balzac, Stendhal sont morts à temps.

M. André Maurois, à qui l'on doit *Lélia ou la vie de George Sand* (2) parle bien davantage de la femme que de l'œuvre. Il se montre plus indulgent pour la vieillesse de son héroïne — vieillesse vertueuse, mais il n'en est résulté que des coquecigrues — que pour son orageuse jeunesse — qui a produit, indirectement mais sans contredit, *la Confession d'un enfant du siècle*, *On ne badine pas*, les *Préludes* de Chopin, même *Béatrix*... Ma foi, s'agissant d'un écrivain, je préférerai les amants du début aux marionnettes de la fin ; j'en fais mes excuses à M. Dudevant.

Le récit de M. Maurois va d'un bon train, justement parce qu'il ne donne pas dans la fantaisie. Responsable l'un des premiers des disgrâces de la biographie romancée, l'auteur d'*Ariel ou la vie de Shelley* s'en est débarrassé à propos. Même il fait un pas de trop : dans cette biographie d'une romancière, on ne trouve presque plus de littérature.

WALTER ORLANDO.

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. Hachette.

LES LETTRES ALLEMANDES

LE DIABLE OU LE BON DIEU

« C'est présentement un point de piété que d'accompagner la crainte de Dieu de celle du Diable. Si l'on vient à contredire cette opinion, on passe aussitôt pour athée. »

Ainsi s'exprime le pasteur Bekker, en 1694, dans la préface qu'il écrivit pour son traité de démonologie, *le Monde enchanté.* Cette affirmation rend un son moderne : on ne s'est jamais autant occupé du Diable et du Bon Dieu. Le livre d'Alfred Neumann, *le Diable* (1), qui a paru en Allemagne en 1926 et que de multiples traductions ont rendu célèbre dans le monde entier, se place sous les mêmes auspices.

En fait, le titre devrait comporter un point d'interrogation, car l'auteur pose au public une double question. D'abord le Diable existe-t-il? Et ensuite Olivier Necker, dit le Daim ou le Diable, conseiller de Louis XI dont Neumann écrit la biographie romancée ou le roman d'histoire, était-il, ainsi que le croyait le populaire, un suppôt de Satan? Manifestement l'auteur souhaite que nous répondions par la négative. Son Olivier est tout au plus un ange noir, un mauvais esprit, un étrange daîmon. Peut-être, dans les années d'apprentissage qu'il passa en Italie, reçut-il l'enseignement de quelque maître en occultisme, mais dans sa maturité, quand il occupa la place enviée et redoutable de conseiller intime du roi, nous ne le voyons jamais recourir à la sorcellerie, conclure un pacte avec Satan.

Pourquoi dans ce cas mérita-t-il ce surnom sinistre? Parce qu'en lui le bien et le mal faisaient un curieux ménage. Son excessive intelligence, sa perspicacité merveilleuse, en même temps qu'un rare don de diplomate semblaient ne pouvoir s'expliquer de façon naturelle. De plus comme la politique qu'il pratiquait, celle-là même qui fit si longtemps calomnier Louis XI, vexait beaucoup de gens dans leurs intérêts, on le taxa de complicité avec le Prince de ce Monde. Cet homme pourtant avait des qualités qui manquent souvent aux enfants de Dieu : loyauté à son maître, fidélité à toute épreuve, sens du sacrifice pour une grande cause. Ces trois sentiments sont soutenus chez lui par une passion unique, majeure : son amour pour Louis XI auquel il abandonna

(1) Éd. Calmann-Lévy. Collection de Manès Sperber, dans l'excellente traduction d'Eugène Bestaux.

d'abord la moitié de sa vie, sa femme la Belle Neckerine, puis sa réputation en signant de son propre nom les décrets impopulaires, enfin sa vie entière, une fois Louis XI mort, en subissant volontairement le supplice pour attirer sur sa personne la colère et le ressentiment du peuple français. Il prend sur lui le Mal par une sorte de sainteté à rebours.

Mais il ne peut assurer cette tâche périlleuse qui ressortit aussi bien au christianisme le plus orthodoxe qu'à la magie qu'en s'identifiant avec Louis XI : il devient le double du roi et cette substitution de personnalité se fait grâce à l'amour que les deux hommes éprouvent pour la Belle Neckerine. Le passage le plus troublant, le plus mystérieux aussi, celui où passe le frisson des connaissances interdites et qui atteint à la poésie, est celui où Louis XI et Olivier, confondus en une seule personne, se transmettent leurs pouvoirs et près du corps, grâce au corps de la belle Anne, se perdent l'un dans l'autre et arrivent à l'union parfaite.

Là encore le Diable n'intervient pas. A dire le vrai, je ne pense pas qu'Alfred Neumann croie au Diable. Son interrogation n'est guère qu'une concession à la croyance traditionnelle.

Son livre bat en brèche le préjugé selon lequel les romanciers allemands ne savent ni composer une œuvre, ni user de logique et de clarté : ce roman, de facture classique, tout empreint de culture française n'a rien qui puisse nous désorienter. Au contraire, nous ne pouvons qu'être flattés de voir un auteur allemand entrer si bien dans notre esprit, dans l'esprit d'un de nos plus grands rois et dans quelques-unes de nos passions majeures, l'unité française, la raison claire et l'analyse morale.

MARCEL SCHNEIDER.

LES LETTRES ANGLAISES

DES REFLETS ET UN MIROIR

La littérature, à Paris, se présente sous les espèces nettes et géométriques d un jardin à la française. Nos écrivains sont fonctionnaires (professeurs, diplomates, chefs de service). La radio nationalisée, les maisons d'édition, les journaux, la médecine leur imposent un bureau. Le chèque sans provision, le *dry martini*, qui succéda à l'absinthe du Procope, ont cédé la place à la Sécurité Sociale. Il faut remonter aux temps du *Sabbat*, de Maurice Sachs, pour rencontrer de vrais vagabonds sans niche ni collier. Le plus indépendant a son couvert dans le monde et chez les mécènes. Les prix littéraires et la Légion d'honneur viennent

encore orner ces perspectives rassurantes. Vous ne rencontreriez pas un homme de lettres dans un bistrot de la Bastille ou du boulevard Sébastopol mêlé aux vagabonds de trois heures du matin, sinon préservé des compromissions par une mine d'observateur gourmé.

C'est donc à Londres qu'il faut chercher déclassés et affranchis. Le Dôme de Montparnasse et ses consommateurs chevelus ont à Soho et dans le West-End une postérité débordante. Un émigré finlandais, qui passe pour un ancien compagnon de Lénine, peut fort bien être reçu au Foreign Office en se présentant comme le directeur-adjoint d'une revue, encore à naître. Du moins Roland Camberton l'affirme-t-il dans son roman *L'intraitable* (1). Einstein et Léon Blum répondent par un refus poli aux propositions de collaboration du directeur de la revue, mais, à Londres, son adjoint se fait fort de se pavaner dans les bureaux du War Office. Le Londres littéraire est véritablement un immense jardin anglais. Les saules pleureurs dissimulent derrière leurs rideaux de perle vert tendre des poètes hindous qui savent tricher aux cartes et des bibliophiles arméniens. Rien de plus surprenant que cette Cour des Miracles des lettres britanniques où se promène Roland Camberton.

★

Cambridge a perdu son romantisme. C'est le sens du beau roman de C.-P. Snow, *La lumière et les ténèbres* (2). Un savant brillant, Roy Calvert, abandonne gloire, honneurs, fortune, s'engage dans la R. A. F., est tué. « Il cherchait Dieu partout sans le trouver. » Il avait étudié avec pénétration l'hérésie manichéenne, son message d'ascétisme et de dépouillement : une prédestination déjà.

Le tableau des intrigues, des rivalités entre professeurs est fort. Où est donc cette paisible université (c'était Oxford, il est vrai) où des adolescents à corps d'athlètes grecs prolongé par un visage sans passions de Britanniques, ramaient le long de la Mésopotamie en traduisant le *Phèdre* de Platon? Roy Calvert poursuivait le paradis perdu.

★

Samuel Beckett, Irlandais de Dublin, a écrit, mais en français avec *Malone meurt* (3), le roman d'un homme tout nu. Où est-il? Sur son lit d'hôpital, tenant un crayon tremblant, notant ses impressions de malade, ses souvenirs. Roman « anglais » ou roman « français »? Il n'y a pas, dans *Malone meurt*, ce piétinement traditionnel, cette cristallisation lente du premier (mais un soliloque intérieur à la Joyce) ; au contraire, une recherche de l'image et de l'expression, du bonheur du style fort méditerranéenne..

Malone meurt ne révèle rien sur un milieu ou sur des caractères.

(1) Éd. Plon.
(2) Éd. Laffont.
(3) Éd. de minuit.

Mais c'est l'archétype du roman vrai, pur : celui où le créateur et le personnage vivent dans le même temps, dans la même durée. Le malade tousse, il écrit qu'il tousse ; il s'endort, et l'on s'attend presque à ce que sa main décrive son rêve. La phrase s'arrête au même moment que le cœur.

Un roman est un miroir, a-t-on dit. Le mot a plus d'un sens. *Malone meurt* est le plus parfait de ces miroirs. Quand le malade a lâché son crayon il n'y a plus rien : c'est comme cette glace que l'on approche de la bouche d'un cadavre. Aucun souffle ne la ternit plus.

PIERRE MAZARS.

ÉRUDITION

RENAISSANTES MERVEILLES

Notre époque se caractérise sans doute par son manque apparent de verve créatrice et par l'espèce de dégoût qu'elle a de son sauvage et hypocrite génie. Elle se complaît dans le souvenir des temps révolus. Elle accueille, avec la faveur que l'on réservait jadis à des œuvres recommandables par leur originalité, tous les pastiches habiles dont d'experts écrivains la comblent : elle félicite l'un d'avoir retrouvé les arts secrets de Mme de La Fayette, l'autre de rivaliser avec Pline le Jeune pour l'éloquence honnête et fleurie, le troisième d'écrire avec autant de désinvolture que Henri Beyle.

Elle essaie en outre désespérément de prendre rang dans le cours des siècles, d'y obtenir une place, de mêler sa figure aux fantômes du passé. Elle aime ruminer des lexiques, effeuiller des anthologies, dépouiller maints manuels de leurs charmes abstrus. Chaque fois qu'elle ouvre l'une de ces Encyclopédies que la plupart des libraires se hâtent d'éditer, elle se demande avec angoisse : « Entre les minutieuses miniatures qu'ornent ce vaste miroir peint, apercevrai-je quelque profil emblématique où je puisse distinguer ma propre ressemblance? »

Elle se reconnaîtra sans délai dans l'étonnant *Dictionnaire des Lettres françaises (XVIe siècle)*, publié par une société d'obscurs et fameux érudits que dirige Mgr Georges Grente (Arthème Fayard).

A lire d'affilée (c'est là un labeur long et lent, mais délectable) les multiples articles que ce volume renferme, on s'avise que le XVIe siècle, lorsqu'il prétend reconstituer les idées, les mœurs et les institutions de certains empires disparus, s'attache en effet à préparer et à provoquer la genèse d'un nouvel âge ; nous en usons de même lorsque nous nous entêtons à collectionner les leçons du passé.

Croyant se conformer aux modèles que lui fournit l'antiquité méditerranéenne, la Renaissance française constitue une nouvelle morale qui borne à l'homme même les fins dernières de l'homme, une nouvelle politique, dont l'immoralisme pratique scandalise d'abord, un nouvel art d'écrire, plein d'artificieux enthousiasme, une nouvelle plastique, où le visage de toutes les créatures est pour l'éternité fixé par ses traits transitoires, une nouvelle science, plus attentive à la singularité des phénomènes qu'à leur enchaînement, une nouvelle médecine, moins occupée de la nature des maladies que de la personne des malades, une nouvelle religion, qui, prêchant à ses élus que tout est accompli, les exhorte, non pas à s'acquérir d'inutiles mérites, mais à devenir, dans une joie morigénée, les intendants actifs d'un univers où Dieu les a placés, en les accablant de grâces gratuites.

Rien de moins abstrait, de plus concret, de plus objectif que ce foisonnement de doctrines qui valent autant que valent ceux qui les divulguent et qui se confondent avec elles. Entre l'esthétique propre à tout dictionnaire et l'éthique particulière au XVI[e] siècle français existe une convenance admirable. Il y paraît aux patients portraits spirituels présentés tour à tour par Mgr Grente, Jean Plattard, Augustin Renaudet, Verdun L.-Saulnier.

Nous remarquerons en outre que le *Dictionnaire des Lettres françaises (XVI[e] siècle)* atteste combien les méthodes d'études proposées par Henri Chamard sont probantes et sûres. Ce maître éminent, outre les notices qu'il consacre aux membres de la Pléiade et à leur clientèle, y publie un répertoire complet des genres et des thèmes littéraires qui requirent les soins de nos marotiques, de nos ronsardiens, de nos baroques : il invente pour les exprimer les heureuses conventions d'une espèce de philologie mélodique.

Nous noterons aussi que Robert Barroux (philosophie) et Paul Delaunay (médecine) et Jean Daujat (science) savent exploiter avec autant de témérité que de sérénité des domaines culturels remplis d'agréments méconnus.

Nous signalerons enfin que l'ouvrage dont nous rendons compte, quoique surveillé par un prélat de l'Église romaine, ne dirige point, en général, contre les pères et les écrivains de la Réforme d'attaques indécentes. Nous rappellerons cependant que prétendre que les calvinistes n'admettent point la présence réelle est une grave erreur, résultat d'un pénible malentendu.

Tant d'éloges nous autorisent, peut-être, à décerner deux critiques contre l'utile monument édité par les meilleurs seizièmistes français officiels d'aujourd'hui. L'assentiment qu'ils donnent aux règles du classicisme de 1660 les engage parfois à porter sur les fantaisies de tel poète *irrégulier* des jugements incongrus ; ils traitent, de plus, avec un mépris excessif les recherches des rhétoriqueurs, ces expérimentateurs musicaux du verbe.

Un livre, lecteurs, qui vous aidera à vous trouver vous-mêmes et à comprendre, par comparaison, votre temps.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

L'HISTOIRE

LA FÉODALITÉ DES PARTIS ET LES TEMPÉRAMENTS POLITIQUES DANS LA FRANCE CONTEMPORAINE

Dans la littérature historique française, les périodes contemporaines font encore figure d'enfants pauvres. Les auteurs demeurent trop souvent fidèles aux traditions d'une histoire politique périmée, une histoire des gouvernements et des assemblées. Cela est vrai même de l'histoire religieuse, quand elle est coulée dans le moule tout fait d'une chronologie ministérielle ou électorale, sans pénétrer la sensibilité des hommes. Néanmoins, les études dont il va être question ici, et qui s'inspirent d'un commun esprit de recherche, celui de l'enseignement donné aux Sciences Politiques, témoignent d'une orientation décisive de l'histoire politique contemporaine. Cette tendance n'est pas nouvelle ; elle remonte à 1913, au premier essai de géographie électorale, celui d'A. Siegfried sur la France de l'Ouest, à la grande enquête de G. Le Bras sur la pratique religieuse, commencée vers 1930 (1).

Mais ces recherches restaient isolées, alors qu'elles paraissent aujourd'hui adoptées par l'Université, et inspirent diplômes d'Études et thèses de Doctorat.

Dans cette perspective, l'histoire politique n'est plus limitée aux hommes politiques, à leur activité, à leur programme, à leur psychologie, à leurs mobiles avoués ou honteux. Cela fut d'ailleurs l'objet de l'histoire classique, et le seul aspect de la vie politique connu de l'homme moyen, de l'homme de tous les jours, le seul retenu et vulgarisé par le journal. La nouvelle école admet que cette histoire narrative, descriptive, est terminée. Elle se propose plutôt d'analyser les phénomènes moins apparents et moins conscients : comment les différentes classes sociales, dans les différentes régions géographiques, réagissent devant l'État, pèsent sur les institutions, et subissent en retour l'influence des propagandes venues des milieux officiels. On aboutit alors à une géographie et à une sociologie historique des opinions et de leurs moyens d'expression, qui réduisent les facteurs apparents de la vie politique : le rôle des personnalités, l'importance des crises parlementaires, des

(1) F. Goguel et G. Dupeux, dans *Sociologie électorale*, 26e cahier de la Fondation nationale des Sciences politiques (Éd. Armand Colin), donne une bibliographie des travaux publiés et en cours, avec des orientations de recherche et une mise au point de M. Goguel.

programmes officiels des partis, au profit de tendances de fond, plus anonymes, plus lentes, plus secrètes.

On retiendra ici deux de ces tendances : le développement de la féodalité politique des partis, et les transformations de la géographie électorale.

★

M. Duvergier (1) a voulu écrire une sociologie savante des partis politiques. Ce dessein explique peut-être l'allure systématique de son livre, divisé en chapitres abstraits dont chacun est consacré à un aspect du Parti en soi : origine, direction, hiérarchie, recrutement etc... Ce plan trop général substitue à l'histoire particulière et concrète des partis comme ils sont, une théorie abstraite du Parti et de son évolution, théorie qui demeure bien fragile, en dépit de sa présentation scientifique. Combien aurais-je préféré des monographies comparatives de quelques partis exemplaires : les démocrates américains, les radicaux français, les travaillistes britanniques, la social démocratie allemande, le parti chrétien social belge etc... Une telle méthode aurait permis à l'auteur de tout dire, sans prétendre à une connaissance scientifique, toujours douteuse quand il s'agit de l'homme en société, et aussi, d'abréger ses commentaires sur les modes de scrutin, qui restreignent un vaste horizon politique aux dimensions d'une petite arithmétique électorale. Cette erreur de plan est d'autant plus regrettable que cette connaissance concrète des choses existe dans le livre de M. Duvergier ; ellef oisonne heureusement dans le détail de ses analyses ; sous la pesanteur de la théorie, il arrive que l'observation directe survive : c'est celle-ci qui nous intéresse.

M. Duvergier a montré comment la puissance réelle tend à se déplacer au cours du XXe siècle, des parlements constitutionnels établis par les mouvements libéraux de 1789 à 1870, à des formations coutumières, les partis. Au régime parlementaire classique, se substitue le régime des Partis, par un glissement qui, pour être insensible, modifie la vie publique plus encore que les « journées » révolutionnaires du XIXe siècle. Ce passage est bien l'un des phénomènes les plus considérables de notre temps, phénomène très variable d'un pays à l'autre, et qui doit être étudié dans le cadre de l'occident parlementaire tout entier.

On remarquera que les pays où le régime électif est le plus ancien sont aussi ceux où les partis ont conservé aujourd'hui l'aspect le plus archaïque. C'est le cas des deux Partis américains, sans principe, sans doctrines, sans conscience de classe, comme dans l'Angleterre du XVIIIe siècle où les Partis étaient de simples coalitions de clientèles.

En France, le parti organisé, même faiblement, était à l'origine inconnu de la Droite. S'il apparut à Gauche, il y resta longtemps une association de *notables*, réunis en *Comités* locaux, et aussi

(1) M. DUVERGIER, *les Partis politiques* (Éd. Armand Colin.)

dans les loges franc-maçonnes. Il n'y avait pas d'appel à un recrutement d'adhérents.

Dans les régions royalistes de l'Ouest, où dominaient en 1870 les opinions de Droite, la société était tout entière assez soumise à l'ancienne hiérarchie des conditions pour que la masse reconnût ses maîtres comme ses représentants politiques naturels. Il n'était donc pas besoin d'entraîner un peuple dont la docilité était assurée. C'est pourquoi il n'y a pas eu de partis de Droite là où la structure hiérarchique traditionnelle s'est maintenue. Au contraire, la Gauche républicaine ne disposait pas d'une aristocratie naturelle. Elle dut réunir ses notables en comités pour que leurs agents mobilisent la masse électorale étendue par le suffrage universel. Mais elle n'eut pas l'idée de maintenir son effort de propagande au-delà des périodes électorales. C'est le type du parti de cadre, sans adhérents. Les radicaux en France, les conservateurs en Angleterre, demeurent aujourd'hui les témoins de cette forme encore archaïque du Parti.

Avec la social démocratie allemande, le Parti cesse d'être seulement un encadrement électoral. Il se propose de donner une structure politique à une classe sociale, le prolétariat, et d'enseigner une doctrine, le marxisme. La principale tâche du Parti devient le recrutement des adhérents, leur distribution en *sections*, la formation des *militants*. C'est une étape très importante dans l'évolution qui écarte le Parti du monde parlementaire ou électoral, et le constitue en puissance indépendante des institutions juridiques.

Cette structure nouvelle devait être imitée, non seulement par les partis de classe, mais par les partis catholiques, comme le Parti chrétien social belge, et aussi par des mouvements de Droite. Néanmoins en France, les catholiques de Gauche n'adopteront que tard ce mode d'organisation rigoureuse et autoritaire, même quand elle demeure fédérative. Le Sillon restera fidèle à l'ancienne formule des cercles d'étude. C'est seulement après la guerre de 1914 que le Parti démocrate populaire sera fondé à l'instar des partis socialistes ou confessionnels étrangers. Un des premiers qui adopta en France les modes d'organisation des partis socialistes est un mouvement de Droite, mais antiparlementaire et doctrinal : l'Action française répartissait ses « ligueurs » en *sections*. Le parti devient un instrument de plus en plus surajouté aux institutions parlementaires. Il peut même le faire éclater. L'Action française n'y est pas parvenue, parce que sa condamnation par le Vatican a brisé l'élan alors rapide de son recrutement numérique. Par contre les partis nés de la guerre de 1914, soit communiste, soit fasciste, soit nazi, ont réussi, non seulement à détruire le régime parlementaire, mais à dominer l'État, sous la forme du Parti unique. Leur structure est d'ailleurs différente des organisations fédératives à sections. Fondés à la base sur la *cellule* ou la *milice*, ils sont, selon l'expression de M. Duvergier, des *Ordres* politiques, animés d'une foi parareligieuse, très différente de l'esprit autocratique et doctrinaire des mouvements antérieurs, nationalistes ou socialistes. Néanmoins, comme le

souligne M. Duvergier « le régime du parti unique n'est que l'adaptation à la dictature d'une technique générale née dans un cadre démocratique. La grande innovation du XXe siècle n'est pas le parti unique, mais le parti. »

★

Dans un recueil d'études préfacé par M. Pierre George (1), M. Agulhon a présenté ce cas fort curieux d'une commune banlieusarde, Bobigny. Avant l'extension de Paris, à l'époque d'Haussmann, Bobigny était un village rural, semblable aux autres agglomérations de l'Ile-de-France. Après l'annexion des arrondissements périphériques, il subit l'immigration des maraîchers chassés par l'urbanisme parisien de leur ancien habitat. Cultivateurs et maraîchers ne se mêlèrent pas à Bobigny. Les uns votaient à droite, contre les maraîchers, les autres votaient à gauche contre les cultivateurs. A partir de 1900, Bobigny sera atteint par la marée ouvrière, qui accompagne la nouvelle poussée d'industrialisation de la région parisienne. Aussitôt disparut l'opposition des maraîchers radicaux et des cultivateurs conservateurs — ceux-ci d'ailleurs numériquement affaiblis et fondus parmi les commerçants. Les uns et les autres ne formèrent plus qu'un même front de défense conservateur contre l'ouvrier socialiste ou communiste. « Les maraîchers qui, au cours de leur brève histoire, ont été successivement nouveaux et anciens habitants, immigrants, puis stabilisés, envahisseurs, puis envahis, au fur et à mesure que la fonction nourricière de ce secteur de banlieue cédait la place à la fonction résidentielle et industrielle..., parallèlement, passaient des options politiques les plus avancées aux plus réactionnaires en un rapide tournant vers 1902-1903. A gauche, en somme, tant qu'ils étaient des immigrés, face au vieux village conservateur, à droite depuis qu'ils sont devenus eux-mêmes des assiégés. »

Dans le même recueil, M. Lavandeyra compare les suffrages d'extrême gauche. (P. C. F. et S. F. I. O) et le nombre des ouvriers, à Saint-Maur qu'il étudie lui-même et à Bourg-la-Reine, étudié dans un autre cahier de la même collection par M. P. George. En général, le nombre des voix d'extrême gauche se rapproche du nombre des ouvriers, d'où on peut déduire que le monde des employés reste fermé aux propagandes d'extrême gauche : monde d'employés qu'il faut grossir des salariés qui « ne se tiennent pas pour solidaires du prolétariat, et adoptent délibérément (aux recensements) la qualification d'employés, alors que les éléments objectifs de leur condition les distinguent à peine des ouvriers » (P. George).

Mais, à y regarder de près, on remarque aussi que les suffrages d'extrême gauche demeurent toujours légèrement supérieurs au nombre des ouvriers, sauf dans les zones où la proportion ouvrière

(1) Pierre George et divers. *Études sur la banlieue de Paris*. Cahiers de la Fondation des Sciences politiques (Éd. Armand Colin).

est massive. Alors, dans ce dernier cas, les deux pourcentages se recouvrent, à peu de chose près. Cela signifie que la marge accessible à l'extrême gauche chez les classes non prolétariennes, disparaît dans les secteurs où la concentration ouvrière est plus forte. Les classes moyennes sont moins ouvertes à l'extrême gauche là où la classe ouvrière est puissante et agglomérée, que là où elle est plus lâche et dispersée.

En marge de ces monographies de détail, M. Goguel, qui est l'animateur de ces recherches, a publié, dans la même collection, une synthèse cartographique des opinions politiques en France : un album d'une soixantaine de cartes commentées, dressées à propos de votes ou d'élections choisis selon les plus significatifs de 1870 à 1951. C'est un document capital pour l'intelligence de la France contemporaine et de l'évolution de ses tempéraments politiques, de ses familles spirituelles (1).

Deux impressions d'ensemble se dégagent de la lecture de ces cartes. Il existe des aires de permanence où, malgré la diversité des étiquettes et des programmes, le tempérament politique n'a pas changé pendant toute la période contemporaine. Et d'autre part, il existe des aires de conversion qui passent d'un camp à l'autre, et contribuent ainsi à modifier la répartition des deux principales tendances, l'Ordre et le Mouvement, selon la terminologie de M. Goguel — qu'on acceptera avec cette précision que la mobilité des transferts géographiques d'opinion existe aussi bien dans l'Ordre que dans le Mouvement, et que la cristallisations des opinions se retrouve dans le Mouvement comme dans l'Ordre. Les cartes de M. Goguel font bien ressortir cette juxtaposition constante des éléments de changement et de résistance au changement, qui échappe souvent aux historiens des périodes contemporaines, prisonniers d'une théorie plus ou moins explicite et consciente de l'évolution ou du progrès.

Les bastions inexpugnables de la Droite se situent dans l'Ouest vendéen, breton, normand, et aussi au sud du Massif Central; ceux de la Gauche, dans le Midi méditerranéen, républicain en 1871, communiste en 1951, parce qu'il n'y a rien de plus loin à gauche. Donc cela n'a pas bougé. Les transferts se sont faits, à la fin du XIXe siècle, et surtout après la guerre de 1914, par l'annexion à l'extrême gauche des régions industrialisées du Nord et du nord du bassin parisien, par la rotation de la Droite qui occupait en 1870 tout l'ouest de la France, selon les méridiens : et s'étend ajourd'hui selon les parallèles, de l'Ouest à l'Est, l'Est nationaliste et conservateur, républicain en 1870, mais gagné à la fin du siècle. Voilà le grand changement de notre géographie politique, gros de conséquences de toutes sortes. Le ralliement des régions industrialisées aux partis de classe de l'extrême gauche s'explique sans effort. Mais cette translation de la Droite vers le Nord et l'Est? On nous dit qu'elle est due à une transformation du tempérament droitier, dynastique et confessionnel au

(1) F. GOGUEL, *la Géographie des élections françaises*. Cahiers de la Fondation des Sciences politiques (Éd. Armand Colin).

début, conservateur social ensuite, devant la menace des partis de classe ouvriers. Cela doit être vrai en partie, mais l'hypothèse ne tient pas assez compte d'autres passions, aussi vives que les instincts de défense sociale : je pense au transfert du nationalisme qui passe alors de la Gauche autrefois jacobine, à la Droite militariste, autrefois pacifiste (1). Enfin ne faut-il pas faire intervenir le progrès des classes moyennes, plus hostiles parfois à l'extrême gauche qu'une certaine paysannerie ou même qu'une grande bourgeoisie encline à la tolérance, progrès qui se produit dans les régions urbaines de forte activité économique, où justement la Droite, délaissée par le Sud-Ouest rural, a gagné dès la fin du XIXe siècle, entourant comme une mer des îlots de trop dense concentration ouvrière. Dans ces régions assez urbanisées, ou bien la solidarité ouvrière évite l'éclatement de la classe prolétarienne — et c'est une aire communiste — ou bien l'expansion économique multiplie les spécialistes, les employés, les fonctionnaires qui glissent à Droite, quand ce n'est pas à une extrême Droite plus ou moins révolutionnaire

Simples questions entre beaucoup d'autres suggérées par ces riches travaux qui renouvellent l'histoire politique de la France contemporaine.

PHILIPPE ARIÈS.

LE THÉATRE

LE THÉATRE ET LE PUBLIC

Personne n'a encore trouvé le moyen sûr de faire le succès d'une pièce. Le vaudeville le mieux fait selon les règles, signé d'un nom auquel le public est habitué, peut subitement n'avoir aucun succès. Une pièce de valeur peut n'attirer personne, et quelques années après, être un succès commercial. Une vedette (de cinéma de préférence ; il n'y a plus de vedettes de théâtre capables de « faire recette » à elles seules) peut faire courir les foules quelle que soit la pièce, et d'autres fois, non. On dit que tels critiques (écrivant dans des journaux à gros tirages) peuvent vider ou remplir une salle ; mais le public leur désobéit trop souvent pour que etc...

De toutes ces contradictions, on pourrait certainement tirer des lois précises. Ce serait difficile. Disons d'un mot qu'une *bonne*

(1) Un ouvrage qui paraîtra bientôt de Raoul Girardet nous éclairera sur cette très importante modification des sentiments politiques.

pièce (d'accès même difficile), bien jouée, bien mise en scène, dans un théâtre *central* a toutes les chances d'avoir du succès. Pour que ce « succès » dépasse la centième, il faut qu'une grande vedette, connue par le cinéma, la joue ; il faut aussi qu'un élément tout extérieur au théâtre (scandale ou nouveauté) attire le spectateur moyen.

J'entends par spectateur moyen, celui qui a peu d'argent et hésite à payer très cher une place de théâtre ; celui que la presse — même la grande — n'atteint pas (car s'il achète un journal, il ne le lit pas) ; celui enfin pour lequel le cinéma a définitivement remplacé le théâtre (1).

Aucun principe soigneusement étudié ne pourrait expliquer le succès du *Prince de Hombourg*. Il y a eu, bien sûr, le grand bruit fait autour de Jean Vilar et du « T. N. P. » depuis Suresnes ; il y a Gérard Philipe ; il y a le prix des places, réduit de moitié pour les assurés sociaux (aux Champs-Élysées, 11 % des spectateurs seulement ont payé place entière — non compris les places vendues au « marché noir ») il y a (mais cela ne joue qu'en dernier lieu) l'originalité et la beauté de la mise en scène... *Mais* il y a la pièce : *le Prince de Hombourg*, d'un auteur inconnu pour l'immense majorité du public français, se présentait à nous tout chargé d'un romantisme qui n'a jamais pu — fût-ce avec Shakespeare — s'acclimater en France.

J'entends bien que Jean Vilar — comme acteur et comme metteur en scène — et Gérard Philipe — comme acteur, et non comme vedette — ont su merveilleusement percevoir le ton étrange de cette tragédie à la fois somnambulique et guerrière, qu'il est certain que cette étrangeté a touché le public, la plupart du temps incapable de comprendre même le sens de la pièce ou plutôt incapable de s'exprimer sur l'émotion qu'il avait connue. Cette part de rêve que Jean Vilar a su si bien développer, n'était-ce pas ce que le public attendait enfin du théâtre? N'y a-t-il pas eu là comme un phénomène collectif de contagion onirique? Ou bien doit-on s'en tenir aux causes évoquées plus haut : prix des places, Gérard Philipe — et la difficulté même d'obtenir des places qui aurait porté l'envie de voir *le Prince de Hombourg* (2) à son paroxysme?

Puissent bientôt l'*Avare*, et surtout la *Nucléa* de Pichette (cette fois, au Palais de Chaillot) qui posera aux spectateurs de nouveaux problèmes (le texte — les mobiles de Calder — la stéréophonie) rencontrer le même succès !

Personnellement, je ne les attends pas pour affirmer que Jean Vilar est l'homme de théâtre le plus complet que nous ayons eu depuis longtemps. Hors ses qualités de très grand metteur en scène et de très grand acteur, je reconnais en lui, depuis le jour où,

(1) A étudier, les classes sociales qui aiment traditionnellement le théâtre. Les quartiers même : la « Comédie-Française » (Richelieu) est un théâtre de quartier. Et l'ancien Odéon.

(2) *Le Cid*, au cours d'un petit nombre de représentations, a obtenu le même succès.

au Théâtre de Poche, il a créé *Orage* de Strindberg (1943), cet instinct qui lui permet de savoir exactement quelle œuvre — connue ou inconnue — atteindra efficacement le public. Que ses choix et ses méthodes ne soient pas ceux des marchands de spectacles, font de lui le plus grand artiste révélé depuis la guerre.

Espérons que c'est cela que les 70 000 spectateurs du *Théâtre des Champs-Élysées* ont compris.

★

Après le *Prince de Hombourg*, c'est le succès des *Six personnages en quête d'auteur* qui m'étonne. Pirandello est évidemment connu d'un très grand public. Il est la pierre de touche du théâtre moderne, et n'importe qui peut savoir ce qu'est le « pirandellisme », ne serait-ce que grâce au théâtre d'Anouilh.

Je n'ai pu savoir exactement si les *Six personnages* furent un succès pour les Pitoëff. On sait que l'*Henri IV* ne dépassa pas sept représentations, et l'on n'a guère coutume de citer les *Six personnages* parmi les « pièces de secours » reprises par les Pitoëff, lorsque la situation devenait grave.

Quoi qu'il en soit, cette pièce — n'est-ce pas la meilleure de Pirandello? — fait salle comble à la Comédie-Française.

C'est la pièce la plus *insoutenable* que je connaisse. L'illusion théâtrale, les vertus de choc, l'émotion que l'on attend du théâtre y sont portées à leur maximum d'intensité avec les moyens les plus contraires au théâtre. Et le génie de Pirandello ne consiste pas seulement à avoir renforcé le pouvoir du théâtre en trahissant ses mystères, en dénudant le plateau, en faisant jouer à de faux vrais acteurs un vrai drame venu d'ailleurs ; le génie de Pirandello est d'avoir choisi la scène — les « acteurs » — les « personnages », comme le pathétique microcosme, comme miroir d'une vérité hurlante, insultante pour les faussetés du théâtre.

Ces « personnages » fantomatiques qui surgissent des « enfers » de la scène parmi les cabotins, à mesure qu'ils racontent le drame et qu'en même temps, grâce à une duplicité du langage et du geste, ils le vivent, représentent la réalité de la douleur humaine, celle qui ne se partage pas, à laquelle les autres (les « acteurs ») ne croient pas. La gêne que l'on éprouve dans la salle — gêne intolérable — s'étendra tout à l'heure à toutes les rues de la ville. Ce plateau nu, ce lieu de spectacles envahi par l'angoisse et la réalité sordide des destins médiocres pourrait être aussi bien remplacé par le métro, par exemple, où la lassitude de tous — le matin, de très bonne heure, ou vers 7 heures du soir — devrait tout à coup éclater en horrible confession publique. Mais seuls hurlent les ivrognes. Il faut aller dans les dispensaires ou les hôpitaux, faire un voyage en chemin de fer, pour que se joue du Pirandello. A moins que dans sa propre famille...

En tout cas, avec les *Six personnages* (et avec *Ce soir on improvise...*) le théâtre est vraiment dépassé. Puisqu'il se dépasse en

lui-même, c'est donc son triomphe. Mais aucune pièce ne laisse autant de goût d'amertume : l'impression d'avoir touché à un mystère interdit — interdit par notre égoïsme — simplement celui de la douleur.

Et c'est pourquoi je m'étonne du succès d'une telle pièce. Le public est-il masochiste ou insensible? Les deux, probablement.

Fernand Ledoux a tout fait pour que le rôle du Père soit bien celui de l'homme du métro. Il est bouleversant d'intelligence et de sensibilité ; il porte sur son visage, dans ses vêtements trop *réellement* tristes, tout le passé du « personnage ». Line Noro, également ; elle n'est que le silence abruti des douleurs accumulées et, soudain, le cri d'horreur dont on nous prévient longtemps à l'avance (« Crie, crie », dit la fille dans les bras de son beau-père) pour que nous sachions exactement la valeur d'un tel cri.

On n'oubliera pas non plus les silhouettes des enfants et du fils légitime (Jacques Clancy, J.-P. Roussillon, la petite Malherbe), eux aussi, orphelins de la vie, suiveurs d'éternels enterrements.

Renée Faure, elle, n'a pu oublier qu'elle est tragédienne. Elle joue admirablement. Mais elle joue. Elle ne peut faire croire qu'elle arrive de la rue. C'est bien des coulisses de la Comédie-Française qu'elle vient. Et j'envisage avec effroi son remplacement par Maria Casarès qui a trop de force, elle aussi, pour entrer dans la médiocrité de cette adolescente prostituée. (Maria Casarès est Phèdre (non pas Hermione, comme on l'a dit), Doña Sol, mais pas cette adolescente.)

Les rôles des « acteurs » sont bien tenus. Jean Meyer, le « directeur », se fait plus voyant que ne le réclame son rôle. Mais la mise en scène de Julien Bertheau, qui a su se conformer à la création des Pitoëff, est excellente — quoique son plateau soit un peu grand. Mais il fallait peut-être cela : un *no man's land* où ne fleurit que le malheur...

★

Il faut donc féliciter le public d'avoir si bien répondu (pour de bons motifs ou non) à l'appel de Pirandello et de Kleist, de leurs réalisateurs aussi. Après cela on était tenté de dire qu'enfin la preuve était faite : les chefs-d'œuvre ont toujours raison.

Mais non. Voilà que tout recommençait. Personne n'allait voir la pièce de Jules Roy : *Beau Sang* (malgré les conseils des journaux). Tout le monde allait voir *Sur la terre comme au ciel...* (à cause des journaux). Tout était à nouveau confondu. Et moi-même qui confonds un peu les intentions de Jules Roy et de Fritz Hochwälder.

Je veux dire qu'il s'agit de deux pièces qui tendent à défendre de nobles sentiments, qui portent sur deux « Ordres » chrétiens : les Templiers, les Jésuites, mis en échec par le pouvoir religieux et civil.

Mais dans le cas de Mr. Fritz Hochwälder (dont on nous apprend qu'il est le brillant adaptateur viennois de *Bel Ami*), je ne crois pas qu'aucune sorte de mysticisme, ni aucune nécessité intérieure (pour parler mode) lui aient dicté le sujet de sa pièce.

Ce n'est qu'un sujet. Il a dû le trouver dans le *Reader's Digest* (l'histoire à la portée de tous), le juger pour cela assez international, espérant être traduit en plusieurs langues (sauf en espagnol, mais *Sur la terre comme au ciel...* triomphera à Broadway, c'est sûr). Sa propre langue à lui, c'est celle de n'importe quel patronage : une effrayante pauvreté au service de problèmes ultra-simplifiés. Mais, bon fabricant, Fritz Hochwälder savait que le public marcherait. L'émotion à bon marché est bien vue de tous. Il a su excellemment se servir des Jésuites, généralement calomniés, mais qu'une pièce américaine (d'un petit niveau au-dessus) : *la Première légion* avait déjà réhabilités dans l'esprit des spectateurs.

Cette fois, c'est le Paraguay, la raison d'État, le salut de l'Ordre, les bons Indiens, les méchants planteurs. C'est, à l'Athénée, Victor Francen écrasant de fausse simplicité, d'une modestie bien voyante. C'est tout à fait écœurant.

★

Avec Jules Roy, le ton change. Simplicité aussi dans les données de l'action, dans le langage, mais noble simplicité — celle de *la Vallée heureuse* et du *Métier des armes*, la bouleversante simplicité du journal de guerre : *Retour de l'enfer.*

Mais je dirais tout de suite que sur une pièce comme *Beau Sang*, comme sur la pièce de Hochwälder, pèse l'ombre de Montherlant. Je ne veux pas dire que les Ordres religieux lui appartiennent exclusivement, mais il a porté au théâtre — et dans ses livres — des sujets trop voisins pour que cela ne crée pas de confusion.

On a voulu, peut-être abusivement, établir des comparaisons entre les Templiers de Jules Roy et son métier d'aviateur, voir en ce Commandeur qui se cache, un Résistant — et le jeune Templier torturé qui arrive à la fin n'était pas pour détromper. Il est certainement impossible que Jules Roy n'ait pas voulu traiter un sujet qui lui tienne à cœur. Sa pièce n'est pas écrite au hasard d'une lecture. C'est bien lui qui parle. Et le miracle est que cette pièce soit bien construite, bien équilibrée. Je ne crois pas que ce soit pour elle un défaut d'appartenir à tous les temps. T. E. Lawrence ne disait-il pas qu'en entrant dans la R. A. F., il accomplissait le même acte que de se faire moine au moyen âge?

Sans doute Jules Roy ne parle-t-il pas ainsi dans *Retour de l'enfer :* il est plus discret quant à sa vocation. Mais *Beau Sang* ne vient-il pas de nous livrer un peu plus de sa personne?

J'ai aimé Hermantier dans ce rôle de Templier. Il y a chez cet acteur d'énormes défauts qui ne peuvent étouffer en lui une réelle présence scénique, un tempérament d'authentique tragédien. On ne peut cependant accepter, comme je l'avais remarqué à propos de *Mary Stuart*, qu'il impose son rythme à ses autres acteurs qui, auprès de lui, paraissent totalement manquer de liberté.

GUY DUMUR.

LE CINÉMA

LA FÉE IRONIE

Ceux qui vivent du cinéma ou pour lui devraient bien de temps en temps aller dans les provinces ou dans les quartiers. Ce ne m'était pas arrivé depuis quinze années, ou plus, et c'est ridicule. Non par snobisme, au moins par paresse, on se laisse emprisonner dans les Champs-Élysées. On croit que le goût s'y affine ; il s'y corrompt. Et même les réalisateurs, les auteurs du scénario et des dialogues, à quoi pensent-ils? Ils veulent faire rire ou émouvoir les critiques, qui sont les représentants de cette secte que l'on voit sur les Champs-Élysées. A nous entendre, on finit par ne plus savoir du tout ce qu'est le cinéma, et même s'il est. On oublie sûrement qu'à côté de toutes les belles choses qu'il peut donner (Griffith-Eisenstein, tous noms qui prennent dans la bouche de ceux qui les prononcent la valeur d'un mot rituel) il est aussi le divertissement du dimanche, la gentille et naïve poésie du dimanche pour les quincailliers, les ébénistes, les bouchers, les teinturiers, les maçons, les blanchisseurs de la rue Legendre, et d'ailleurs, des autres rues populaires de Paris ou de province.

Il y avait quinze années ou plus que je n'étais pas allé au cinéma, un dimanche après-midi, dans un quartier. La salle était pleine de vieilles gens et d'enfants. Les conscrits, les amoureux pratiquent le cinéma le samedi soir. Tout ce monde s'apprêtait à prendre du plaisir, on le voyait. Aurait-on décommandé le film et annoncé un prestidigitateur ou des clowns, il n'y aurait pas eu, je crois, de protestations. On ne venait pas pour voir ce film plutôt qu'un autre, mais pour être ensemble, au chaud, dans le noir, et pour se laisser raconter des histoires ou emmener en bateau. Je me retournai sur mon fauteuil un peu dur pour admirer cette salle. Les Champs-Élysées n'étaient pas à plus de dix minutes en voiture, on était pourtant dans une autre patrie, dans un autre monde. Moins intelligent? Peut-être! Qui sait? Beaucoup plus juste, beaucoup plus attentif et pas encore blasé. J'aime les hommes qui sont revenus de tout et les publics qui ne sont revenus de rien.

Le hasard a voulu que je revisse un film, très maladroit, gauchement coupé et qui tombait mal (on peut dire cela d'un film comme d'une veste ou d'une robe. Elle godaille, on ne sait pas pourquoi. La reprend-on par ici, c'est par là que les mauvais plis se mettent!) Je l'avais vu sur les Champs-Élysées, j'avais consenti à sourire avec mes voisins à deux ou trois passages, mais je gardai de ce film le souvenir froid d'un échec. C'était dommage,

car avec un peu plus d'habileté et de soins... Mais c'est une fâcheuse manie qu'ont les spectateurs de vouloir arranger les films, les lecteurs de récrire les romans.

En France — je commence à croire que les Champs-Élysées sont une sorte de territoire international, comme l'esplanade de Chaillot derrière ses barrières blanches, comme Tanger — en France, le film prit une autre couleur au point que je ne le reconnus pas. D'abord la chaleur affective de la salle allait à son secours. Où il y avait du silence, il y avait maintenant des rires : ces rires qui sont le meilleur accompagnement musical d'un film. L'auteur les avait-il escomptés? Je n'en saurai jamais rien. Toujours est-il qu'ils se produisaient en France et qu'ils ne se produisaient pas sur les Champs-Élysées. Je sentais le public se délasser, heureux en somme et si on lui avait demandé pourquoi, sans doute aurait-il été bien incapable d'en fournir les raisons. Mais, contrepartie fatale, les quelques rares « effets » obtenus sur les Champs-Élysées n'opéraient plus ici. Il ne fallait pas les regretter. Ensuite, les quincailliers, les blanchisseurs regagnèrent leurs maisons. Une autre file s'aprêtait sur le trottoir. Je voudrais que les critiques, mais plus encore les réalisateurs, les auteurs aillent ainsi, de loin en loin, faire une plongée dans le vrai public, celui qui ne nous lit pas, celui qui n'a jamais entendu prononcer le mot *travelling*. Tout change. Et d'abord on apprend pour qui l'on travaille, de qui, pendant deux heures, l'on a charge. Le cinéma n'est plus cette chose fantômale, le public n'est plus ce monstre anonyme. Son visage, quand on l'approche, ne fait pas peur.

★

Une Femme disparaît d'Alfred Hitchcock est un chef-d'œuvre d'ironie, d'intelligence et de gentillesse. L'autre jour, je voyais Giono prendre à la gare du Nord le train pour Londres avec trois *Séries noires* sous le bras. Ce qu'il aime dans ces livres, c'est le jeu. Il joue au criminel, au juge, à l'avocat, au policier. Ce n'est pas la littérature, disent les boudeurs. Laissez les boudeurs. C'est le jeu et c'est déjà bien assez important. Quand un auteur joue et s'amuse, cela se sent. Son bonheur à lui passe la rampe et se communique. Je n'arrive pas à croire que Jeanson ne se soit pas amusé en écrivant les dialogues de *Fanfan la Tulipe* et qu'un film aussi libre d'allure ait coûté quelques peines. Mais enfin, voici deux œuvres, de provenance fort diverse, l'une est américaine, l'autre est française, toutes les deux très marquées par leur climat d'origine, l'une date de 1938, l'autre est récente; l'une expose un mélodrame d'espionnage et se déroule dans un rapide, l'autre est une image d'Épinal en marge des guerres en dentelles et pour moyen de locomotion n'admet que le cheval ou la calèche. Mais dans l'une et dans l'autre on admire cet espace que les auteurs ont réservé entre elles et eux et par où justement circule l'ironie. On remarquera que cette distance n'ôte pas de crédibilité à l'invraisemblable épopée de Fanfan ni à l'invraisemblable scénario sur lequel brode Hitchcock. L'ironie est une fée. Si l'on se prend à trembler pour le soldat anarchiste de

Louis XV et aussi pour la vieille Anglaise victime des méchantes polices nazies, c'est à cette fée qu'on le doit. Nous sommes dans la fiction, c'est entendu, et les auteurs ne se permettent pas de nous le laisser oublier. Ils interviennent, sourient, sourire glacé d'Hitchcock, sourire bon enfant de Christian Jaques et de Jeanson. Nous jouons avec eux. Nous leur renvoyons la balle. Nous faisons semblant d'avoir peur.

MICHEL BRASPART.

CHARLOT

Pendant trente ans, alors que l'humanité s'installait dans le chaos et la catastrophe sanglante permanente, alors que la crainte se muait peu à peu en Peur, sur toute la terre — quel que soit le temps ou le lieu — une ombre s'est projetée gigantesque comme un mythe : celle d'un petit homme au chapeau melon perché sur la masse bouclée des cheveux noirs, au veston court boutonné sur plusieurs gilets, aux trop larges pantalons tombant sur les énormes chaussures aux bouts écartés et à la petite badine tournoyante qui exprimait les états d'âme de son propriétaire ; l'ombre d'un petit vagabond luttant perpétuellement au nom du cœur et de l'esprit contre les dragons et les monstres de la société moderne : *Charlot*.

« Charlot », c'est un des mots-clé du monde moderne, vocable choc sensible à tous les hommes quelle que soit leur race, sensible aussi bien à l'intellectuel qu'au docker, au vieillard, à l'homme mûr ou à l'enfant, c'est l'expression unique du génie le plus complet de l'écran, celui qui a dominé depuis sa naissance tout le Septième Art. « Charlot » le miséreux aux mouvements de danseur et à l'agilité étonnante est le seul héros universel et populaire qu'ait produit le XXe siècle.

Les livres sur Charlie Chaplin sont innombrables. Les chasseurs de talent se sont rués sur ce personnage hors mesure pour dresser de vastes panégyriques ou de pâles critiques haineuses. Depuis le premier ouvrage — l'un des plus riches — consacré par Louis Delluc en 1920 à Charlot, on a vu surgir des volumes signés Eisenstein, Florey, Youtkevitch, Bleiman, etc. qui ont tenté de scruter sous ses faces multiples le génie extraordinaire de Chaplin. Jusqu'à présent, un seul ouvrage faisait autorité, celui — assez indigeste — de Pierre Leprohon. Ces dernières semaines, cette bibliographie s'est enrichie de deux livres qui méritent une attention particulière. Il s'agit de *Charlot* par Peter Cotes et Thelma Nicklaus préfacé par Somerset Maugham (1) et de *Monsieur Chaplin ou le rire dans la nuit* par Maurice Bessy et Robert Florey (2). Deux ouvrages de qualité inégale sur un même sujet, deux livres essentiels qu'il faudra consulter lorsqu'on voudra

(1) Nouvelles Éditions de Paris.
(2) Éd. Jacques Damase.

tirer de l'ombre de l'oubli celui qui aura été le héros noir et blanc à deux dimensions de nos rêves d'enfant ou d'adolescent.

Dans le livre de Maurice Bessy et Robert Florey, les soixante premières pages intitulées « un signe de contradiction » sont saisissantes. C'est une étude remarquable à la taille du génie de Chaplin. Ce génie est ici analysé avec une vigueur peu commune et replacé dans le cadre exact du siècle qu'il a marqué de son empreinte. Quant aux pages de Robert Florey, ce sont des pages de souvenirs vivants, extraordinairement vivants qui nous permettent de pénétrer dans l'intimité du grand homme. L'ouvrage est illustré par un grand nombre de photographies extraites des films de Chaplin ou en marge de ces films.

Le livre de Peter Cotes et Thelma Nicklaus, qui a connu un énorme succès aux U. S. A., a plus d'unité, plus d'ampleur — il est malheureusement mal traduit de l'américain — et va plus loin dans l'analyse. Il est également illustré de nombreuses photos qui éveillent chez le lecteur d'émouvants souvenirs. Il est heureusement complété par une énumération complète des films de Chaplin de 1914 à 1947, de *Making A Living* à *Monsieur Verdoux* et par une analyse détaillée des principaux chefs-d'œuvre *(le Pèlerin, Charlot soldat, la Ruée vers l'or, les Lumières de la ville, les Temps modernes, le Dictateur, Monsieur Verdoux...)*

De ces deux livres se dégage l'impression que Charlot n'est pas « une victime de la société » — comme on a voulu souvent le faire croire — mais un briseur d'idoles. Chaplin, par sa pensée subjective et son amour passionné de la liberté se rangea toujours du côté des déshérités, de ceux que la société rejette ; il est anarchiste par essence : prenant position aussi bien sur le plan social que politique, en ne se référant qu'à son propre jugement, sans jamais tenir compte de l'ordre établi dans la société. « Quelquefois, écrivent Peter Cotes et Nicklaus, il se trouve dans la ligne et suit le courant, mais, le plus souvent, il se retrouve dans l'opposition, car les principes qui commandent son existence sont presque toujours l'antithèse de ceux qui dirigent la société. »

Chaplin est anarchiste, mais son attitude est plus dans la ligne nietzschéenne que dans celle de Proudhon. « Le personnage de Charlot, écrit de son côté Maurice Bessy, est un rêve de Superman qui a des liens de parenté avec le Surhomme. La volonté de puissance est manifeste ; il intervient dans toutes les circonstances difficiles, s'attaque aux obstacles les plus insolites, avec moins de courage qu'une absolue confiance en lui, avec la certitude de vaincre... Il n'échoue que parce qu'il s'attaque avec témérité à des barrières insurmontables qui ont brisé l'élan des plus audacieux. »

Comme je le disais au début de cette chronique, Chaplin avec son rêve de *Superman* est bien de notre temps, il le dépasse même dans la mesure où il est en dehors du comportement normal, où il exprime une nouvelle forme de sensibilité, où, comme le souligne Maurice Bessy, il participe à cet humour noir issu de Swift, de Sade, de Freud, de Bunuel, cet humour noir dont André Breton a pu écrire qu'il est par excellence l'ennemi mortel de la

sentimentalité. « Charlot, écrit Maurice Bessy, ce n'est ni le rire ni l'émotion. Charlot, c'est une manière d'être, de sentir, de vivre et d'agir. Charlot, c'est une démarche nouvelle dans un monde inquiet de son devenir. Fait-il réellement partie de ce monde? Il n'est peut-être qu'une entité, le désir et l'espoir de millions d'êtres, que leur lâcheté torture, et qui ont trouvé dans le tourbillon terrestre le châtiment promis par l'Enfer... Il est venu. Le monde a éclaté de rire. Mais il a ri dans la nuit, une nuit silencieuse, bouleversée. Et l'écriture de lumière a dessiné un destin inédit. »

Que restera-t-il de tout cela dans vingt ans? Quand les admirateurs et les détracteurs de Charlot auront disparu en même temps que les bandes fragiles de celluloïd qui nous montrent le véritable Charlot, que restera-t-il de cet être dont Orson Welles a dit qu'il appartient à ce vaste horizon de l'imagination humaine où se profilent les silhouettes de Don Quichotte, Pantagruel, Pickwick, Puck et Polichinelle? Peut-être quelques livres qui retraceront les principales étapes de sa vie, qui analyseront ses films... Quelques pages jaunies qui pour nos petits-fils n'auront qu'une valeur historique incertaine.

André Brissaud.

LA MUSIQUE

LE GRAND PRIX DU DISQUE 1952

Le « Grand Prix du Disque » vient d'être décerné, comme tous les ans, par les vingt critiques musicaux constituant l'*Académie Charles Cros* que préside M. Marc Pincherle. Cette année, pour la première fois, l'attribution de ce Grand Prix posait au jury un problème tout nouveau. Précédemment, chacun de nous devait, dans son vote, faire intervenir trois éléments distincts : interprétation, valeur technique de l'enregistrement, choix de l'œuvre. Et l'élément dominant était très souvent le second. Cette année, cet élément a soudain disparu, et le jury s'est trouvé devoir exercer son rôle exactement comme un critique musical au concert. Et cela résulte d'un fait sur lequel il est intéressant d'attirer l'attention : les progrès prodigieux accomplis par la technique d'enregistrement et de reproduction depuis l'adoption, par tous les éditeurs, des disques longue-durée micro-sillons à trente-trois tours, procédé qui supprime pratiquement tout bruit de surface, est d'une fidélité sonore à peu près absolue, et permet au surplus d'écouter des œuvres entières sans interruption.

C'est donc sur le plan purement et uniquement musical et artistique qu'il faut se placer pour envisager la fluviale production discographique de cette dernière année. Cela, d'ailleurs, ne facilitait nullement la tâche du jury, des *ex æquo*, parfois nombreux, étant

parvenus en finale par suite de la beauté et de la perfection des interprétations.

En ce sens, on citera toute la série des enregistrements réalisés par Ernest Ansermet et l'orchestre de la Suisse romande (1), d'une fidélité prodigieuse, qu'il s'agisse tant de *Petrouchka*, *l'Oiseau de feu*, *le Sacre du printemps*, *Ma mère l'Oye*, que de la *Ire Symphonie* de Schumann où ce grand chef, antiromantique s'il en est, se déchaîne soudain dans le plus ardent et intense romantisme. A côté d'Ansermet, se présentaient Hermann Scherchen avec une somptueuse et royale *Symphonie militaire* de Haydn (2), Pierre Monteux qui savait donner une signification nouvelle à la *Symphonie fantastique* de Berlioz, Clemens Krauss et ses interprétations fulgurantes de Strauss *(Zarathustra*, *Till* et *Sinfonia domestica)*, Henri Swoboda avec un « concert Darius Milhaud » comprenant en particulier les belles *Études pour piano et orchestre* et la *Suite-Maximilien* (3), enfin notre Charles Münch national avec une éblouissante *VIIe Symphonie* de Beethoven (4). Si seules *Ma mère l'Oye* et la *Fantastique* purent triompher, c'est qu'il fallait bien se limiter ; mais chacun de ces disques reste une exécution idéalement exemplaire.

Dans la catégorie *concertos*, le choix était moins délicat : deux œuvres se détachaient du peloton. D'abord le concerto pour violon de Tchaïkowsky par Jascha Heifetz (4) : on peut n'aimer particulièrement ni le compositeur, ni l'interprète, mais il est difficile de ne pas considérer cet enregistrement comme définitif. Quant à la seconde, il s'agit d'une des partitions contemporaines les plus remarquables qui aient vu le jour ces dernières années, la *Petite Symphonie concertante* du compositeur suisse Franck Martin (1), un des artistes les plus intéressants de notre époque, et en qui se reflète cette époque ; on trouve en effet chez lui une synthèse personnelle et originale des tendances issues de chez Schönberg et de chez Bartôk ; l'exécution que donne Ansermet de ce petit chef-d'œuvre qu'est la *Symphonie concertante*, est d'une incomparable transparence.

La saisissante et magique beauté d'un enregistrement de *l'Amour sorcier* de Manuel de Falla, par la Société des Concerts, direction Ataulfo Argenta (5), a contraint de décider la création d'une catégorie nouvelle « musique de ballet ».

Pour ce qui est de la « musique de chambre », le destin a bien fait les choses puisque là aussi, à côté de la musique classique, l'art contemporain est à l'honneur avec l'*Octuor à vent* de Strawinsky (6) auquel l'ensemble Fernand Oubradous apporte la rigueur et l'intelligence requise par une partition toute faite de rigueur et d'intelligence. Côté classique, si l'on n'a primé que le quatuor K. 387 de Mozart par le quatuor Vegh (7), c'est pour éviter d'en couronner une série complète, celle des dix derniers quatuors de Mozart réalisée cette année par les Vegh, et dont chacun présente une même perfection de style, une même qualité sonore que le quatuor vainqueur.

La catégorie « instruments solistes » a donné lieu, en ce qui concerne le piano surtout, à une bataille sauvage. Wilhelm Kempff a

succombé dans cette bataille, et cependant son enregistrement des *Deux légendes* de Liszt (1) était bien *le* disque de piano de l'année, et, en outre, du meilleur Kempff. Et si l'unanimité s'est faite sans peine sur le *Rondo* en la mineur de Mozart par Arthur Schnabel (4) d'une incomparable beauté de phraser et d'expression, il m'a paru un peu excessif d'attribuer une récompense aussi importante aux deux petites sonates du Padre Soler enregistrées correctement par Hélène Boschi (8). Côté clavecin, Wanda Landowska triomphait avec un enregistrement suprêmement intelligent et suprêmement poétique des *Variations Goldberg* de Bach (4) dont la géniale interprète sait dégager toute la fantaisie baroque. Côté orgue, c'est André Marchal qui, avec ses merveilleux dons poétiques lui aussi, présente un « Récital des maîtres français du XVII[e] et du XVIII[e] » (9), et en particulier une admirable *Suite* de Clérambault d'où, malgré le souci technique du compositeur, se dégage un subtil parfum populaire, une saveur de terroir très douce.

Côté « chant », seules les femmes ont eu les honneurs du Prix du Disque. Et c'est à l'unanimité que la grande cantatrice anglaise Kathleen Ferrier a été couronnée pour son interprétation des *Quatre chants sérieux* de Brahms (1), œuvre dont la couleur vocale et le sens du texte semblent plutôt exiger une voix masculine, mais où cependant Kathleen Ferrier est extraordinaire : magnificence de son timbre de contralto, austérité du style, gravité du sentiment, émotion profonde. Le succès si mérité de cette artiste n'en fait pas moins regretter l'échec de la soprano allemande Ilse Hollweg qui arrivait en finale avec un enregistrement stupéfiant du grand air de Zerbinetta extrait de l'*Ariane à Naxos* de Strauss (1) ; cette artiste prodigieuse déploie une incroyable aisance vocale dans cette page de haute voltige acrobatique de la plus jolie tradition de folie baroque.

Dans le domaine « religieux » enfin, deux réussites d'envergure : le premier enregistrement de *l'Enfance du Christ* de Berlioz (6) dont André Cluytens, dirigeant l'orchestre de la Société, a bien su exprimer la douce poésie biblique ; et la *Messe en si* de Bach (3) qu'Hermann Scherchen a su régler avec un soin minutieux du détail, mais aussi animer du grand souffle qui convient à ce gigantesque chef-d'œuvre dont l'émotion religieuse se dégage ainsi dans un style splendide.

Il faudrait des développements, trop longs pour une telle chronique, si l'on voulait parler comme il convient des prix « d'opéras », réalisations remarquables : *la Bohême* (1) et *la Walkyrie* (5) — cette dernière en registrée àBayreuth, ainsi que des prix de danse, variété, folklore, etc... qui tous témoignent, comme les précédents, de l'effort magnifique fourni par l'ensemble des éditeurs de disques en tête desquels se classe le groupe Pathé-Marconi (4-5-6) qui récolte à lui seul le tiers des prix de ce prodigieux palmarès.

CLAUDE ROSTAND.

(1) Decca. (2) Selmer. (3) Ducretet.
(4) Voix de son Maître. (5) Columbia. (6) Pathé.
(7) Discophiles français. (8) Chant du monde. (9) Lumen.

LA MUSIQUE ET L'ANGOISSE

Amédée Ponceau, qui aimait la philosophie autant que la musique, a eu vers 1912 la révélation de la réalité russe. Son essai (1), empreint d'un enthousiasme lyrique, représente une tentative de comprendre le peuple russe et rappelle à plus d'un point de vue la découverte rilkéenne de la Russie.

Ce qui frappa tout d'abord Amédée Ponceau, c'est l'abîme qui sépare la Russie de l'Occident. Certes, il se place sur le plan musical, mais la musique en tant qu'expression fidèle du sentiment de l'existence lui apparaît à juste titre comme un élément important, capable de fonder un diagnostic.

Il oppose la musique française à la musique russe en écrivant : « Nos vieillards à nous chantent-ils comme le cordonnier de Gorki, Orloff, comme le vieux Khor de Tourgeniev (2). S'ils chantent, c'est au coin des rues, ce sont de vieux airs d'opéra ou de banales chansonnettes sur l'amour et sur le printemps d'une juvénilité rancie — sans rapport aucun avec leur misère, n'était leur mauvaise oreille ou leur voix cassée. » Certes, nous avons, nous aussi, nos chants et des compositeurs qui les ont recueillis : « Seulement, ce ne sont pas des chants qui ébranlent d'un seul coup, jusqu'aux racines, tout arbre humain planté sur notre sol, qui font frémir toutes les feuilles. Ce n'est pas le poignant délire, la frénésie par quoi toute âme est emportée, l'ivresse d'une plainte lâchée à l'assaut de tous et n'appartenant à aucun. » Et cette conclusion : « Le chant russe nous arrache à nos délicatesses, à notre pudeur, peut-être à notre prudence, peut-être à nos hypocrisies. »

Rappelons un instant la situation occidentale à partir de laquelle un Amédée Ponceau et un Rilke ont fait leur découverte de la Russie. L'Europe était bourgeoise. L'humanité semblait installée pour de bon dans une sécurité confortable. Personne ou presque personne ne doutait du progrès infini des sciences, du bonheur fabriqué en série. Il n'y avait plus de problèmes au point que des écrivains pouvaient avec le succès que l'on sait faire de la *sincérité* le problème essentiel de l'homme. Sincérité qui aboutissait à quoi? Cette question n'effleurait même pas des consciences rassurées qui, sans toucher à leur château de cartes, n'étaient que soucieuses de faire naître un peu d'inquiétude, juste assez pour donner du goût à un quotidien d'une rare platitude. Or, voici brusquement la démesure russe, les steppes, le froid, les forçats de Sibérie, les souffrances nées au cours des siècles, des misères accumulées comme de grandes richesses, les bas de laine de la douleur d'un peuple qui attend la réalisation du Royaume de Dieu sur la terre ou le Jugement dernier.

Le témoin Amédée Ponceau est saisi, bouleversé. Il se trouve en face de grandes énigmes, il demande à la musique de lui fournir des réponses. Mais la musique russe lui pose, elle aussi, des pro-

(1) *La Musique et l'Angoisse* Éd. de la Colombe.

blèmes et notamment celui de son apparition. Pourquoi cette musique a-t-elle attendu le deuxième tiers du XIXe siècle pour se manifester? Question capitale, en vérité et la réponse d'Amédée Ponceau ne me satisfait pas. « Cette tardivité, écrit-il, n'est pas en contradiction avec la force. Elle est un témoignage de force. » Sans doute, mais est-ce expliquer quelque chose que d'invoquer un refoulement? « Force refoulée, force retrouvée, voilà le secret d'une apparition tardive et triomphante. »

Le chant russe était pour l'essentiel un chant de révolte. Rien d'étonnant que l'oppresseur aux noms divers n'ait pu accepter le chant populaire, qui resta pratiquement interdit jusqu'à Pierre Ier, et ignoré ensuite par l'élite et l'église orthodoxe. Mais pourquoi l'explosion de la musique savante au commencement du XIXe siècle?

Il semble bien que la véritable révolution spirituelle qui secoua à ce moment-là les élites russes ait son origine dans le contact avec l'Occident, contact qui s'est établi à la suite des guerres napoléoniennes. Face à l'Occident, la Russie se pense, se définit, cherche l'expression de son authenticité. La poésie, le roman, l'essai philosophique, la musique naissent et s'épanouissent. Plusieurs mouvements prennent leur essor, les uns exaltent les richesses russes, les autres ont conscience que la grande faiblesse de la Russie vient de sa situation en marge de l'histoire et qu'il s'agit pour elle d'y trouver sa place.

Tchaadaev rêvait d'une Russie catholique, Bakounine, converti par Hegel, va fonder l'anarchisme international en Suisse. Les marxistes, plus tard, prépareront la révolution mondiale à partir de la force russe, mais à l'aide d'une doctrine occidentale, le marxisme et d'une technique militaire prussienne (Clausewitz). Un élément de leur succès a été le sentiment d'infériorité qu'éprouve le Russe face à l'Occident et là, certaines compensations comme on en rencontre depuis les slavophiles jusqu'à nos jours ne doivent point nous faire illusion. Les dernières exagérations d'un nationalisme grand-russien illustrent fort bien ce sentiment d'infériorité. En définitive, le léninisme-stalinisme essaie de rejoindre et de battre l'Occident sur son propre terrain, celui de la sécurité absolue, du bonheur préfabriqué.

Est-ce que le critérium d'Amédée Ponceau, la musique, peut aujourd'hui encore être considérée comme valable pour comprendre la situation soviétique?

Certes, oui, et il suffit de voir toute l'importance que le régime soviétique attache à la musique, à laquelle il demande d' « *illustrer* » le monde du socialisme. Cette exigence est d'autant plus naturelle en matière de musique que les grands classiques russes ont choisi de préférence leurs sujets dans l'histoire de la Russie. Staline semble donc avoir le droit de demander à ses compositeurs de le glorifier. Il y a plus. Selon le marxisme, les arts ne sont que des superstructures qui reflètent la base, c'est-à-dire la situation économique d'une société donnée. La lutte de classes étant abolie en U. R. S. S. et le socialisme construit, cette nouvelle réalité économique et sociale devrait se refléter automatiquement dans

les arts. Comme il n'en est rien, il faudrait soit conclure que la théorie marxiste de la superstructure est fausse, soit mettre en doute l'existence d'un socialisme soviétique. En réalité, loin d'envisager le problème sous cet angle, un spécialiste comme Kemenov renvoie les artistes au folklore, c'est-à-dire à un art populaire, né à l'époque tzariste et exprimant les douleurs, les misères d'une époque maudite. Si une telle exigence est en contradiction absolue avec la doctrine marxiste, elle correspond cependant à la réalité : un peuple plus malheureux que jamais continue de chanter ses douleurs, de crier son angoisse et son espoir. Toutefois, Kemenov ne pense pas au folklore des camps de concentration ou à celui des bagnes industriels, mais bel et bien aux chansons d'avant la révolution russe.

Plus significatif encore de l'inquiétude du Kremlin en matière de musique est l'épuration à laquelle Jdanov a procédé en 1947 à la suite de la condamnation de l'opéra *la Grande Amitié*. M. Alexandre Werth a publié en anglais le compte rendu sténographique des débats et il est regrettable que ce livre reste encore inaccessible au public français. Quoi qu'on puisse décider à Moscou, la forme de la musique savante russe est d'origine occidentale et cette musique appartient à l'Europe par sa technique, par son langage. Rien de plus naturel que Chostakovitch, Prokovieff, Hatchatourian et leurs amis se sentent au fond solidaires du langage musical européen. Travailler sur mesure leur pèse. Malgré toutes les concessions aux prescriptions du Kremlin, ils ne cessent de s'évader et se font régulièrement rappeler à l'ordre. Mais n'est-ce pas là une preuve que la tendance vers l'universalisme est restée vivante en Russie? La révolution soumet les Russes à des mots d'ordre étroitement nationalistes et petit-bourgeois. C'est *l'efficacité américaine* que prône Staline lui-même dans le catéchisme qu'il a rédigé à l'intention de ses fidèles.

Au moment où l'Occident, à la suite de Kierkegaard et de Nietzsche, s'aperçoit de la catastrophe qui menace l'humanité, l'âme russe est prisonnière du positivisme matérialiste le plus plat, du culte des chiffres à l'intérieur d'une pseudo-religion, d'un monde totalitaire complètement fermé.

Quoi d'étonnant si l'homme russe, toujours à l'école de la souffrance, cherche la vérité qui risque d'ébranler les murailles que construisent la peur, la lâcheté et le despotisme totalitaire?

Je pense que le diagnostic historique d'Amédée Ponceau rappelle opportunément que dans la recherche d'une vérité humaine, c'est la vérité même de notre chemin d'approche qui importe avant tout. En l'occurrence, la musique, expression directe du sentiment de l'existence, représente un moyen de connaître valable, alors que les chiffres et les statistiques des pseudo-sciences sociales nous enferment dans le mensonge.

Quoi de plus significatif que la tentative totalitaire constante d'étouffer la musique vraie, de la remplacer par une autre à laquelle on demande d'ailleurs en vain de mentir comme on ment avec les chiffres et les mots.

JEAN ROUNAULT.

LES BEAUX-ARTS

DEGAS

Peut-être les voyages font-ils tomber la poussière dont le temps, ainsi que notre admiration convenue, recouvrent lentement les œuvres des grands artistes qui, en changeant de climat, changent de physionomie, et, de s'insérer dans un contexte inhabituel, en reçoivent pour nous un sens inédit. C'est du moins la constatation que j'ai faite à Amsterdam en visitant l'exposition Degas organisée avec autant de goût que d'intelligence originale au Musée municipal.

Sans doute, si l'œuvre du maître y revêt un visage neuf, ce n'est pas seulement au voisinage des Hollandais du XVIIe siècle qu'elle le doit ; c'est aussi parce que d'inévitables — et heureuses — lacunes y ont, non moins que l'abondante représentation de certaines autres formes de son activité, mis l'accent sur tels aspects de son génie, les plus valables à mon gré, au détriment de tels autres qui me semblent secondaires. S'en plaindra qui voudra ; je ne crois pas, pour moi, que Degas perde rien à l'absence ou à la présence réduite des scènes de mœurs qu'il peignait à l'huile vers le milieu de sa carrière (et auxquelles les portraits ingresques de ses débuts me paraissent supérieurs), et je suis convaincu, par contre, qu'il gagne beaucoup à figurer principalement par les pastels et les dessins, ainsi, surtout, que par les bronzes, qu'il exécuta dans la deuxième partie de son existence. Car c'est ici, me semble-t-il, qu'il est novateur et génial, alors qu'il était là plein de talent seulement.

Ce n'est pas qu'il ne soit loisible de prendre un vif plaisir au spectacle de toiles comme le *Bureau de coton à la Nouvelle-Orléans, la Répétition de danse au foyer de l'Opéra, le Viol :* l'observation, y est pénétrante, même profonde ; le métier savant, voire original et nouveau ; la finesse de la palette et la précision du dessin s'accordent avec les caractères de la vision et du sentiment, ainsi qu'avec le don — et la volonté — d'analyse ; un ingénieux usage est fait, dans la composition, de la plaisante leçon de l'estampe japonaise ; et l'humour s'unit à l'intelligence (une des plus lucides qu'ait jamais exercée artiste sur l'homme, sur l'art et sur lui-même) pour faire de ces ouvrages des œuvres de classe. Mais qui ne voit qu'avec toutes ces qualités, Degas n'est rien de plus ici qu'un Nittis supérieur (infiniment, je le veux bien), le meilleur peintre de mœurs de son époque, le Maupassant de la peinture ;

mais tout cela n'eût jamais fait de lui qu'un petit-maître, le plus grand des petits-maîtres, le petit-maître type, mais pas davantage ; et si c'est là beaucoup, ce n'est pas assez. Ce n'est pas assez pour vous. Ce n'était pas assez pour lui.

Mais voici que, peu à peu, le témoin de son temps se mue d'abord en analyste du mouvement — c'est alors l'époque de ses plus belles Danseuses — puis en poète de la forme. L'observateur se fait démiurge. Son trait définissait ; dorénavant, il crée ; sa couleur ne reproduit plus en interprétant ; elle invente. Qu'il exploite encore la venue de la Danse, ou celle des Modestes, ou celle des Blanchisseuses ; qu'il leur préfère celle des Nus (où, fait curieux, ce misogyne, ce chaste n'exécutera que des nus féminins), il fait preuve partout du même pouvoir d'invention fulgurante — ou, tout au moins, de révélation. Sa ligne où mille traits se résument est synthèse, mais aussi découverte, découverte d'un profil que nul n'avait perçu et dont il nous impose l'évidence inoubliable. Sa couleur que, dorénavant, le bâton de pastel et non plus le pinceau dépose sur la toile ou sur le carton, possède des profondeurs que seul à cette époque atteignait Odilon Redon ; et ses bleus électriques, ses oranges, ses rouges reçoivent de leur assemblage osé avec une stupéfiante témérité une éloquence sans réplique que prolonge indéfiniment la résonance la plus chargée de poésie. Nerveuse, contrastée, mais une, faite d'un seul jet (le paraissant, du moins) et faisant bloc, souple et dure, la forme s'impose, monumentale, sans que la coquetterie de certaines prises de vues cocasses, l'artifice d'ordonnances qui ne dédaignent pas d'être divertissantes, lui ôtent rien de sa grandeur. Ce qui ajoutait jadis à la peinture de Degas ne retire rien maintenant à ses pastels. C'est dire combien son art s'est fortifié, épanoui, dépassé, réalisé, ouvrant de la sorte (on ne l'a pas assez souligné, que je sache) des perspectives où s'engageront nombre de peintres d'aujourd'hui — Vuillard, Bonnard, Valadon sans doute, mais aussi les Fauves et Picasso même.

Mais il est une technique où la primauté de Degas précurseur s'affirme encore plus évidemment : la sculpture. C'est un des grands mérites de l'exposition néerlandaise que d'avoir réuni cinquante de ses bronzes ; car nulle part son génie ne s'est déployé avec plus de liberté, plus d'autorité, plus de nécessaire et d'altière hauteur. Rien qui n'y soit création pure. Il n'avait pas appris le métier de sculpteur ; le voici donc contraint de se faire sa technique. Rien de reçu, dès lors, ni d'utilisé mécaniquement, par routine ou par impuissance de sortir des rails de l'École. Tout Degas, Degas tout entier est dans chaque statue, chaque détail de chaque statue. Cette technique nouvelle l'oblige à s'engager totalement, sans réserve : bienheureuse nécessité ! D'autant plus salutaire que, faute d'avoir été mis en garde par l'expérience des autres et par leur prétendue sagesse, Degas ose tout, et cela d'abord qu'on apprend à l'École à ne jamais oser oser. Et voici qu'à tout tenter, sans soupçonner les risques de la tentative, peut-être même ses impossibilités, il peut l'impossible, enfonce les obstacles, enlève les positions les plus inexpugnables, annexe à la sculpture des domaines

nouveaux. C'était y déchaîner le vent régénérateur de l'invention qui souffle d'ordinaire moins dans cet art prudent et traditionaliste que dans celui de la peinture : attitude spirituelle que partageront après lui tant de peintres sculpteurs et dont tant de sculpteurs à leur tour bénéficieront. Ce n'est pas un paradoxe de saluer en Degas un ancêtre de Laurens et de Brancusi, de Lipchitz et de Zadkine, de Gargallo et de Gonzalès.

C'est qu'avec lui, tout en demeurant forme, la sculpture devient plus encore profil. Personne depuis des siècles — sauf, à la même époque, Rodin — n'avait jamais trouvé ni osé les arabesques que le maître découvre. Imprévues et si décisives qu'elles deviennent nécessaires, ses arabesques, qui constituent une véritable apocalypse, au sens étymologique du mot, se moquent de la sculpture — comme Pascal se moquait de la philosophie — et en sont pour cela une des plus hautes expressions. Affirmant le mouvement, sans l'emprisonner, le jetant à travers l'espace, instables et pourtant génératrices d'aplomb, elles constituent moins les limites du corps que son appel à la lumière, la source par où leur vie et physique et morale se projette dans l'atmosphère. Ainsi flattent-elles la lumière, l'appellent-elles, l'arrêtent-elles, en la forçant à jouer avec elles à un jeu si séduisant qu'elles semblent s'y épanouir dans une nerveuse allégresse. Si l'art de la sculpture est de capter le jour et celui du sculpteur de le mettre à son service, point de sculpture plus authentique, point de sculpteur plus incontestable que l'inventeur de ces arabesques.

Mais j'avais tout à l'heure tort de sembler avancer que sous la main de Degas la sculpture n'est plus forme. Rien ne serait plus faux qu'une telle affirmation. Hâtons-nous donc de dissiper toute équivoque, car, bien loin de négliger la forme, Degas l'a enrichie, faisant une forme du vide, traitant le vide comme une forme, et ajoutant au pouvoir plastique des pleins le pouvoir plastique des vides, si bien qu'il n'y a rien qui ne soit forme dans sa sculpture. Et c'est sans doute là le corollaire de son traitement de l'arabesque. Lançant ses profils dans l'espace, qu'ils bousculent et emprisonnent dans leur étreinte renfermée sur lui, il l'incorpore à la statue d'une façon à ce point étroite qu'il en devient un élément constitutif essentiel. Non pas trou, non pas absence, mais forme d'une essence plus subtile et plus utile (en ce sens qu'elle laisse passer la lumière), ce vide est déjà chez Degas ce qu'il deviendra plus encore chez Gargallo, Lipchitz, Henry Moore, Gonzalès : la conquête la plus neuve de la sculpture moderne, un de ses enrichissements les plus substantiels.

Mais le plus admirable, c'est que cette victoire est remportée sans qu'il en coûte à la sculpture aucune perte de ses moyens traditionnels. Autant que chez Rodin ou que chez Barye, la sculpture de Degas fait bloc et est monument. Ces bronzes, le plus souvent hauts de quelques dizaines de centimètres, ont la grandeur, l'autorité, l'expansion des statues les plus architectoniques. Seuls Rodin et Renoir savaient, à son époque, faire aussi monumental, qui me semblent ses deux seuls pairs dans la sculpture du XIXe siècle.

Si le signe des grands artistes, c'est de grandir en vieillissant — ainsi Titien, Rubens, Rembrandt, Goya, Cézanne — Degas est de leur race, il faut bien l'avouer, que l'âge a transformé de « Monsieur Degas » en Degas tout simplement.

BERNARD DORIVAL.

LA PASSION SELON BERNARD BUFFET

Trois panneaux de Bernard Buffet : *la Flagellation, le Calvaire, la Résurrection* ont été présentés cette saison par la Galerie Drouant-David. Devant ces peintures, il est impossible au spectateur de demeurer indifférent. Dès le premier contact il est transporté au cœur d'un drame.

Rien ne saurait l'en distraire : ni la couleur, dont Buffet connaît les ressources, mais qu'il réduit ici au strict rôle de moyen ; ni le cadre dans lequel se déroule l'action : pas de paysage, pas même un paysage de pierre ; Buffet ignore délibérément le détail et ce dépouillement laisse toute son intensité au drame.

Quelques figures saisissantes — qui ne sont pas ornements, mais appartiennent à la structure même de l'œuvre — produisent une impression-choc. Comment ne pas être frappé par cet échafaudage de formes géométriques, faites de bras, de bois, de cordes et s'élevant sur les épaules du Flagellé comme les formes mêmes de l'angoisse? Comment ne pas être saisi par ces corps étirés qui rappellent les camps de la mort? par les formes d'écorché vif du mauvais larron? ou par le linceul déployé en ailes de chauve-souris?

Cependant l'essentiel n'est pas dans cette impression d'horreur ; la Flagellation, la Crucifixion sont traitées, non pas comme anecdote, mais comme le drame toujours actuel auquel l'humanité — tant qu'elle existera — participera par chacun de ses enfants. Bernard Buffet impose la permanence et, par conséquent, la présence de la Passion et voici comment on est obligé d'entrer dans la toile, si j'ose m'exprimer ainsi.

Si toute la haine du monde semble ramassée dans le poing d'un flagellant, du moins l'Espérance surgit-elle, comme une fleur de fer, sur le Calvaire. Au pied de la Croix ne se voit plus la Madeleine courbée par la douleur, mais l'humanité terrassée et ravagée par l'âpreté de la vie. A cette humanité un moderne apôtre montre du doigt le Crucifié, modèle de souffrance, symbole d'espérance. Dépouillée de l'élément sentimental contenu dans l'anecdote, la Crucifixion devient Rédemption.

L'intensité avec laquelle Bernard Buffet sent l'infinité du sacrifice imposé au Christ explique la façon originale dont il traite la Résurrection. Il représente le Christ, non pas ressuscité, mais ressuscitant : les clous abandonnent ses plaies ; le linceul se

détache en saccades ; et Lui, bien qu'élevé au-dessus du tombeau, appartient encore à la mort, comme si la Divinité elle-même avait besoin de faire effort pour percer la gangue de cette ignominie.

Si l'Art consiste, d'une part, dans l'intensité d'une vision qui donnerait aux choses un relief particulier et, d'autre part, à communiquer cette vision au spectateur, Bernard Buffet a atteint le sommet de l'Art.

Et là, il faut admirer l'originalité puissante et la force de l'expression. Quelques lignes sobres suffisent à ouvrir l'infini de l'horizon et à donner l'impression que la scène domine le globe. Bernard Buffet joue avec cet espace sur les profondeurs duquel il détache, avec un relief étrange, de grandes formes qu'il peint, non pour elles-mêmes, mais pour leur pouvoir significatif, chacune d'elles étant l'expression d'un mouvement de l'âme : haine, horreur, angoisse, remords, prière. Les yeux, par exemple, ne sont pas traités pour la réalité de la prunelle : sans fond, ils ont quelque chose de terrible, à l'instar des sentiments surgis de la participation à un drame. Cette exaspération psychologique, Bernard Buffet la traduit aussi par l'exaspération des formes : membres allongés et émaciés, cependant qu'il saisit les gestes dans une phase statique qui, en éliminant tout ce que le mouvement comporte de fugitif, leur donne leur pleine valeur expressive.

C'est là la gageure de cette peinture : exprimer l'inexprimable : l'essence des choses et des âmes.

Une vision pareillement exercée à faire sauter la peau des apparences ne saurait être gaie. Telle, nous la retrouvons dans les vigoureux dessins que Bernard Buffet a exposés à la Galerie Visconti. Ses fleurs sont méchantes comme des araignées ; des pointes d'acier — ciseaux, couteaux, crochets — sèment la terreur parmi les objets qui devraient être le plus réconfortants, tels que la lampe à huile ; ses poulets plumés ont l'air d'oiseaux d'épouvante ; ses lapins sont non seulement écorchés, mais cassés ; piqués sur des bouchons, les papillons, symbole de gaieté, créent la tristesse et tout cela semble dessiné sur des toiles de ténèbres. Un nom vient à la mémoire : Baudelaire.

Qu'une telle atmosphère de désolation ait conduit Bernard Buffet à traiter le sujet de la Passion, rien d'étonnant ; et que ce garçon de vingt-trois ans, après en avoir renouvelé le thème, en ait tiré un chef-d'œuvre, c'est dire les moyens dont il est doué et cela nous force à crier notre admiration : cette Passion est la plus belle que nous ayons jamais vue.

GASTON DE ZÉLICOURT.

LA VIE COMME ELLE VIENT

CE QU'ENTENDENT LES TABLEAUX

Il paraît que ce qui entend le plus de bêtises au monde, c'est un tableau. Mais cela n'est vrai, ce me semble, que depuis l'émancipation de la peinture. Avant, on se demande ce qui, dans les portraits « fidèles » et les paysages « classiques » ; dans une mythologie « disciplinée » comme dans les « conversations pièces » presque toujours parlantes, eût provoqué des réflexions stupides.

Seuls, le changement, l'innovation, stimulent. Ils stimulent la verve, la bile, et le détestable esprit de dénigrement et de vaudeville qui en France dégrade l'esprit tout court. Puis peu à peu, l'éducation se fait par la répétition ; le tableau entre dans l'œil comme la musique dans l'oreille, comme la littérature dans le lit cérébral qu'elle finit par se creuser. Ah ! nous resterons toujours les enfants auxquels Peau d'Ane ne cause un plaisir extrême que si l'on ne change pas une virgule au texte. Et cette virgule, une fois changée, que de temps pour admettre sa place neuve et pour en reconnaître l'efficacité !

Cent portraits d'homme.

Cela dit, peu de réflexions malsonnantes à l'*Exposition des Cent Portraits d'homme*, et cela parce que la qualité, le choix des œuvres exposées, ainsi que la continuité vraiment saisissante du génie, s'imposent par-delà toute réaction stupide. Cette Exposition est une des plus belles qui se puissent voir. Elle est sévère, elle est intelligente, elle est noble. La diversité des modèles, la diversité des techniques empêchent la monotonie qui, chose curieuse, pesait sur l'*Exposition des Cent Portraits de Femme*, sa lointaine devancière.

On demandait aux femmes presque involontairement, la beauté, la jeunesse, l'élégance. On ne tolérait pas qu'elles manquassent à plaire par quelque attrait physique ou quelque recherche dans leurs atours. Il nous importe peu, ici, que Dante, Pétrarque, Haydn, aient le nez long ; que la flétrissure des paupières, l'affaissement de la mâchoire, une corpulence accrue soient indice d'âge. Au surplus, la mode, dans la plupart de ces portraits joue un rôle qu'on ne saurait qualifier de négligeable. Les hommes pendant fort longtemps ont disputé aux femmes l'empire de la parure. Les dentelles d'or et d'argent, les plumes, les galons, les broderies, les franges ; sans parler des tissus de soie et de velours des cou-

leurs fraîches et vives, ont longtemps composé pour eux ce que l'on pourrait appeler des « symphonies de séduction ». Et même au début de ce siècle, il existait encore un art, une chance de tricher avec le médiocre, qui atteignait (à défaut de l'éclat) au plus exquis raffinement. Il n'est que de regarder, pour s'en convaincre le portrait de Robert de Montesquiou par Boldini.

Tels qu'en eux-mêmes.

L'Exposition des Cent Portraits a pour nous, par-delà l'excellence de la peinture, un attrait considérable, celui de nous révéler des « visages » que nous croyions connaître sur la foi d'une iconographie de cahiers de classe et de précis scolaires. Ils sont là, soudain, devant nous, peints avec une vérité qui fait basculer le tout-fait, et le conventionnel. Quoi, ce jeune homme rose, l'œil liquide, le cheveu savamment bouclé, le regard en coulisse, avec un je ne sais quoi d'un peu facile, d'un peu « dragée » c'est notre Chateaubriand émergeant tout juste des rigueurs de son exil? Où sont, sur ce charmant visage sans pensée, les ombres fatales d'une dure jeunesse? Qu'ont de commun les fantômes de Combourg avec ce minois, à supposer que nous osions appliquer à l'aigle futur un vocabulaire de colibri !

Et Barbey d'Aurevilly? Oui, oui, on nous a parlé mille fois de sa funèbre coquetterie, de son acharnement à dandifier la vieillesse, la pauvreté, et même la mort. Abondamment cité par le catalogue de l'Exposition, Laurent Tailhade nous a laissé là-dessus des lignes où l'admiration le dispute à la cruauté. « Vers l'an 1880, l'auteur de *l'Ensorcelée* ayant passé la soixantaine portait beau malgré l'âge... Droit comme un peuplier, sanglé dans un corset aux baleines de fer, il portait la redingote de 1830, un pantalon à la Houssard, presque toujours en casimir blanc orné d'une large bande de soie amarante, une cravate rose, bleu ciel, vert mousse ou lilas tendre qu'ourlait une dentelle plus ou moins authentique, de Venise, d'Irlande ou d'Alençon... Sa chemise avait un jabot tandis que sur ses mains, belles encore, tombait un flot de linon drapé à petits plis. Il soignait sa barbe et ses cheveux de cosmétique noir, et saupoudrait le tout de poudre d'or... »

J'ai tenu entre mes mains, à Biarritz, autrefois, la canne de Barbey, objet remarquable en malacca teinté de vert, à pommeau de lapis et d'or, et percée pour une dragonne à glands de soie. J'ai tenu aussi, chez mon cher vieil ami René Martineau à Saint-Servan, les gants blancs du Connétable, dont une main amie avait rebrodé de soie multicolore les baguettes. Et aussi certaine cravate, non pas vert mousse ou lilas tendre, mais en surah cerise, agrémentée, peut-être par Mlle Read, de frivoles petites ruches en dentelle de Valenciennes scandaleusement fausse. Oripeaux sans doute mais qui faisaient battre le cœur à cause de leur sublime enfantillage, de leur besoin d'introduire coûte que coûte un peu d'absurde et de féerie dans la détestable monotonie du quotidien.

Mais ces ornements impossibles, cela ne composait point, même pour une imagination exercée, quelque chose de réel ; la soudure

ne se faisait point visuellement, et soudain la voici. Voici le portrait de Barbey d'Aurevilly par Théodule Ribot. Voici sur le superbe visage ravagé, raviné, le fard qui ne tient pas, que soulève comme une peau morte l'autre peau, la vraie, à peine encore vivante ; voici la masse opaque des cheveux d'un noir suspect, et tout le baroque d'une ultime et déchirante coquetterie, mais corrigé par l'allure, le port de tête, la physionomie, le regard surtout, ce regard qui a vu tant de choses que le commun des mortels ne verra jamais, qui a vu jusqu'où s'enfonçaient les terribles flèches des amours absolues.

Portraits, oui, pour nous autres, écrivains, portraits de nos seigneurs et tels qu'il nous les faut connaître laids, ou beaux, jeunes ou vieux, mais *vrais*.

La vérité romanesque.

Mais à côté de ceux-là, voici qui est plus étrange : la vérité muée en fiction, l'homme véritable devenu héros de roman. Voici dans la même salle et presque côte à côte, M. de Tréville, capitaine des Mousquetaires du Roi. M. de Cinq-Mars, décapité le 12 septembre à Lyon à l'âge de vingt-deux ans.

Un bien étrange portrait à une époque où le portrait gardait un caractère officiel, tel par exemple celui du marquis de Tréville. Un portrait où une destinée affleure sur un visage. Tout jeune, très beau, le regard ardent et même enflammé, les lèvres pleines, vermeilles et comme écrasées par la passion, une intensité de vie, mais concentrée, secrète... Toute une existence qui ne sera pas vécue, reflue sur ce jeune visage, emplit les yeux noirs, se répand en pâleur mortelle... Si Combourg est absent du visage de Chateaubriand, l'échafaud est très proche de celui de Cinq-Mars qui, penché, semble écouter le bruit des marteaux qui l'assembleront. Conspirateur, victime, traître, héros, ambitieux, mais capable du curieux dédain qui est le propre des grands ambitieux, il retient, il fascine, il va peut-être parler, et le plus singulier est de savoir, nous, ce qu'il ne sait pas encore, et d'essayer de lui crier à travers l'épaisseur des ombres, et à la manière des spectateurs passionnés d'un drame : « Attention, attention ! » Comme s'il pouvait, avec un tel visage, ne pas mourir d'une telle mort !

Chefs-d'œuvre cachés.

Ces chefs-d'œuvre des *Cent Portraits*, nous en connaissons l'origine, nous savons vers quels musées ils retourneront poursuivre leur mission de chefs-d'œuvre. Combien de tableaux aussi admirables nous demeurent cachés ! Suspendus aux murs de salons où nous ne pénétrerons jamais, exilés dans des châteaux et des demeures de province, ils enchantent des regards qui ne sont pas les nôtres. C'est pourquoi, aux Arts Décoratifs : « *Cinquante ans de Peinture française dans les collections particulières de Cézanne à Matisse* » excite un intérêt qui déjà très vif le jour de l'inauguration ne peut que croître au long des semaines.

Je me souviens de mon émotion, le jour où Ambroise Vollard qui m'honorait de son amitié, m'introduisit dans le temple où il gardait les Degas incomparables de sa collection, privée. Cela ressemblait à ces aventures fabuleuses qui n'arrivent que dans les contes, et pourtant ce n'était pas un conte, ce n'était pas la caverne d'Aladin, ce n'étaient pas ces palais emplis de trésors dont l'emplacement secret ne cesse de troubler le cœur des enfants. Mais c'était néanmoins un trésor pour adultes, un trésor dormant à l'ombre d'un rideau de fer qui ne se relevait qu'à de rares intervalles pour de rares privilégiés.

Parcourant les salles des Arts Décoratifs, je pensais à Vollard, à ses dîners de la rue de Martignac qui étaient excellents mais semblaient servis dans le buffet d'une gare dont le dernier train vient de partir. Des chaises de bois courbe, une sorte de table d'hôte, une grande soupière provinciale... Du portrait de Vollard par Bonnard (aux *Cent Portraits*,) à ce souvenir dans les claires salles dominant les parterres du Carrousel, des collections qu'il me montra, s'établissait le lien d'une coïncidence et d'un souvenir. Certaines des toiles exposées lui ont-elles appartenu? Aucun de ces collectionneurs heureux, de ces amateurs éclairés n'est nommé. Des portes se sont ouvertes mystérieusement comme dans les rêves et elles se refermeront sur les beaux Derain, sur les *Baigneuses* de la Patellière, sur les deux délicieuses dames de Laprade, l'une en noir, l'autre penchée sur les bouquets de fête déposés à ses pieds, sur le grand nu de Modigliani, sur le presque terrifiant Degas représentant trois dames espagnoles, la mère et les deux filles; sur l'adorable jeune fille au chapeau noir (mais plein de roses) de Renoir, sur la maison au Toit Vert d'Utrillo. Les demoiselles Grimprel, rubans bleus et rubans rouges s'en iront, et du *Verger*, de Cézanne, il ne restera plus qu'un sillage vert...

Je pense à un conte lu autrefois, à sa petite phrase obsédante : « Encore un peu de temps et vous me reverrez. Encore un peu de temps et vous ne me reverrez plus? » et remercie le ciel de m'avoir donné la mémoire.

GERMAINE BEAUMONT.

Exposition des Cent Portraits d'Homme : Galerie Charpentier.

PROMENADES

BIDONVILLE ET COCA-COLA

A Casablanca, quelques jours après les émeutes, on m'avait recommandé : « Restez dans le quartier européen. N'allez pas à la Médina, en tout cas pas seul. » Ma curiosité naturelle pourtant me harcelait. J'essayais de la fatiguer entre le boulevard de la Gare et celui de Paris, entre le parc Lyautey et la place de France. Là, je m'arrêtais et regardais avec mélancolie, face aux buildings modernes, les vieilles maisons basses de l'ancienne Médina entre lesquelles se devinait le grouillement des souks. Palmiers, bougainvilliers, fatmas voilées, petits cireurs agiles : il fallait me contenter de cette maigre pâture exotique. J'ai bien eu une crise d'enthousiasme à l'apparition d'un chameau inattendu. Mais ma joie a été vite gâtée par le souvenir du Zoo de Vincennes qui en comporte au moins deux.

Alors le destin m'est apparu sous la forme d'une jeep, cette monture des chevaliers modernes, d'où partaient des exclamations de surprise cordiale. Un Français, connu autrefois à Baden-Baden quand il était attaché de presse du G. M. On me prie d'enjamber le bord de la jeep. On me conduira où je désire. J'avoue mes souhaits irréalisables... La Médina? Mais si, c'est possible à condition que je veuille bien me laisser traiter d'hallouf. Entendu, j'y consens. Puis-je seulement connaître le sens de ce mot? Cochon. Parfait, je ne chercherai pas à venger mon honneur. On m'avertit qu'il n'y aura pas lieu de m'affoler si nous recevons également quelques pierres. Le pare-brise est solide et mon compagnon connaît ces rues étroites depuis des années. Je suis quand même inquiet. Se peut-il que leurs sentiments soient devenus si hostiles à notre égard? Non, pas du tout. C'est plutôt au sujet de Coca-cola qu'il y aurait actuellement un petit malentendu.

Chef de publicité au Maroc de cette entreprise d'abreuvage mondial, mon interlocuteur m'a expliqué qu'un journal mal intentionné avait répandu une étrange rumeur. Il lui avait suffi d'insinuer un jour qu'un peu de sang de porc entrait dans la composition de cette boisson pour que, dès le lendemain, on fît dans tout le pays la grève de la soif. Le tirage du journal était minuscule. Mais la fatale nouvelle avait emprunté cette voie mystérieuse, fulgurante, que l'on nomme là-bas le téléphone arabe. « Tout de même,

ai-je hasardé, personne ne peut savoir que vous êtes... » Son geste m'a rendu muet. Il me faisait me pencher en dehors de la jeep pour voir les belles lettres rouges étalées sur la carrosserie. Elle aurait pu porter un doux nom comme Frédégonde ou Cymbaline. Elle s'appelait Coca-cola.

On connaît les souks de Casablanca, aisément éclipsés par ceux de Marrakech. Justement, le touriste y va peu et les échanges ne se font qu'entre indigènes. L'endroit a gardé son naturel et les artisans restent groupés selon leur spécialité. Cela fait une rue où les marteaux frappent le cuivre et l'étain, une autre où les mains tressent des paniers, une autre encore où tout se mêle dans un grouillement multicolore et bruyant. Voici notre véhicule engagé dans ce dédale, à très lente allure afin de ne pas renverser les enfants qui courent et frôlent le capot. Des groupes s'écartent pour nous laisser passer. On nous regarde avec curiosité. Les visages sombres sont impassibles, non hostiles. Personne ne pense à nous traiter d'hallloufs et j'en suis presque déçu. Mon compagnon m'explique qu'ils sont plus sensibles à l'image qu'à l'écriture. C'est la raison pour laquelle ses publicités comportent toujours une bouteille en couleur. En effet, les enseignes des boutiques entre lesquelles nous avançons ne se contentent pas d'indiquer en arabe et en français le genre du commerce. Elles s'efforcent de représenter la marchandise offerte, quelle qu'elle soit : ici une fresque de carottes et de navets authentifie la vente de ces légumes, là un petit mouton triste pleure sur le débit de ses congénères. Quant au dentiste, il attire l'attention par un râtelier complet, impeccable, aux gencives très roses.

« A la nouvelle Médina, me dit le chauffeur, je vais vous en montrer bien d'autres. » Il ralentit pour manœuvrer, et voilà mon attente soudain comblée par un cri, un hallouf guttural, lancé d'on ne sait quel coin de rue, jailli peut-être comme un défi d'une jolie bouche voilée, à la faveur de la nuit tombante. Je rentre la tête dans les épaules au cas où suivraient quelques cailloux. Je songe à l'humilité d'un tel martyre pour une cause sirupeuse et vraiment indifférente. Mais nous portons déjà les couleurs de Coca-cola en d'autres lieux et, après une rapide traversée de Casa, ce sont les perspectives plus larges de la nouvelle Médina. Boulevard de Suez, rue d'Abyssinie ou place de la Mosquée, la littérature des enseignes est florissante. J'aperçois d'abord boulevard de Suez la « Gargote de la Guérison ». Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un restaurant modeste, réservé aux convalescents. Chacun peut y acheter sa ration de couscous à condition de n'être pas exigeant sur le service et de consommer par terre. Le mot de guérison ne doit pas être pris ici dans un sens trop strict. En se choisissant une raison sociale, le commerçant tient plutôt compte de l'euphonie des mots que de leur signification. Ainsi, route de la Mediouna, il y a un « Succès Accus » d'un bel effet graphique. La note d'ensemble est nettement optimiste, avec un nombre important de restaurants de confiance, de cafés des amis, de gargotes de la jeunesse, et même une crémerie de la vie. La poésie n'est pas oubliée. Un bouquiniste la représente en offrant quelques Dekobra

crasseux à « La Source de l'Art Poétique ». Et « La Muse de l'Électricité Fassie » n'est pas loin, l'adjectif fassie s'appliquant à la ville de Fez et donnant à cette muse un petit cachet snob. Mis moi-même en confiance par ce déploiement de bonne grâce, j'ai voulu aller m'asseoir sur mes talons dans l'un des cafés maures qui avoisinent les murailles de Bousbir, quartier de l'amour vénal. J'ai été détourné de ce projet par l'énumération d'inconvénients divers en comparaison desquels il doit sembler doux d'être traité cent fois d'hallouf. Demain, on allait livrer le Coca-cola à Bidonville, et si je voulais faire partie de l'expédition je verrais les choses de près.

Le Bidonville en question abrite environ trente mille Arabes au sud de Casablanca. Il a pour rival la ville blanche et harmonieuse d'Aïn-Chok dont les créateurs sont fiers à juste titre. D'un côté l'électricité, l'eau, l'hygiène d'une agglomération moderne ; de l'autre des conditions de vie primitives dans la poussière des étés et la boue des saisons de pluie. Les Bidonvilles sont l'un des spectacles typiques de l'Afrique du Nord. On les considère généralement comme une plaie. Leurs habitants ne semblent pas avoir la même opinion sur la question puisqu'ils ne quittent pas facilement leurs demeures en tôle. Mais le loyer de ces dernières (en moyenne cinq cents francs par mois) n'atteint évidemment pas celui des belles maisons blanches d'Aïn-Chok et là est le vrai problème.

Il faut signaler qu'en plus du poste de police et de l'infirmerie, la civilisation se manifeste à Bidonville par trois apports particuliers : quelques radios sur piles, des tranchées ombragées de palmes pudiques et auxquelles on préfère l'espace libre, des glacières enfin pour Coca-cola mais généralement dépourvues de glace. Encore le camion de livraison que nous avons accompagné n'a-t-il pas la possibilité d'aller jusqu'aux dépôts. Il doit stationner aux rares endroits accessibles pendant que les caisses de bouteilles sont portées à travers les ruelles. Grâce à ses vitesses spéciales, la jeep est l'unique véhicule capable de circuler partout. Les Arabes assis devant leur cabane et auxquels nous lançons involontairement de la boue ne cherchent pas à se mettre à l'abri. Ils n'auront pas non plus l'idée de prendre une pelle et de combler ces trous, d'aplanir ces bosses qui ne leur facilitent pas l'accès de leur maison. Le monde est bien, tel qu'il a été créé.

Une certaine agitation se manifeste cependant sur l'une des places de Bidonville, autour d'un tas de ferrailles qui a dû être autrefois un avion. Quand l'un de ces volatiles s'est révélé hors d'usage, un Juif en amène ici la carcasse et surveille le dépeçage. Celui qui veut hausser sa maison d'un étage ou lui apporter quelque amélioration achète, après de longues discussions, le morceau de son choix. Le bidon est en quelque sorte le matériau de base. Mais tous les métaux légers sont recherchés. Il y a un cours de la boîte de sardines — naturellement vide — ou de lait condensé.

Sur la même place, deux ou trois vaches maigres et autant de dindons s'attaquent à un immense tas d'ordures, environné de mouches, au faîte duquel se dresse, immobile, un pique-bœufs,

l'oiseau immaculé et intouchable. Un certain nombre de cahots nous mènent à la partie lacustre de la ville. C'est un marais, toujours bordé d'édifices de tôle, et que les habitants traversent lentement, la djellaba troussée jusqu'aux cuisses, pour se rendre d'un quartier à l'autre. Au bord de l'eau, certains s'affairent près de leur maison menacée par la crue. Quelques heures leur suffiront pour la transporter ailleurs. D'autres — des femmes en général — font la lessive à grands coups de bâton. Essorées, les djellabas blanches sont tendues sur des baguettes qui les font ressembler à des épouvantails. Et le soleil se chargera du repassage.

Mais nous avons un peu négligé nos fonctions... Voici, indiqué par son disque rouge, l'un des dépôts que le camion est venu approvisionner. Nous quittons la jeep pour le voir de près. Il est, comme plusieurs maisons de sa rue, entièrement fait de bidons de goudrons, découpés et passés au lait de chaux. Pour nous accueillir, Abdesslem s'adonne à une gymnastique spéciale, nécessitée par l'absence de porte. Il agrippe la corde qui pend du toit, met le pied sur l'étalage (qui s'affaisse dangereusement en même temps que le toit) et saute dans la boue à nos côtés. On lui demande comment ça va. Avec un air sinistre, il élève les deux mains à la hauteur de son visage afin de nous faire mieux comprendre la méchanceté de ceux qui ont inventé la fable du sang de porc pour discréditer sa marchandise. Il prend à témoin de sa bonne foi et de l'orthodoxie de Coca-cola le minaret de tôle de la mosquée voisine, haut de trois mètres environ, et que j'avais pris pour une cheminée. Et puis, ajoute-t-il, Pepsi-cola se vend mieux parce que la bouteille est plus grande. Cette phrase déclenche chez mon guide une contre-attaque immédiate : « Oui, mais justement ton buveur de Pepsi-cola partagera sa bouteille avec un autre, ce qui fait un acheteur de perdu. Si tu vends au contraire un Coca-cola à chacun des deux, ton bénéfice est double... Montre un peu ta glacière. »

Manège inverse d'Abdesslem qui pose le pied entre une galette de pain sans levure et un plat de grenades éclatées pour se retrouver d'un bond dans sa boutique. Il prend soin de nous prévenir qu'il n'a pas pu aller chercher de glace aujourd'hui parce que sa bicyclette est crevée. Nous nous penchons pour voir ouvrir, d'une main hésitante, la glacière en question. Elle contient bien quelques bouteilles, mais aussi des galettes, des feuilles de menthe, du lait, de la graisse, une quantité de choses indéfinissables qui ne sont pas prévues dans le contrat de dépôt. L'inspecteur fait comme s'il n'avait rien vu et poursuit imperturbablement une dialectique tendant à prouver que la bouteille de Coca-cola occupe moins de place que celle de la marque rivale, qu'elle se rafraîchit donc plus vite et consomme par conséquent moins de glace.

Zohra aux jolies boucles d'oreilles apparaît alors et prouve qu'Abdesslem a parfois d'autres préoccupations que le Coca-cola. Plusieurs enfants se bousculent en la suivant. Le benjamin est le plus sage parce qu'il habite dans le dos de sa maman et qu'on ne voit que sa petite tête brune et branlante. Nous ne prolongerons pas cette minute d'attendrissement familial. Nous quittons

Bidonville. Pour aller où? A l'usine si je désire voir comment ça se fabrique. Il ne faut perdre aucune occasion de s'instruire. Ah, les perfectionnements de la technique moderne, il n'y a rien de tel! Tapis roulants, gaz carbonique, machines qui font pschitt. Et je me suis terriblement amusé à la séance de dessins animés qui se terminent tous par le triomphe en couleurs de la rafraîchissante petite bouteille. Seul instant pénible : « Vous avez soif?... Allons, allons, pas de façons. Une telle expédition donne soif. » C'est que — aveu difficile — je n'aime guère ce qu'on s'apprête à m'offrir.

JEAN FOUGÈRE.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS, — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1952. 63705.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VIe

Je soussigné (nom et prénom) ______________________________

adresse : ______________________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) *à la Revue de* **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ______________________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ______________, *le* ______________

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
— France et Union Française..........	930 fr.	1 800 fr.
— Étranger.........................	1 080 fr.	2 100 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse pour toute demande de renseignements

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons

Les Bons de Livres U. N. E. S. C. O.

en règlement du montant des abonnements

★

Ces bons peuvent être acquis dans les pays participant officiellement à l'application de ce système. Ils sont émis en dollars, mais sont payables en monnaie nationale au taux officiel du dollar à la date du paiement.

★

Tarifs abonnements en " Bons de livres UNESCO
6 mois : 3,09 dollars — 1 an : 6 dollars.

★

Pays participants	Organismes distributeurs
ALLEMAGNE :	Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buechelstrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.
AUTRICHE :	Aussenhandelsstelle für Buch und Graphik, Grûnangergasse 4 Vienne I.
BIRMANIE :	The Secretary, National Commission Secretariat, Government of Burma, 545-547 Merchant Street-Rangoon.
CAMBODGE :	Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse, Phnom-Penh.
CEYLAN :	The Secretary, National Commission for Unesco, Ministry of Education, Colombo.
ÉGYPTE :	Ministère de l'Éducation, Administration de la culture générale, Le Caire.
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE :	Unesco Office, U. N. Building room 2201, New York 17 N. Y. (Tél. Plaza 4-1234).
INDE :	Ministry of Education, New Delhi 3.
INDONÉSIE :	Ministère de l'Éducation et de la Culture, Djalan Tijlatjap 4 Djakarta.
IRAN :	Commission national iranienne pour l'Unesco, Avenue du Musée, Téhéran.
ISRAËL :	Dr G. J. Ehrlich. Import Licensing Office, Ministry of Education and Culture, Harirya.
ITALIE :	Commissione nazionale d'ell'Unesco, Villa Massimo, via di Villa Massimo, Rome.
PAKISTAN :	The Minister of Education and Industries (Education Division) Government of Pakistan, Karachi.
ROYAUME-UNI : (Colonies et Territoires sous tutelle Britannique).	Unesco Book Coupons c/o Book Tokens, ltd., 28 Little Russell Street, Londres W.C.I.
SYRIE :	M. le Secrétaire de la commission nationale syrienne pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation, Damas.
THAILANDE :	Commission nationale thaïlandaise pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation, Bangkok.
UNION SUD-AFRICAINE :	The secretary, Department of Education, Arts and Science, New Standard Bank Buildings, Prétoria.
YOUGOSLAVIE :	M. le Secrétaire de la commission nationale de la République populaire fédérale de Yougoslavie pour l'Unesco, Moskovska 51 Belgrade.

★

Les postes de coopération scientifique de l'Unesco, vendent également des bons de livres pour les pays suivants :

Afghanistan, Arabie Saoudite, Birmanie, Ceylan, Chine, Corée, Égypte, Indo, Indochine, Indonésie, Irak, Iran, Israël, Japon, Jordanie, Hachemite, Liban, Pakistan, Philippines, Syrie, Thaïlande, Turquie.

ASIE MÉRIDIONALE :	Poste de coopération scientifique de l'Unesco, Université de Delhi, Delhi, Inde.
ASIE ORIENTALE :	Poste de coopération scientifique de l'Unesco, bâtiment des Nations Unies, 106 Whangpoo Road: Changaï, Chine:
	Poste de coopération scientifique de l'Unesco, bâtiment des Nations Unies. Padre Faura, Manille. Philippines.
ASIE SUD-ORIENTALE :	Poste de coopération scientifique de l'Unesco, Merdeka Selatan 2 Pav., Djakarta, Indonésie.
MOYEN-ORIENT :	Poste de coopération scientifique de l'Unesco, 8 sh. el Salamlik, Garden City, Le Caire, Égypte;
	Poste de coopération scientifique de l'Unesco. Istanbul Teknik Universitesi, Gümüssuyu, Istanbul, Turquie.

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

UN ROMAN

ANDRÉ BRINCOURT

LA FARANDOLE

L'auteur a donné comme exergue à son livre, une phrase de Léonard de Vinci : « *Crains la femme* »; les deux héros de son livre apprennent ce qu'il en coûte d'aimer une femme exigeante.

Les lecteurs du *Vert Paradis* admireront l'autorité avec laquelle André Brincourt a dessiné cette figure féminine.

Un volume in-16. 450 fr
Il a été tiré 25 exemplaires sur Lafuma. 1 650 fr.

DEUX PIÈCES

ORSON WELLES

MIRACLE A HOLLYWOOD
A BON ENTENDEUR

THÉATRE

Traduit de l'anglais
par **SERGE GREFFET**

Un volume in-16. 375 fr.
Il a été tiré 40 exemplaires sur alfa. 750 fr.

